

# HISTORE

NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIERE.

DES OISEAUX.

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

the same of the energy of the contract of

#### ON SOUSCRIT

#### A PARIS,

DUFART, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, N° 22;

BERTRAND, Libraire, rue Montmartre,
N° 113, à côté des diligences.

#### A ROUEN,

Chez Vallee, frères, Libraires, rue Beffroi, Nº 22.

## A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, frères, Imprimeurs-Libraires. Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

## HISTOIRE NATURELLE,

GENERALE ET PARTICULIERE,

#### PAR LECLERC DE BUFFON;

Nouvelle Edition, accompagnée de Notes, et dans laquelle les Supplémens sont insérés dans le premier texte, à la place qui leur convient. L'on y a ajouté l'histoire naturelle des Quadrupèdes et des Oiseaux découverts depuis la mort de Buffon, celle des Reptiles, des Poissons, des Insectes et des Vers; enfin, l'histoire des Plantes dont ce grand Naturaliste n'a pas eu le tems de s'occuper.

OUVRAGE formant un Cours complet d'Histoire naturelle;

PAR C. S. SONNINI,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

ANIX.



## HISTOIRE

NATURELLE

### DESOISEAUX.

### LEGANGA,

VULGAIREMENT

#### LA GÉLINOTTE

DES PYRÉNÉES (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 105, le mâle, et n° 106, la femelle; et pl. XLI du XLI volume.

Quoique les noms ne soient pas les choses, cependant il arrive si souvent, et sur-tout

<sup>(1)</sup> Gélinotte des Pyrénées. En Espagne, ganga; en Turquie, cata. — Perdrix de Damas ou de Syrie. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 259; et Portraits d'oiseaux, pag. 63, a.) — Petit coq de bruyère aux deux aiguilles à la queue. (Edwards, Glanures, planche cexlix, avec une très-bonne figure coloriée.)

<sup>(2)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard. Cet oiseau, qui est environ de la grosseur d'une perdrix ordinaire, a treize à quatorze pouces de longueur, comme la gélinotte. Les sourcils et les orbites

en histoire naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle; qu'on ne peut, ce me semble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été imposés; et c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il seroit en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Brisson, qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon (1), comme

des yeux du ganga sont élevés. Sur la poitrine on observe une espèce de plaque noire en croissant, faite comme un hausse-col. La queue, de couleur ochracéc, est faite en forme de coin, avec des raies brunes; l'extrémité est noire. Le corps est mélangé de diverses teintes, jaunâtres, olivâtres, noires et brunes. Sur le ventre, on observe une place blanche; à l'entour du con régnent deux colliers noirs, dont le supérieur est moins large que le hausse-col inférieur. Les pieds duvetés sont nus par derrière, et les doigts ont des dentelures de chaque côté.

La semelle a des nuances plus lavées, plus pâles, et des taches plus variées. Les deux pennes intermédiaires de la queue sont longues, pointues à leur extrémité, et effilées. Ce caractère est très-facile à distinguer; car la longueur de ces deux pennes surpasse la queue de sa grandeur totale. J. VIREY.

(1) Gélinotte des Pyrénées. Lagopus olivaceo,

étant de la même espèce que sa gélinotte des Pyrénées, range, parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec syroperdix, et cite Belon, en quoi il se trompe doublement; car, 1° Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé perdrix de Damas est une espèce différente de celle que les auteurs ont appelée syroperdix, laquelle a le plumage noir et le bec rouge (1); 2° en écrivant ce nom syroperdix en caractères grecs, M. Brisson paroît vouloir lui donner une origine grecque; et cependant Belon dit expressément que c'est un nom latin (2): enfin il est difficile de comprendre les raisons qui

THE JEROY J.

Tetrao, suprà varius, rectricibus duabus intermediis duplò longioribus subulatis . . . . tetrao alchata. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 11.

flavicante, nigro et rufo varia, ventre albo; torque duplici nigro; rectricibus duabus intermediis longis-simis, apice strictioribus . bonasia pyrenaica.

Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 4, et planche xix, fig. 1.

Tetrao olivaceo flavicante, nigro rufoque varius, abdomine albo, rectricibus duabus intermediis duplo longioribus subulatis..... tetrao alchata. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 16. J. J. Virey.

<sup>(1)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 258.

<sup>(2)</sup> Ibid, ibidem.

ont porté M. Brisson à regarder l'œnas d'Aristote comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son cenas, qui est le vinago de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les arabes); et il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois (1): or, nous avois vu ci-dessus, que les gélinottes pondoient un béaucoup plus grand nombre d'œufs (2); par conséquent l'œnas d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gelinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec oinas, et qu'il falloit

<sup>(1)</sup> Aristote, Hist. animal., lib. 6, cap. 1.

<sup>(2)</sup> Il est certain que tous les gallinacés pondent un grand nombre d'œufs. S'il est quelques espèces qui en mettent bas une petite quantité, elles recommencent à plusieurs reprises, ce qui revient au même. Ces animaux, si profiliques, sont aussi fort ardens en amour; nous avons vu qu'ils en deviennent même furieux, ou qu'ils en tombent dans un délire étrange, qui leur ôte momentanément l'usage de leurs sens.

lire inas, dont la racine signifie fibre, filet, et cela parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse et si dure (1), que, pour la pouvoir manger, il faut l'écorcher (2); mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot inas une explication plus heureuse et plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, et qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, et Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa pérdrix de Damas: d'ailleurs, le nom d'oinas ou vinago convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon

plus fibreuse et plus dure que dans le midi, une chair plus fibreuse et plus dure que dans le nord. Ceci est très-remarquable dans le ganga, qui est un oiseau plus méridional que les autres espèces de gélinottes. Cette dureté de la chair dépend des influences de la chaleur, qui dessèche les fibres, etles rend plus fermes et plus rigides.

J. J. Virey.

<sup>(2)</sup> Gesner, de Naturâ avium, pag. 307.

la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne (1), qui est le tems de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des vinettes.

Il suit de ce que je viens de dire, que le syroperdix de Belon et l'œnas d'Aristote ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'alchata, l'alfuachat, la filacotona, qui paroissent être autant de noms arabes de l'œnas, et qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons (2).

Au contraire l'oiseau de Syrie (3), que M. Edwards appelle petit coq de bruyère, ayant deux filets à la queue (4), et que les turcs nomment cata, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet auteur dit que M. Shaw l'appelle kittaviah, et qu'il

<sup>(1)</sup> Aristote, Hist. animal. lib. 8, cap. 3.

<sup>(2)</sup> Voyez Gesner, de Naturâ avium, p. 307 et 311.

<sup>(3)</sup> On trouve aussi le ganga en Barbarie. Voyez Poiret, Voyag. tom. I, pag. 269. — Russel, natural, History of Aleppo, pag. 64, tab. ix, l'a remarqué de même en ce pays, ainsi que Shaw, Travels, pag. 253.

J. J. VIREY.

<sup>(4)</sup> Edwards, Glanures, planche XLIX.

ne lui donne que trois doigts à chaque pied; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, et on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par sa petitesse; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur : les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, et tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1° il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions : il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, et conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on sait combien les mœurs et le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2º nous voyons par les observations du docteur Roussel,

citées dans la description de M. Edwards! que cet oiseau, qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, et ne se rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai et de juin, et lors qu'il est contraint, par la soif, de chercher les lieux où il y a de l'eau : or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte, que c'est un oiseau fort peureux, et qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour, que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, et qui, jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures et des descriptions, pourroit faire douter avec fondement, si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le ganga, que les catalans appellent aussi perdix de Garrira (1), est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, et point de flammes ou sourcils rouges au dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur et joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de

<sup>(1)</sup> Barrère, Ornith. class. 4, genre 15, espèce 5.

plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, et fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part et d'autre jusqu'à la dernière (1). Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, et par les filets de sa queue, qui sont moins longs. Il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, et que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans les détails des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude; elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Mont-

<sup>(1)</sup> Voyez les Descriptions de MM. Edwards et Brisson, tant pour ce qui précède, que pour ce qui suits

pellier sous le nom d'angel, et dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner (1); mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans la description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même angel de Montpellier, qu'il prenoit pour l'œnas d'Aristote (1); en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces (l'angel et le ganga), malgré la convenance du lieu et celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann, et dessinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, et par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent, en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie (3),

<sup>(1)</sup> Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, et luteis in rufum, dit Gesner, en parlant de l'angel, pag. 307.

Olivaceo, flavicante nigro, et rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

<sup>(2)</sup> Voyez Gesner, de Naturâ avium, pag. 307.

<sup>(3)</sup> Samuel George Gmelin, Voyage en Perse et en

en Arabie, en Barbarie, et même au Sénégal; car l'oiseau représenté sous le nom de gélinotte de Sénégal (1) n'est qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées; il est seulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par dégrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, et celui de derrière extrêmement court; enfin, point de peau rouge au dessus des yeux, et il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur et un peu plus de rougeâtre dans le plumage; ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; et ce qui prouve que cet oiseau est frès-différent de la gélinotte, et doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendam-

The state of the s

Russie, tom. III, pag. 93, tab. xvIII, l'a remarqué en Perse et en diverses autres contrées. Cet oiseau pose son nid dans la mousse qui recouvre la terre, et le mâle n'aide point à l'incubation, de même que les autres gallinacés.

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, nº 130.

ment des caractères distinctifs de sa figure, il habite par-tout les pays chauds, et ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah ou gélinotte de Barbarie (1), et qui est tout ce qu'on en sait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, et juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore, et qui vole par troupes: il a la forme et la taille d'un pigeon ordinaire, les pieds couverts de petites plumes, et point de doigt postérieur; il se plaît dans les terrains incultes et stériles; la couleur de son corps est un brun bleuâtre tacheté de noir; il a le ventre noirâtre et un croissant jaune sous la gorge; chaque plume de la queue a une

<sup>(1)</sup> Nota. M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de lagopus d'Afrique, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par dessous comme le véritable lagopede. (Travels. . . of Barbary and the Levant, pag. 253.)

tache blanche à son extrémité, et celles du milieu sont longues et pointues comme dans le merops ou guespier; du reste, sa chair est rouge sur la poitrine, mais celle des cuisses est blanche: elle est bonne à manger, et de facile digestion ».

### L'ATTAGAS (1) (2).

C<sub>E</sub>T oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques ornithologistes, avec le fran-

La gélinotte huppée. Lagopus cristata, rufo et nigricante transversim et undulatim varia; maculis in pectore et ventre albis; remigibus fuscis, marginibus exterioribus rufo variis; rectricibus lateralibus nigris. . . attagen. Brisson, Ornith. gen. 5. sp. 9.

Tetrao, cinereus, digitis hirsutis, remigibus albis, rectricibus nigris apice albis; intermediis albis. .. tetrao lagopus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 4. Cet auteur comprend dans cette espèce le lagopède et l'attagas, qui me semblent être d'espèces différentes.

Tetrao cinerco alboque varius, pedibus lanatis,

<sup>(1)</sup> En grec, attagas. En latin, attagas ou attagen. En anglais, redgame. — Attagen. Gesner, Avi. pag. 225. — Francolin. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 241. — Coq de marais. (Albin, tom. I, pl. xxIII, le mâle; et planche xxIV, la femelle.) — Attagen, Frisch, pl. cxII, avec une figure bien coloriée de la femelle.

<sup>(2)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

L'ATTAGAS. DE colin qu'a décrit Olina (1); ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines et les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie fort distinguée; il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres, garnis d'éperons et sans plumes. comme les doigts sans dentelures, c'est-àdire, qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, et auquel, pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'attagas, qui lui a été donné, dit-on, par Onomatopé, et d'après son propre cri (2).

remigibus albis, rectricibus nigris apice albis, intermediis albis. tetrao lagopus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 9. J. J. Virey.

<sup>(1)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 33.

<sup>(2)</sup> Cet oiseau est fort criard et caquette presque toujours; s'il est épouvanté par l'approche imprévue du chasseur ou par la vue d'un animal de proie; il pousse un cri qui approche d'un rire très-bruyant. Au reste, cet animal est fort stupide, comme le sont tous les oiseaux gallinacés. Sa course est très-rapide, dans l'épaisseur même des bruyères, et son vol est extrêmement lourd. On trouve les attagas toujours

Les anciens ont beaucoup parlé de l'attagas ou attagen (car ils emploient indifféremment ces deux noms.). Alexandre Myndien nous apprend, dans Athénée (1), qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, et que son plumage, dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécasse, skolopax (2). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes et le vol pesant ; et Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, etc., de naître avec des plumes, et d'être en état de courir au moment qu'il

par compagnies, comme les perdrix, les poules, etc.; ils se plaisent sur les sommets neigeux des plus hautes montagnes; ils souffrent beaucoup du vent et du soleil, qui les incommodent. On prétend que cet oiseau, de même que le lagopède, se creuse des terriers sous la neige, et qu'il s'y retire souvent.

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Athénée, lib. 9.

<sup>(2)</sup> Aristote, Hist. anim. lib. 9, cap. 26.

#### DE L'ATTAGAS.

vient d'éclore: de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur et frugivore (1), vivant de baies et de grains (2) qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles (3); et comme il court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de chasser au chien courant, et on y a réussi (4).

Pline, Elien et quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté, et que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité,

<sup>(1)</sup> Nota. Les anciens ont appelé pulveratrices, les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes; et en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussière, de se délivrer de la piquire des insectes qui les tourmentent; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

<sup>(2)</sup> Les bourgeons des arbustes, les cônes de pin, les semences de bruyères, de rosage, des plantes alpines font la nourriture ordinaire de cet oiseau; mais de plus, il ne dédaigne pas les insectes, les vers, et il les mange avec avidité.

J. J. VIREY.

<sup>(3)</sup> Aristote, Hist. anim. lib. 9, cap. 49.

<sup>(4)</sup> Oppien, in Ixenticis. Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, et qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

les rend aussi très-difficiles à apprivoiser (1). Varron donne cependant la manière de les élever, et qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, etc. (2).

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son tems; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule et sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés (3): il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète (4). Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe (5). Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Egypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas: il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la per-

<sup>(1)</sup> Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 48. Socrate et Elien, dans Athénée.

<sup>(2)</sup> Varron, Geopon. Græc. à l'article du faisan.

<sup>(5)</sup> Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 49.

<sup>(4)</sup> Idem, lib. 13, cap. 58.

<sup>(5)</sup> Aristophane, in Acharnensibus.

drix(1); et S. Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morseau fort recherché (2).

Maintenant, pour juger si l'attagen des anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau, d'après les mémoires des modernes, et de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'attagen, tantôt bien conservé, tantôt corrompu (3), est le nom le plus généralement en usage parmi les auteurs modernes qui ont écrit en latin, pour désigner cet oiseau. Il est vrai que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein et d'autres ornithologistes ont voulu le retrouver dans la lagopus altera de Pline (4); mais, outre que Pline n'en a parlé qu'en passant, et n'en a dit que deux mots, d'après lesquels

<sup>(1)</sup> Apicius, VI, 3.

<sup>(2)</sup> Attagenem eructas et comesto ansere gloriaris, disoit Saint Jérôme à un hypocrite qui faisoit gloire de vivre simplement, et qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

<sup>(3)</sup> ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATAGUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI, voces corruptæ ab ATTAGENE, quæ leguntur apud Sylvaticum. Voyez Gesner, pag. 226; et les observations de Belon, fol. II.

<sup>(4)</sup> Pline, Hist. nat. lib. 10, cap. 48.

il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue, comment peut-on supposer que ce grand naturaliste, qui venoit de traiter assez au long de l'attagen dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir? Cette seule réflexion démontre, ce me semble; que l'attagen de Pline et sa lagopus altera sont deux oiseaux différens; et nous verrons plus bas quels ils sont. Gesner avoit oui dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement franguello (1); mais Aldrovande, qui étoit de Bologne, nous assure que ce nom de franguello (hinguello, selon Olina) étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, et qui dérive assez clairement de son nom latin fringilla (2. Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément franguellina, mot corrompu de frangolino, et auquel on avoit donné une

Je ne sais paurquoi Albin, qui a copié

terminaison féminine pour le distinguer du

fringuello (3).

<sup>(1)</sup> Gesner, de Naturâ avium, pag. 225.

<sup>(2)</sup> Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 73.

<sup>(3)</sup> Olina, Uccelleria, pag. 33.

la description que Willulghby a donnée du lagopus altera Plinii (1), a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures et les descriptions, que ce francolin de Samos est tout à fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son traducteur, d'appeler coq de marais (2), comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue (3). L'attagas se nomme chez les arabes duraz ou alduragi, et chez les anglais red game, à cause du rouge qu'il a, soit à ses sourcils, soit dans son plumage; on lui a encore donné le nom de perdix asclepica (4).

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, et pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une

<sup>(1)</sup> Albin, Ornitholog. pag. 128.

<sup>(2)</sup> Albin, Hist. natur. des oiseaux, tome I, pag. 22.

<sup>(3)</sup> Ibidem, pag. 21.

<sup>(4)</sup> Jonston, Charleton, etc.

membrane charnue, arrondie et découpée par le dessus, et qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir et de blanc; mais la femelle a moins de roux et plus de blanc que le mâle; la membrane de ses sourcils est moins saillante, et beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; et en général les couleurs de son plumage sont plus foibles (1); de plus, elle est dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe sur la tête, et sous le bec une espèce de barbe (2).

Le mâle et la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, et les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales sont noires; les ailes sont fort courtes; elles ont chacune vingt – quatre pennes, et c'est la troisième à compter du bout de l'aile qui est la plus longue de toutes; les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux

<sup>(1)</sup> Britisch zoology, pag. 85.

<sup>(2)</sup> Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 76.

doigts, selon M. Brisson; et jusqu'aux ongles, selon Willulghby: ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris bruns, et bordés d'une bande membraneuse étroite et dentelée. Belon assure avoir vu dans le même tems à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos attagas), dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, et d'autres qui étoient tout blancs, et que les italiens appeloient du même nom de francolins; ceuxci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; et d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de lagopus altera(1): selon cette opinion, qui me paroît fondée, l'attagen de Pline seroit notre attagas à plumage varié; et la seconde espèce de lagopus seroit notre attagas blanc, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, et de la première espèce de lagopus appelée vulgairement perdrix blanche, soit par sa grandeur, soit par ses pieds qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent

<sup>(1)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 242.

de grains et d'insectes; la Zoologie britannique ajoute les sommités de bruyère (1) et les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de montagne; Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines et même sur le penchant des côteaux (2), et qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés; on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes (3) d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicence, dans la Laponie (4); enfin sur l'Olympe en Phrygie, où les grecs modernes l'appellent en langue vulgaire taginari (5), mot évidemment formé de tagruarios que l'on trouve dans Suidas, et qui vient lui-même

<sup>(1)</sup> Britisch zoology, pag. 85.

<sup>(2)</sup> Willulghby, Ornithol. pag. 128.

a rencontré des bandes de ces oiseaux dans presque toutes les montagnes des Pyrénées. Pennant cite cet oiseau comme appartenant au pole arctique. Otho Fabricius l'a trouvé au Groenland.

J. J. VIREY.

<sup>(4)</sup> Voyez Klein, Hist. avium, pag. 173.

<sup>(5)</sup> Belon, Nat. des oiseaux, pag. 242.

DE L'ATTAGAS. 29 d'attagen ou attagas, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières (1), si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté, pl. ccxlvi d'Edwards, et qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, et que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever et se nourrir dans les volières (3).

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au dessus de la perdrix: à Rome un francolino s'appelle par excellence un morceau de cardinal (3): au reste, c'est une viande qui se corrompt très – promptement, et qu'il est difficile d'envoyer au loin (4); aussi les chasseurs

<sup>(1)</sup> Gesner, Naturâ avium, pag. 227.

<sup>(2)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 33.

<sup>(3)</sup> Gesner, pag. 228.

<sup>(4)</sup> C'est à cause de la molesse et de l'humidité de

ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vuider, et de leur remplir le ventre de bruyère verte (1). Pline dit la même chose du lagopus (2), et il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent et s'accouplent au printems: la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesans; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des deux bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout: le tems de l'incubation est d'une vingtaine de jours; la couvée reste attachée à la mère et la suit tout l'été; l'hyver, les petits, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, et deviennent singulièrement sauvages: tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les in-

cette chair qu'elle entre si promptement en putréfaction. Cette molesse de chair est un caractère des oiseaux des pays froids; ceux des pays chauds ont ordinairemement une chair plus coriace.

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Willulghby, pag. 128.

<sup>(2)</sup> Pline, lib. 10, cap. 48.

#### DE L'ATTAGAS.

31

testins farcis de vers ou lombrics; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied (1).

Présentement, si l'on compare ce que les modernes ont dit de notre attagas avec ce que les anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire; mais en même tems on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les anciens; et l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'attagen des anciens et notre attagas sont un seul et même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de francolin, et pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir

<sup>(1)</sup> Willulghby, à l'endroit cité; et Britisch zoology, pag. 86. Mais ne seroit-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on auroit prise pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards?

toujours également réussi à débrouiller ce cahos; et mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, et plusieurs noms à la même espèce; licence tout à fait déraisonnable, et contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières, et à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connoissances et celles de son siècle avec les découvertes des siècles précédens.

L'ATTAGAS

#### L'AT TAGAS BLANC.

Cet oiseau (1) se trouve sur les montagnes de Suisse, et sur celles qui sont autour de Vicence: je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de lagopus (2), me

L'attagas blanc est une de ces variétés dues aux influences du climat, ou plutôt de la température. Cette constitution particulière de l'attagas, le rendant plus sensible à la froidure, lui fait éprouver une détérioration dans le réseau muqueux de Malpighi. C'est en effet à ce réseau qu'est due la coloration, non sculement de la peau, mais encore de ses productions, telles que les poils, les plumes, les écailles, etc.; quelquefois la peau reste sans couleur, mais les poils et les plumes qu'elle produit sont colorés. C'est parce que la présence continuelle de la lumière et le contact immédiat de l'air sont nécessaires pour le développement des couleurs. J. J. Virey.

(2) Gesner, Alterum lagopodis genus de Avibus,

pag. 579.

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard:

semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre et sur les ailes, et qu'il soit mêlé plus ou moins de brun et de noir sur le reste du corps; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, et sur-tout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année; et comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas, sourcils rouges, nus, arrondis et saillans; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par dessous; bec court et noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, etc. je pense que l'oiseau décrit par Gesner étoit un attagas blanc, et que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, et pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de lagopus de Gesner (1), et qui paroît être le même

<sup>(1)</sup> Gesner, Alterum lagopodis genus de Avibus. pag. 579.

oiseau que celui dont le jésuite Rzaczynski parle sous le nom polonais de parowa (1). Ils ont tous deux une partie des ailes et le ventre blancs, le dos et le reste du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, et sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux espèces; l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse, et qui pourroit bien être une espèce de gélinotte : cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson de la seconde et de la troisième espèce de lagopus de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes, c'està-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par dessous, et que ce caractère est d'autant plus décisif, qu'il est plus anciennement reconnu, et que par conséquent il paroît avoir plus de consistance.

<sup>(1)</sup> Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, pag. 410.

## LE LAGOPÈDE (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 129, avec son plumage d'hyver, et n° 494, avec son plumage d'été; et pl. XLII de ce volume.

CET oiseau est celui auquel on a donné le nom de perdrix blanche; mais très improprement, puisque ce n'est point une perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hyver, et à cause du grand froid auquel il est exposé

<sup>(1)</sup> Le lagopède. — Lagopus. Gesner, Avi. p. 576. Perdrix alba sive lagopus. Aldrovande, Avi. t. II, pag. 143. — Perdrix blanche. (Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 259. — Lagopus. Frisch, planche cx et cxi, avec des figures coloriées.

<sup>(2)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La gélinotte blanche. Lagopus hyeme alba, æstate albo et fusco varia, rectricibus lateralibus nigricantibus apice albis... lagopus. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 12.

Tetrao cinereus digitis hirsutis remigibus albis, rectricibus nigris apice albis; intermediis albis. .. tetrao lagopus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103,

M. XIII.

J 42. P. 36.



Barratand del.

1. LE COQ DE BRUYÈRE À FRAISE OU GROSSE GÉLINOTTE du Canada?

2. LE LAGOPÈDE

### DU LAGOPÈDE.

37

pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux et même les lièvres, les cerfs et les ours éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur (1). Scaliger

sp. 4. Cet auteur réunit cette espèce avec l'attagas et l'attagas blanc.

Tetrao cinereo alboque varius, pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris apice albis, intermediis albis. tetrao lagopus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 9.

La stature du lagopède surpasse celle de la perdrix rouge, et sa longueur est de quatorze pouces. Pendant l'hyver cet oiseau est presqu'entièrement blanc, excepté deux taches noires entre le bec et l'œil. Une peau rouge mammelonnée est placée au dessus de la paupière supérieure; les grandes pennes de l'aile ont des tiges noirâtres; la queue, qui a dix-huit pennes, porte les quatre intermédiaires blanches, toutes les latérales noirâtres, bordées de blanc; un duvet blanc soyeux revêt les pieds et les doigts; les ongles et le bec sont bruns. Des marques blanches et brunes varient le plumage d'été de cet oiseau avec des marbrures de couleur marron et des raies noires transversales. J. J. VIREY.

(1) Aristote, de Coloribus, cap. 6; et Hist. animal. lib. 3, cap. 12.

y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards (1); et il seroit facile d'alonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux et quadrupèdes (2), sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce

<sup>(1)</sup> Scaliger, Exerc. in Cardanum, fol. 88 et 89.

<sup>(2)</sup> Nous avons déjà plusieurs fois insisté sur cette singulière modification des couleurs des poils et des plumes par l'action du froid. Nous ajouterons ici que cet état doit être considéré comme véritablement maladif et très-analogue à l'état blafard dans l'espèce humaine. J'ai traité de cet objet dans le premier volume de mon Histoire Naturelle du Genre Humain, et j'ai démontré que cet état dépendoit du réseau muqueux de Malpighi, coloré par la présence de la lumière; son absence le laisse blanc. On sait en effet que les lagopèdes fuient constamment la lumière, et que leurs yeux en sont blessés, de même que les hommes albinos, dondos ou kackerlackes. L'éléphant blanc n'est autre chose que cet animal dans l'état dont nous faisons mention ici. Il y a plus, c'est que les animaux, devenant blancs par la domesticité, s'affoiblissent, ont la vue et l'ouïe foibles; ils deviennent stupides et peu féconds. On peut appliquer ces caractères à nos lagopèdes. J. J. VIREY.

dont il s'agit; et d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, selon le docteur Waigand (1) et Rzaczynski (2), et de l'attagas blanc selon Belon (3), sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; et il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet; ou que l'ayant su, il n'en ait point parlé: il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs; et plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquesois tiré ( sans doute en été ) qui avoient les ailes et le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hyver, etc. (4).

J'ai dit qu'Aristote ne connoissoit pas notre lagopède; et quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son histoire des animaux, où il assure que le lièvre est le seul animal qui

<sup>(1)</sup> Voyez Actes de Breslaw, novembre 1755, class. 1v; art. 7, pag. 30 et suivantes.

<sup>(2)</sup> Rzaczynski, Auctuarium Poloniæ, pag. 421.

<sup>(3)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 242.

<sup>(4)</sup> Léonard Frisch, planch. cx et cx1.

ait du poil sous les pieds (1); certainement s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, et par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiseau, n'estrien moins qu'un nouveau nom; c'est au contraire celui que Pline et les anciens lui ont donné (2), qu'on a mal à propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds garni de plumes (3); mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velu (4).

(2) Pline, Hist. nat., lib. 10, cap. 48.

<sup>(1)</sup> Aristote, lib. 3, cap. 12.

<sup>(3)</sup> Si mens aurità gaudet lagope flacens. Martial. Il est visible que le poëte entend parler du duc dans ce passage; mais le duc n'a pas le pied velu par dessous.

<sup>(4)</sup> Voyez Belon, Nature des oiseaux, pag. 259; Willulghby, pag. 127; et Klein, Prodrom. Histavium, pag. 173.

#### DU LAGOPÈDE. 41

Pline ajoute à ce caractère distinctif du lagopus ou lagopède, sa grosseur qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes, enfin, sa nature qui est d'être trèssauvage et peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a completté cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, et qui n'eût point échappé à Pline, s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au dessus des yeux des espèces de sourcils rouges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, et même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles: à cela près, le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; et tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un et à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle, et sans aucun mélange dans le

tems même où ils sont le plus blancs, c'està-dire, au milieu de l'hyver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît, par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de cette couleur. Linnæus, dans sa Fauna Suecica, dit que ce sont les pennes du milieu qui sont noires (1); et dans son Systema Naturæ, il dit (2), avec M. Brisson et Willulghby (3), que ces mêmes pennes sont blanches et les latérales noires; tous ces naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près : dans le sujet que nous avons fait dessiner, et dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, et celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes (4). Klein parle d'un oiseau de cette

<sup>(1)</sup> Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Faun. Suec. nº 169.

<sup>(2)</sup> Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syst. nat. edit. 10, pag. 159, nº 91, art. 4.

<sup>(3)</sup> Willulghby, pag. 127, no 5.

<sup>(4)</sup> Nota. On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes qu'en déplumant, comme nous

espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, et qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue et la tige de six pennes de l'aile. Le pasteur lapon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige, qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle, qui en avoit une de cette couleur à chaque aile (1); et la perdrix blanche dont parle Gesner (2), étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue, qui sont blanches et s'étendent par toute sa longueur, et recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby et la plupart des autres ornithologistes n'en comptent que seize, et qu'il n'y en a réellement que quatorze : il semble que le plumage de cet oiseau, tout

l'avons fait, le dessus et le dessous du croupion de ces oiseaux; et c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus et quatorze noires en dessous.

<sup>(1)</sup> Klein, pag. 173.

<sup>(2)</sup> Gesner, pag. 577.

variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des naturalistes (1): les ailes ont vingtquatre pennes, dont la troisième, à compter de la plus extérieure, est la plus longue; et ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même

<sup>(1)</sup> Nota. Il n'est pas étonnant que les auteurs diffèrent, du blanc au noir, sur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiseau; car, en déployant et étendant cette queue avec la main, on est absolument le maître de terminer les côtés par des plames noires, ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre et les placer également de côté. M. Daubenton, le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de se décider ici sur la contradiction des auteurs, et de réconnoître évidemment que la queue n'est composée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure, qui est bordée de blanc près de son origine, et de la pointe, qui est blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires sont plus gros du double que les tuyaux des quatorze plumes blanches, et qu'ils sont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en sorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne servent que de convertures, quoique les quatre du milieu soient aussi grandes que les noires, lesquelles sont à très-peu près toutes également longues.

qu'elles sont blanches (1); le duvet qui environne les pieds et les doigts jusqu'aux ongles, est fort doux et fort épais, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des espèces de gants fourrés que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé par dessous, selon sa longueur, et les bords en sont tranclians, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulghby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol, et pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros: mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, et que le plus petit de tous étoit celui des Alpes (2); il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du nord, et sur-tout de la Laponie, ce qui me feroit douter que ce fût

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, nº 129.

<sup>(2)</sup> Lin., Fauna Suecica, pag. 169.

la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes, est à peu près la même que celle des vallées et des forêts de Laponie; mais ce qui achève de me persuader qu'il v a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix (1); Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf (2): Linnæus compare son ramage à un caquet babillard et à un rire moqueur. Enfin, Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (plumulis mollibus); et Frisch les compare à des soies de cochon (3). Or, comment rapporter à la même espèce des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue

(2) Gesner, pag. 578.

<sup>(1)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 259.

<sup>(3)</sup> Frisch, Nature des oiseaux, planche cx.

## DU LAGOPÈ DE.

n'est rien moins que constante? Mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce: je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées et autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre, qui se trouvent dans les forêts et même dans les plaines des pays septentrionaux, et qui paroissent être plutôt des tetras, des gélinottes ou des attagas; et en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son lagopus comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus que le blanc étoit sa livrée d'hyver; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc: on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale, car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais (1); non seulement

<sup>(1)</sup> La lagopède n'habite pas seulement dans les montagnes neigeuses; comme le climat de la Sibérie,

il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder (1). Il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature, et recoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux' de nuit à fuir la lumière? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser, et Pline le dit expressément comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme perdrix

blanche

a land to water a

dans les plaines, est le même que celui de nos hautes montagnes, ces animaux y vivent fort bien. (Voyez Pallas, Voyages, tom. I, p. 198, et tom. III, p. 21.)

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Belon, pag. 259.

DU LAGOPÈDE. 40 blanche des Pyrénées, et qu'on avoit nourries

dans la volière du jardin de Boboli, appar-

tenant au grand duc (1).

Les lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus, mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme; souvent, pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet, pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer parderrière à coups de perches (2); on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés.

<sup>(1)</sup> Voyez Collection académ. part. étrang. tom. I, pag. 520.

<sup>(2)</sup> Gesner, pag. 578.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes (1); et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproché à leur chair (2), laquelle est d'ailleurs un bon manger: on la regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie (3); j'en ai mangé, et je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers (4); c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des oiseaux, et sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

<sup>(1)</sup> Willulghby, pag. 127; Klein, pag. 116.

<sup>(2)</sup> Gesner, pag. 578.

<sup>(3)</sup> Belon, pag. 259.

<sup>(4)</sup> Gesner, pag. 578; Rzaczynski, pag. 411.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres (1) mêlées avec les alimens; les intestins longs de trente-sept pouces; de gros cœcum canelés et fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, et qui sont souvent pleins de très-petits vers (2); les tuniques de l'intestin grêle présentent un réseau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre et symmétrie (3): on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, et la rate beaucoup plus petite que l'attagas (4); et que le canal cystique et le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, et même à une assez grande distance l'un de l'autre (5).

<sup>(1)</sup> Tous les gallinacés, vivant de graines couvertes d'une enveloppe fort dure, sont excités, par l'instinct, à prendre des petites pierres dans leur gésier, pour broyer plus facilement ces semences dures. Sans cela, ces oiseaux ne peuvent digérer, et tombent dans le marasme.

J. VIREY.

<sup>(2)</sup> Collect. acad. part. étrang. tom. I, pag. 520.

<sup>(3)</sup> Voyez Klein, p. 117; et Willulghby, p. 127, nº 5.

<sup>(4)</sup> Roberg. apud Kleinum, Hist. avium, p. 117.

<sup>(5)</sup> Redi, Collec. acad. part. étrang. tom. I, p. 467.

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que, parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'urblan comme un mot italien en usage dans la Lombardie; mais que ce mot est tout à fait étranger, et à la Lombardie et à toute oreille italienne : il pourroit bien en être de même de rhoncas et de herbey, autres noms que, selon le même Gesner, les grisons qui parlent italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on le nomme arbenne, et ce mot, différemment altéré par différens patois, moitié suisse, moitié grison, aura pu produire quelquesuns de ceux dont je viens de parler.

## LE LAGOPEDE

## DE LA BAIE D'HUDSON (1) (2).

Les auteurs de la Zoologie britannique (3) font à M. Brisson un juste reproche de ce

(1) Perdrix. Anderson, Hist. d'Islande et de Groenland, tom. I, pag. 77; et tom. II, pag. 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, tom. I, p. 41, avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards Hist. nat. des oiseaux, tom. II, planch. LXXII, avec une figure bien coloriée.

(2) Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

La gélinotte blanche. Lagopus hyeme alba, æstate, albo et fusco varia, rectricibus lateralibus nigricantibus, apice albis ... tagopus. Brisson, Ornithegen. 5, sp. 12. Cet oiseau est au reste fort voisin du lagopède de notre pays; c'est pourquoi Brisson a cru devoir les réunir sous la même espèce.

Tetrao aurantius, fasciis atris et lituris albis varius, digitis hirsutis, rectricibus atris apice albis; intermediis totis albis .... tetrao albus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 23.— Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 10. J. Virey.

(3) Britisch zoology, p. 86.

qu'il joint, dans une même liste (1), le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, planche LXXII , comme, ne faisant qu'un seul et même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, et les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celle-la ayant de larges taches de blanc et d'orangé foncé, et le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun obscur sur un brun clair : du reste, ces. mêmes auteurs avouent que la livrée d'hyver de ces oiseaux est la même, c'est-à-dire, presqu'entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hyver, avec du blanc au bout, et cependant il ajoute plus bas qu'un de ces oiseaux, qui avoit été tué en hyver, et apporté à la baie d'Hudson par M. Light, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici (2),

<sup>(1)</sup> Brisson, Ornithologie, tome I, pages 216, et 217.

<sup>(2)</sup> Cet oiseau, qui vit par compagnie sur les arides

est de grosseur moyenne entre la perdrix et le faisan, et elle auroit assez la forme de la perdrix, si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la planche LXXII d'Edwards, est un coq, tel qu'il est au printems lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été, et lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges et plus saillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a, en outre, de petites plumes blanches autour des yeux, et d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu sont

et froides campagnes de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie polaires, a l'aspect extérieur et les mœurs de notre lagopède; l'hyver le blanchit de même. Sa taille est un peu plus grande, car elle est de seize pouces; on le trouve, les matins et les soirs, dans les forêts et les bruyères, recueillant avec diligence les baies d'airelle, les semences du bouleau nain, et les autres fruits des montagnes; chaque matin il secone la neige qui le recouvre, et s'élève perpendiculairement en volant: c'est alors qu'il appelle, par ses accens sonores et entrecoupés de silence, ses compagnons. Dans le milieu du jour, il se repose à la chaleur du soleil, sans craindre la serre cruelle de l'oiseau de proic. Sa chair est tendre et très-délicate.

J. J. VIREY.

variées comme celles du cou; les deux suivantes sont blanches, et toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hyver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps ; le ventre reste toujours blanc; les pieds et les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux (1). Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson; elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin: le matin elle prend son essor et s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes; elle mange le matin et le soir, et ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ces rayons, dans le tems de

<sup>(1)</sup> Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de lagopèdes, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lágopède de la baie d'Hudson, et qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressembloient plutôt à des ongles de singes qu'à des griffes d'oiseaux.

#### DU LAGOPEDE.

57

la journée où ils ont le plus de force (1). M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norvège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, et l'attagas dont il a les grands sourcils rouges (2).

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Cet oiseau pond sur la terre nue, ou dans des touffes de mousse, neuf ou dix œufs, qui paroissent poudrés d'une poussière noirâtre. Le mâle n'a aucun soin de la couvée.

J. J. Virex.

<sup>(2)</sup> Il faut joindre à cette espèce celle que Pennant décrit dans sa Zoologie arctique, tom. II, pag. 312, n° 184, et que l'édition de Linnæus, par Gmelin, caractérise ainsi: Tetrao aurantius, fasciis atris et lituris albis varius, digitis plumosis, rectricibus atris apice albis: intermediis totis albis, loris nigris. ... tetrao rupestris. Lin. edit. 13, gen. 103, sp. 24. Cette variété est fort commune sur les plages septentrionales de la baie d'Hudson; elle se retire dans les roches et les bosquets de mélèzes; c'est-là que, le con tendu, l'œil fixe, elle pousse des cris étouffés, qui ressemblent au ronflement d'un homme enrhamé. Sa nourriture est de bourgeons de bouleau. Cet oiseau est au reste plus petit d'un tiers que le lagopède de la baie d'Hudson, et sa chair est moins agréable au goût.

#### OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX COQS DE BRUYERE, AUX GELINOTTES, AUX ATTAGAS, etc. (1).

# L A G É L I N O T T E D U C A N A D A (2) (3).

Voyez les planches culuminées, n° 131, le mâle, et n° 132, la femelle.

L me paroît que M. Brisson a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudson,

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

<sup>(2)</sup> Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun et tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, tom. I, p. 50, avec une figure. — Francolini brun tacheté. Edwards, pl. cxvIII, le mâle; et pl. LXXI, la femelle.

<sup>(3)</sup> La gélinotte du Canada. Lagopus supernè ex nigricante et cinereo fusco (rufo admixto in fæminå) transversim striata, remigibus majoribus fuscis, exter-

DES GELINOTTES, etc. 59 qu'à la verité il n'avoit pas vue; mais il suffisoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées

riùs cinerascente variis .... bonasa canadensis. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 7.

La gélinotte de la baie d'Hudson. Lagopus superné obscurè fusca, aurantio et cinereo varia; infernè alba, maculis lunatis nigris varia; tænià duplici post oculos albà, remigibus majoribus nigricantibus, marginibus exterioribus, alba respersis..... bonasa freti Hudsonis. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 6.

Tetrao, rectricibus nigris apice fulvis, lituris duabus albis ad oculos . . . tetrao canadensis. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 3; et Tetrao caudâ integrâ maculâ albâ ponè aures naresque tetrao canace (variet.). Lin. ibid.

Tetrao fulvus cinereo varius, subtùs albus lunulis nigris, rectricibus nigris apice fulvis, lituris duabus albis ad oculos (mas). Tetrao caudá integrá, maculá albá ponè aures naresque (fœmina) ... tetrao canadensis. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 6.

Le plumage de cet oiseau est assez sombre; c'est un mélange de noirâtre et de cendré brun, strié transversalement de marques noires en dessus du corps. Dans la partie inférieure, les teintes sont plus blanches, avec des taches noires en forme de croissant. Derrière les yeux, on voit une double bande blanche. Les grandes pennes des ailes sont noirâtres, et frangées de blanc. L'extrémité de la queue est fauve. Le bec et les ongles sont noirs. Les narines sont couvertes de plumes

d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau; et nos lecteurs le verront aisément en comparant les planches enluminées, n° 131 et 132, avec celles de M. Edwards, n° 118 et 71 : voilà donc une espèce nominale de moins, et l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada tout ce que MM. Ellis et Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson; elle y habite par préférence les plaines et les lieux bas; au lieu que, sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, et même au sommet des montagnes: en Canada elle porte le nom de perdrix (1).

noires effilées. On observe des dentelures aux doigts. La femelle, qui est plus petite, puisqu'elle n'a guère qu'un pied de longueur, a plus de fauve et d'orangé dans son plumage que le mâle. Sa gorge est rousse, avec des marques noirâtres, et rousses sur la poitrine. La queue est peinte de lignes rousses et noires.

J. J. VIREY.

<sup>(1)</sup> Je devine la cause pour laquelle toutes les gélinottes et autres gallinacés lourds, qui habitent dans les pays froids et les montagnes, ont des doigts den-

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts et les ongles gris, le bec noir; en général il est d'une couleur fort rembrunie, et qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs et en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, et elle a les couleurs de son plumage moins sombres et plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un et l'autre mangent des pignons de

telés; c'est parce que ces animaux ont besoin de se tenir fermes, et de grimper sur les roches glacées, sur les neiges et les montagnes glissantes où ils vivent. En effet, ces oiseaux, si bons coureurs, auroient pu difficilement marcher sans ce mécanisme. On en trouvera beaucoup d'autres en examinant les divers organes des animaux, qui sont toujours en rapport avec leurs besoins. Sans cela il faudroit que la Nature eût formé des êtres sensibles, et les eût mis dans l'impuissance d'éviter leur destruction. Sans voir ici des causes finales théologiques, on a trop d'occasions de s'apercevoir de la sagesse de la Nature pour les nier par-tout, et fermer les yeux à leur aspect.

J. J. VIREY.

pin, des baies de genevriers, etc.; on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, et on en fait des provisions aux approches de l'hyver; la gelée les saisit et les conserve; et à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide (1).

<sup>(1)</sup> Nous savons, par des observations certaines, celles de Vieillot, que nous avons déjà cité, que Guenau de Montbeillard a eu toute raison de réunir, comme il l'a fait, la gélinotte du Canada et la gélinotte de la baie d'Hudson, oiseaux que Brisson avoit mal à propos donnés comme deux espèces distinctes dans le genre de la gélinotte. Vieillot a vu ces oiseaux en grand nombre, au mois d'octobre, dans la nouvelle Ecosse. (Note communiquée par Sonnini.)

J J. VIREY.

## LE COQ DE BRUYÈRE A FRAISE,

OU

#### LA GROSSE GELINOTTE

DE CANADA (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 104, et pl. XLII de ce volume.

JE soupçonne ici encore un double emploi, et je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte de Canada, que M. Brisson donne

<sup>(1)</sup> Coq de bruyere à fraise. Edwards, Glanures, planche coxiviii.

<sup>(2)</sup> Grosse gélinotte de Canada. Lagopus supernè ex fusco, rufo nigro, et cinereo, sordidè albo admixto, varia; fasciculis pennarum nigrarum longiorum summis alis incumbentibus; remigibus majoribus exteriùs sordidè albo variis ... bonasa major canadensis. Brisson, Ornith. gen. 5, sp. 8. pl. xx1, fig. 1.

La gélinotte huppée de Pensylvanie. Lagopus cristata, variis fuscis supernè variegata, nigro admixto, infernè alba, aurantio admixto; pectore maculis lunatis nigris vario; rectricibus nigro transversim striatis, apice cinereis attagen Pensylvaniæ.

Brisson, gen. 5, sp. 11.

comme une espèce nouvelle et différente de sa gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire, la même

Tetrao cervicali umbone exstante .. tetrao umbellus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 6; et le tetrao pennis axillaribus majoribus nigris azureis .. tetrao togatus. Lin. ibid. sp. 8.

Tetrao fusco rufo nigroque variegatus subtùs fulvo albus, rectricibus nigro fasciatis apice cinereis, cervicali umbone exstante (mas.). Tetrao pennis axillaribus majoribus nigris azureis (fœmina). Lath. Syst. Ornith. gen. 56, sp. 7.

On reconnoît facilement cette espèce à sa fraise, ou plutôt à cette sorte de huppe qui couronne sa tête. La couleur du bec est brune. Le corps est mélangé de marbrures brunes et noires, et dessous il est d'un jaune sale et ochracé. On remarque des taches, ou mouchetures en croissant, sur les flancs. Un brun roux recouvre la gorge. Les plumes du sommet de la tête sont longues, lâches, et peuvent se redresser. Le dessus et le dessous du croupion sont roussâtres, avec des taches blanches, et le croupion est tâché de roux. Une bande noire forme une lisière vers le bout de la queue, qui est terminée de cendré. Les pieds sont blanchâtres, et les doigts rougeâtres, dentelés. La longueur totale de l'animal est d'un pied.

La gélinotte huppée de Pensylvanie, décrite par Brisson, est le même oiseau que la grosse gélinotte de Canada, ainsi que Guenau de Montbeillard l'a jugé, et que Sonnini nous l'a assuré; mais ce dernier que celle du coq de bruyère à fraise, de M. Edwards: il est vrai qu'en comparant cet oiseau en nature, ou même notre planché enluminée; nº 104, avec celle de M. Édwards, nº 248, il paroîtra, au premier coup d'œil, des différences très-considérables entre ces deux oiseaux (1); mais si l'on fait attention aux ressemblances, et en même tems aux différentes vues des dessinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu représenter les plumes

San San Car Car

nous avertit que c'est à tort que Guenau de Montbeillard a réuni, à cette même espèce de la grosse gélinotte du Canada, celle que Brisson a décrite sous la dénomination de gélinotte huppée d'Amérique. Celle-ci est une espèce très-distincte par ses plumes longues et étroites qu'elle porte sur les côtés du cou, et qu'elle redresse à volonté; par sa rareté, et plus encore par ses habitudes différentes de celles de la grosse gélinotte du Canada. Nous devons avertir de cette méprise de Guenau de Monibeillard, et rétablir l'exactitude dans une partie de l'histoire naturelle des oiscaux, où il s'étoit glissé quelque confusion.

J. J. VIREY.

(1) La grosse gélinotte est plus longue d'environ trois pouces que le coq de bruyère à fraise. Ces deux oiseaux pondent de douze à seize œufs sur la terre couverte de feuilles. Leur nourriture ordinaire sont des baies, des semences, et d'autres petits fruits des montagnes.

J. J. Viker.

TOME XLII.

au dessus des ailes et de la tête, relevées; comme si l'oiseau étoit non seulement vivant, mais en action d'amour; et dont l'autre, M. Martinet, n'a dessiné cet oiseau que mort et sans plumes, érigées ou redressées; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout à fait par une présomption bien fondée, c'est que notre oiseau est la femelle de celui d'Edwards : d'ailleurs, cet habile naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au dessus de ses ailes : et du reste, la grandeur, la figure, les mœurs et le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, et le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne font qu'une seule et même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit et représenté par Catesby (1).

Elle est un peu plus grosse que la géli-

. - .

111

<sup>(1)</sup> Catesby, Appendix, fig. 1.

DES GELINOTTES, etc. 67 notte ordinaire (1), et lui ressemble par ses ailes courtes, en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres et recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or et le verd; l'oiseau peut relever, quand il veut, ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part et d'autre sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland et la Pensylvanie, où on lui donne le nom de faisan: cependant il a, par son naturel et ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère: il tient le milieu, pour la

<sup>(1)</sup> La chair de cet oiseau est blanche, sèche, et fort agréable au goût; elle contracte l'odeur et la saveur des baies âcres et aromatiques dont il se nourrit.

J. J. VIREY.

grosseur, entre le faisan et la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, et ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue et les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé et de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête et autour du cou, de longues plumes, dont il peut, en les redressant à son gré, se former une huppe et une sorte de fraise; ce qu'il fait, principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même tems les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; et il a de plus, pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très - singulier, et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un tems calme; il se plaît

DES GELINOTTES, etc. 60à cet exercice au printems et en automne, qui sont le tems de sa chaleur, et il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin, et sur les quatre heures du soir; mais toujours étant posé sur un tronc sec : lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vîtesse par dégrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une minute, et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle (1), mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les chasseurs, avertis par ce bruit qui n'est

<sup>(1)</sup> Le mâle, dans le tems de l'amour, outre ces cris, tombe souvent dans un état de syncope ou d'extase amoureuse, comme le coq de bruyère, l'œil enflammé, la crête redressée, et les ailes à demi-déployées.

J. J. VIREY.

point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans en être aperçus, et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans être aperçus, car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien là les habitudes de nos tetras d'Europe et leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie sont les grains, les fruits, les raisins, et sur-tout les baies de lierre, ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printems et en automne, qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, et les couvent environ trois semaines ; la mère a fort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre, et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menaçent; ses petits, de leur côté, savent se cacher très-

DES GELINOTTÉS, etc. 71 finement dans les feuilles; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup: la couvée forme une compagnie, qui ne se divise qu'au printeins de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, et rien ne peut les apprivoiser; si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger: seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivroit non seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence, mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, et ce scroit une analogie de plus entre les deux espèces.

'L 1112 3 18 15 1111 1

End of the state o

# GÉLINOTTE A LONGUE QUEUE DE LA BAIE D'HUDSON (1).

C. Vinnia De minini

L'oiseau d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, dessiné et décrit par M. Edwards, sous le nom de heath cock ou grous, coq de bruyère de la baie d'Hudson, me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans, dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la planche cxvii de M. Edwards, est une femelle; elle a la grosseur, la couleur et la longue queue du faisan; le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, et il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle se tient aussi très-droit, et il a la démarche

<sup>(</sup>i) Tetrao, caudá cuneiformi, capite, colle, et corpore suprà testaceis nigro fasciatis .... tetrao phasianellus. Lin. Syst. ornith. ed. 13, gen. 103, sp. 7.

Tetrao testaceus nigricante varius, rectricibus duabus intermediis elongatis maculis ocularibus notatis .... tetrao phasianellus. Latham, Syst. ornithegen. 56, sp. 2.

fière; différences qui se retrouvent constamment entre le mâle et la femelle dans toutes les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau (1). M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'étoit point assez apparent; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés sur les bords, le doigt postérieur fort court.

A la baie d'Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de faisan; en effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes et les faisans; les deux pennes du milieu de cette queue excédent d'environ deux pouces les deux suivantes, de part et d'autre, et ainsi de suite: ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois et lieux inhabités.

Dans la rigueur des hyvers, ces oiseaux se nourrissent de bourgeons de mélèzes et de bouleaux, parmi lesquels ils vivent. Pendant l'été, ils recherchent diverses espèces de baies et de fruits sauvages.

La voix de ce coq de bruyère est moins éclatante que celle du nôtre; sa chair est aussi plus colorée, plus grossière, et cependant fort succulente. La femelle pond neuf à douze œuss.

J. J. VIREY.

### LA GELINOTTE HUPPÉE

## D'AMÉRIQUE (1),

#### PARJ. J. VIREY.

On rencontre dans les déserts neigeux de l'Amérique septentrionale, des gélinottes qui se rassemblent communément par compagnie, et qui parcourent les ombreuses forêts d'arbres verds de ces pays: c'est sur-tout dans l'île Longue qu'on rencontre ces oiseaux le plus fréquemment. Leur grandeur

<sup>(1)</sup> Gelinotte huppée d'Amérique. Lagopus cristata, fusco rufescens, lineis nigris et albicantibus transversim striata; remigibus majoribus nigricantibus, exteriùs rufescente maculatis; rectricibus subtùs nigris. attagen americana. Brisson, Ornithol. gen. 5, sp. 10.

Tetrao, alis succenturiatis cervicalibus... tetrao cupido. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 103, sp. 5.

Tetrao subcristatus fusco-rufescens nigro ex albicante transversim striatus, alis succenturiatis cervicalibus... tetrao cupido. Latham, Syst. ornithol. gen. 56, sp. 8.

bes de la perdrix; leur nourriture ordinaire est composée des semences d'arbrisseaux sous lesquels ils vivent. Lorsque les feux de l'amour viennent dans ces climats glacés apporter chaque année de nouveaux desirs de reproduction, le mâle, se pavanant aux premiers rayons du soleil levant, élève ses deux panaches auriculaires, et fait retentir les forêts de sa bruyante voix pendant plus d'une demi-heure. La femelle fécondée pose à terre, sur un lit de feuillage et de mousse, des œufs en très-grand nombre, et les couve avec assiduité.

Le plumage de ces oiseaux est d'un roussâtre nué de blanc et de noir en ondulations successives. Des plumes alongées en panache de chaque côté de la tête distinguent fort bien les mâles seulement de cette espèce, et ressemblent à deux petites ailes; elles sont au nombre de cinq chacune. La queue est terminée d'une bande noire; les doigts sont jaunes; la couleur de l'iris est noisette, et le bec noir.

### LA GELINOTTE DE LAPONIE (1),

### PAR J. J. VIREY.

Le lagopède décrit par Montin et Pennant, et qui habite dans les lieux écartés et sauvages de la Laponie, est une espèce particulière qu'on peut reconnoître à la ligne surciliaire formée d'une membrane rouge qui couronne ses yeux. Le cou est d'une teinte ferrugineuse, avec des taches noires. Le dos et les couvertures des ailes et de la queue sont noirs, avec des barres ferrugineuses.

<sup>(1)</sup> Tetrao, digitis nudis squamatis, lineá superciliari coccineá, membraná concolore tectá, remigibus primoribus et rectricum apice albis... tetrao laponicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 25. D'après Montin, dans les Actes de la Soc. de Gotha ct de Lund. tom. VIII, pag. 155, nº 1. C'est l'oiseau que Pennant décrit dans sa Zoologie arctique, sous le nom de rehusak, tom. II, pag. 516. E.

Tetrao dorso nigro ferrugineo vario, collo ferrugineo nigro maculato pectore crissoque albis. tetrao laponicus. Latham, Syst. ornithol. gen. 56, sp. 12,

DES GELINOTTES, etc. 77 La poitrine et l'anus sont blancs; la queue est noire. Des taches jaunâtres parsèment le plumage des femelles. Les premières pennes des ailes et de la queue sont bordées de blanc à leur extrémité.

Cet oiseau se plaît dans les forêts et les montagnes. Si l'aspect du chasseur l'épouvante, il pousse, en fuyant, une clameur sonore qui ressemble au rire à gorge déployée. La femelle dépose douze à quinze œufs de la taille de ceux d'une poule, mais qui sont rougeâtres, avec de grandes marbrures brunes. La chair de cet animal est assez estimée, mais le palais grossier des lapons sait assez peu en distinguer la délicatesse.

## LA GÉLINOTTE DES INDES,

### PAR J. J. VIREY.

Sonnerat (1) nous a fait connoître une nouvelle espèce de gallinacé qui habite à la côte de Coromandel, où les habitans lui donnent le nom de caille de la Chine. Sa taille approche de celle de notre ganga. Un bandeau noir arrondi en couronne entoure la tête; le front est blanc. L'occiput roussâtre porte une raie noire à chacune de ses plumes. Une teinte grise sale et terreuse recouvre le cou. Sur la poitrine, les plumes sont mordorées et bordées de blanc transversalement; un roux jaunâtre, traversé de petites raies noires courbées en arc, recouvre

<sup>(1)</sup> Voyage aux Indes et à la Chine, tom. II, tab. 96.

Tetrao fronte albà, tænià posteriùs nigrà cinctà, corpore suprà ex flavo rufo lunulis nigris vario. . . tetrao indicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 28.

## DES GELINOTTES, etc.

tout le dessus du corps. Sur les ailes on voit des bandes alternativement noires et blanchâtres. Leurs plus longues pennes sont d'un brun noirâtre en dessus et grises en dessous. Un gris terreux revêt l'abdomen qui porte des raies transversales noires. Les ongles et les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre. Nous ne connoissons point les mœurs de cet oiseau; mais elles doivent avoir beaucoup d'analogie avec celles de la famille entière. Cet oiseau n'émigre-t-il pas dans des pays plus froids?

## GÉLINOTTE DES NAMAQUOIS (1),

### PAR J. J. VIREY.

Nous devons à M. Latham la description d'une nouvelle espèce de gélinotte. C'est dans cette partie d'Afrique habitée par les hordes d'hottentots namaquois, c'est au milieu de ces arides et brûlans déserts qu'elle a fixé sa demeure. On la voit accourir et voler en nombreuses troupes vers les sources d'eaux vives pour éteindre la soif qui les consume. Elle recueille les graines éparses des graminées de ce pays. Sa grandeur est moindre que celle de notre perdrix; elle a moins de neuf pouces de longueur; au reste, elle ressemble beaucoup à la gélinotte des Pyrénées.

<sup>(1)</sup> Tetrao suprà spadiceus, rectricibus duabus intermediis longioribus subulatis. tetrao namaqua. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 103, sp. 27.

Tetrao pedibus hirsutis, dorso castaneo, abdomine nigricante, rectricibus duabus mediis longioribus subulatis... tetrao namaqua. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 19.

## DES GÉLINOTTES, etc. 81

Sa couleur est d'un fauve léger en dessus du corps; une teinte cendrée revêt la tête, le cou et la poitrine. Sur cette dernière on remarque un croissant blanc en forme de collier. Sur les cuisses le cendré se rembrunit. Les pieds, qui sont armés d'un éperon, sont bleuâtres, ainsi que le bec; les doigts sont noirs. Mais un caractère qui rapproche cette espèce de celle du ganga, ce sont les deux pennes intermédiaires de la queue, qui sont effilées et alongées, mais un peu moins que dans la gélinotte de nos Pyrénées. Je ne pense pas cependant que ce soit la même espèce.

F

. , planienist . .

A 1965 "

្រ ស្រួកស្រួក ខ្

## LA GELINOTTE DES SABLES (1),

### PAR J. J. VIREY.

Dans ces sables mouvans qui couvrent les immenses déserts où se promène en silence le Volga, et vers le territoire stérile d'Astracan, Pallas a trouvé une nouvelle espèce de gélinotte. Souvent on la voit pendant le jour, réunie en couples, s'avancer sur les bords humides du fleuve, ou voler doucement et terre-à-terre comme des pigeons. Dans leur vol pesant et lent, elle fait entendre une voix agréable, flûtée et perçante. La femelle pond, dans un trou qu'elle fait sur le sable, plusieurs œufs fort semblables à

<sup>(1)</sup> Tetrao, torque, abdomine et crisso atris, rectricibus fusco et griseo fasciatis apice albis, intermediis duabus fulvescentibus. . . tetrao arenarius. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 29. D'après Pallas. Nov. Comment. Petrop. tom. XIX, pag. 418, tab. 8; et Voyag. tom. III. — Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 18.

DES GELINOTTES, etc. 83 ceux des pigeons, et d'une couleur blanche pâle.

La taille de cet oiseau est de plus d'un pied et demi, et sa forme approche de notre gélinotte des Pyrénées. Un collier noir entoure son cou, et cette couleur revêt encore le ventre et l'anus. Les pennes de la queue sont barrées de brun et de gris, avec un rebord blanc à l'extrémité; les deux intermédiaires sont jaunâtres. Le dessus de la tête est d'un blanc cendré, et porte des plumes élastiques brillantes et qui paroissent tronquées. Une couleur terreuse pâle, avec des taches rondes et brunâtres, se remarquent dans les parties supérieures du corps. La gorge est d'un roux ferrugineux. Les ailes sont très-pointues avec des couvertures orangées. Les jambes sont courtes, les ongles noirs et obtus.

£ ...

ing in a majority of the state of the state

## GELINOTTE A TROIS DOIGTS (1),

### PAR J. J. VIREY.

Voici une espèce particulière qui semble réunir le genre des gélinottes à celui des outardes par la conformation des pattes et même par les habitudes. Son bec est plus effilé que dans ses congénères; la mandibule supérieure n'est pas recourbée; elle n'emboîte pas l'inférieure comme dans les précédentes espèces dont elle a d'ailleurs beaucoup de caractères. Ses pieds à trois doigts sont couverts de duvet; les doigts se tiennent presque entre eux jusqu'à leur extrémité. La tête et le cou sont grisâtres; la gorge est

<sup>(1)</sup> Tetrao pedibus tridactylis: digitis hirsutis ad' apicem ferè connexis. tetrao paradoxus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 30. D'après Pallas. Voyag. tom. II, n° 25. Appendix, tab. 5.

Tetrao pedibus tridactylis hirsutis, dorso griseo nigroque undulato, abdomine nigro maculis pallidis, lateribus colli maculá fulvá. . . tetrao paradoxus. Latham, Syst. ornith. gen. 56, sp. 20.

DES GELINOTTES, etc. 85 fauve, avec une tache orangée de chaque côté. Le dos est peint en gris avec un bord noir à chaque plume, ce qui ressemble à des écailles. La poitrine est d'un gris rougeâtre fort pâle et léger; le ventre, les flancs et l'anus sont noirs. Les ailes sont fort longues et pointues; en dessous elles sont blanches, et en dessus elles portent des mouchetures rondes qui ressemblent à des gouttes noires.

Cet oiseau se plaît dans les déserts de la Tartarie australe; il préfère les contrées tempérées aux régions froides.

20 C. C. C. C. C. C.

r molei v -- i

. Note to the second second

- 1

# L E P A O N (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 433, le mâle, et 434, la femelle; et pl. XLIII de ce volume.

3: 1999th-

Si l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui

Le paon. Phasianus cristatus; supernè viridi aureus in cupri puri colorem mutans, marginibus pennarum nigris, infernè nigricans viridi aureo admixto; collo et pectore viridibus in cæruleum mutantibus,

<sup>(1)</sup> Le paon. En grec, tacos. En latin, pavo. En espagnol, pavon. En italien, pavone. En allemand, pfau. En anglais, peacok. En suédois, paofogel. En polonais, paw (\*). — Paon. Belon, Hist. nat. des oiseaux, pag. 253. — Pavo. Gesner, Avi. pag. 656. — Pavo. Frisch, planche cxvIII, avec une figure coloriée du mâle.

<sup>(2)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

<sup>(\*)</sup> En hébreu, tuk et thuchim. En arabe, taras. En gree moderne, pagoni, persikon orneon, medikon orneon. En catalau, pago. En saxon, pagelun. En hollandais, paafuel.



Barraband del

1 LE PAON

2. LA PAONNE

la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel. Non seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon

auro admixto; duabus utrinque tæniis in capite albis; rectricibus caudæ superioribus macula præditis in medio nigra, dein viridi in violaceum et cæruleum mutante, marginibus aureis in cupri puri colorem mutantibus (mas).

Phasianus cristatus; fuscus ad cinereum vergens; collo et pectore viridibus, apicibus pennarum in pectore albis; duabus utrinque tæniis in capite albis (fœmina). pavo. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 7, avec la figure du mâle, planche 27.

Pavo capite cristà compressa, calcaribus solitariis. pavo cristatus. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 98, sp. 1.— Latham, Syst. ornith. gen. 49, sp. 1.

SONNINI.

de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printems lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-tems comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal; c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs (1); au lieu qu'il ne paroît

<sup>(1)</sup> Quippe cum Theophrastus tradat invectițias esse in Asiâ etiam columbas et pavones. Plin., Hist. mat. lib. 10, cap. 29.

pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes; car les voyageurs s'accordent à dire, que, quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays (1), ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Elien assure que ce sont les barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau (2), et ces barbares ne peuvent guère être que les indiens, puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Asie, et qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois (3): d'ailleurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus, et en aussi grande abondance, que dans les Indes. Mandeslo (4) et Thévenot (5) en ont trouvé un grand nombre

<sup>(1)</sup> Navarette, Descript. de la Chine, pag. 40 - 42.

<sup>(2)</sup> Ex barbaris ad græcos exportatus esse dicitur, primum autem diù rarus. Elien, Hist. anim. lib. 5, cap. 21.

<sup>(3)</sup> Elien, Hist. anim. lib. 5, cap. 21.

<sup>(4)</sup> Mandeslo, Voyage des Indes, tom. II, liv. 1, pag. 147.

<sup>(5)</sup> Thévenot, Voyage au Levant, tome III, pag. 18.

dans la province de Guzarate; Tavernier dans toutes les Indes, mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya et de Broudra (1); François Pyrard aux environs de Calicut (2); les hollandais sur toute la côte de Malabar (3); Lintscot dans l'île de Ceylan (4); l'auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge (5), et aux environs de la rivière de Meinan (6); le Gentil à Java (7), Gemelli

Sonnerat a rapporté des Indes des paons sauvages mâle et femelle; il résulte de leur comparaison avec nos paons domestiques, que ceux-ci ne diffèrent des paons sauvages, que par leurs dimensions plus petites. Sonnin.

<sup>(1)</sup> Voyage de Tavernier, tom. III, liv. 1, pag. 57 et 58.

<sup>(2)</sup> Voyage de François Pyrard, t. I, p. 426.

<sup>(3)</sup> Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, t. IV, p. 16.

<sup>(4)</sup> J. Hugonis Lintscot, Navigatio in Orientem, pag. 39.

<sup>(5)</sup> Second Voyage de Siam, pag. 75.

<sup>(6)</sup> Idem, pag. 248.

<sup>(7)</sup> Les paons sont très-communs dans les forêts de l'île de Java. (Voyage à la recherche de la Peyrouse, par Labillardière, tom. II, pag. 314.)

Carreri dans les îles Calamianes (1), situées entre les Philippines et Bornéo; si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées; les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part, ni si grands (2), ni si féconds (3), on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel (4); et en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature : cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans; et il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des

tome V, page 270.

Elien, de Naturâ animal., lib. 16, cap. 2.

<sup>(3)</sup> Petrus Martyr, de Rebus Oceani, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

<sup>(4)</sup> Voyez Seconde Relation des hollandais, p. 370.

Indes, que cette flotte, formée et équipée sur la mer Rouge (1), et qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses : or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les îles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres et naturels à ce pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil (2); mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon, qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte - Hélène, où d'ailleurs, elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit (3) : de plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée

<sup>(1)</sup> Voyez le troisième livre des Rois, chapitre 9, v. 26.

<sup>(2)</sup> Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tom. IV, pag. 161.

<sup>(3)</sup> Aurum, argentum, dentes elephantorum; et simias et pavos. Reg. lib. 3, cap. 10, v. 22.

de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du tems de Salomon; mais que ceux qu'y trouvèrent les hollandais, y avoient été lâchés par les portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, et qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête venimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-Espérance, et qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup (1), n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, et qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont aperçus au royaume de Congo (2), avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique,

<sup>(1)</sup> Voyez l'Histoire générale des Voyages, t. V, planche xxiv.

<sup>(2)</sup> Voyage du P. Vandenbroeck, dans le Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tom. IV, pag. 321.

et encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le roi du pays (1). Cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'or, et que l'oiseau pris par M. de Foquembrog et par d'autres, pour un paon, est un oiseau tout différent appelé kroon-vogel (2).

De plus, la dénomination du paon d'A-frique, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie (3), est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; et si l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans doute qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-tems auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, et qu'ils s'y fussent

<sup>(1)</sup> Relation de Pigasetta, pag. 92 et suiv.

<sup>(2)</sup> Voyage de Guinée, lettre 15°, pag. 268.

<sup>(3)</sup> Voyez Labat, volume III, pag. 141; et la Relation du voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le sieur Froger, pag. 41.

beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des lois très-sévères contre ceux qui en avoient tué, ou seulement blessé quesques-uns (1).

Il est donc à présumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, et où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage; mais bien des côtes d'Asie, où ils abondent; où ils vivent presque par - tout en liberté; où ils subsistent et se multiplient sans le secours de l'homme; où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que par-tout ailleurs; où ils sont, en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie : la Médie en nourrissoit aussi de très-beaux, et en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'avis medica (2). Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une

<sup>(1)</sup> Aldrovande, de Avibus, tom. II, pag. 5.

<sup>(2)</sup> Ibidem, pag. 12.

huppe bleue (1), et les voyageurs en ont vu en Perse (2).

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie, comme un objet de curiosité, et qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir (3).

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays que depuis le tems d'Alexandre, et que sa première station, au sortir de l'Asie, a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit, pour la première fois, que dans les

<sup>(1)</sup> Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 6.

<sup>(2)</sup> Thévenot, Voyage du Levant, tome II, pag. 200.

<sup>(3)</sup> Tanta fuit in urbibus pavonis prærogativa ut Athenis tam a viris quàm a mulieribus statuto pretio spectatus fuerit; ubi singulis noviluniis et viros et mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo fecere questum non mediocrem, multique e Lacedemone ac Thessalia videndi causa eo confluxerint. Elien, Hist, anim. lib. 5, cap. 21.

Indes, comme je l'ai déjà remarqué, et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères; mais il y a toute apparence que peu de tems après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poëte Antiphanes, contemporain de ce prince, et qui lui a survécu, qu'une seule paire de paon apportée en Grèce s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles (1): et d'ailleurs, Aristote, qui ne survécut que deux ans à son élève, parle, en plusieurs endroits, des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est problable par la position même de cette île, qui est trèsvoisine du continent de l'Asie; et de plus, cela est prouvé par un passage formel de Menodotus (2); quelques-uns même forçant

<sup>(1)</sup> Pavonum tantummodo par unum adduxit quispiam rarum tunc avem, nunc vero plures sunt quam coturnices.

<sup>(2)</sup> Sunt ibi pavones Junoni sacri, primi quidem in Samo editi ac educati, indeque deducti ac in alias

le sens de ce passage, et se prévalant de certaines médailles samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds (1), ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Memodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Eolie (ou l'Etholie) des méléagrides, qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce (Velut. .quas meleagridas vocant ex Ætholia): d'ailleurs, l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état

regiones devecti, veluti Galli e Perside et quas Melagridas vocant ex Æolia, seu Ætolia. Vide Atheneum, lib. 4, cap. 25.

<sup>(1)</sup> On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, et même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon et ses paons. — Voyage du Levant de M. de Tournesort, tom. I, pag. 425.

de sauvage (1), et qu'Aulugelle regarde ceux de cette île comme les plus beaux de tous (2).

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos, que quelques auteurs ont donnée au paon; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette île, qu'il dit être pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourte-relles, de becfigues, et d'une volaille excellente (3); et il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre, sous la dénomination générique de volaille, un oiseau aussi considérable et aussi distingué (4).

Les paons, ayant passé de l'Asie dans la

<sup>(1)</sup> Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in luco Junonis. Varro, de Re Rusticâ, lib. 3, pag 6.

<sup>(2)</sup> Aulugelle, Noct. Atticæ, lib. 7, cap. 16.

<sup>(3)</sup> M. de Tournefort, Voyage du Levant, t. I, pag. 412.

<sup>(4)</sup> Il n'y a plus en effet de paons à Samos ni dans aucune autre île de l'Archipel grec.

Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, et de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède (1), où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins (2), et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les européens qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le globe entier; les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, et dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, et de là dans le Pérou et dans quelques-unes des Antilles (3), comme Saint-Domingue et la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui (4), et où avant cela

<sup>(1)</sup> Nota. Les suisses sont la seule nation qui se soit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle espèce d'oiseau, avec autant de soin que toutes les autres en ont mis à la multiplier; et cela en haine des ducs d'Antriche, contre lesquels ils s'étoient révoltés, et dont l'écu avoit une queue de paon pour cimier.

<sup>(2)</sup> Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 156.

<sup>(3)</sup> Hist. des Incas, tom. II, pag. 529.

<sup>(4)</sup> Voyez l'Histoire de Saint-Domingue de Charlevoix, tom. I, pag. 28 — 32; et la Synopsis avium de Ray, pag. 183.

il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau Monde tout animal terrestre attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent, loi à laquelle les oiseaux pesans ne sont pas moins assujettis que les quadrupèdes (1): or, l'on ne peut nier que les paons ne soient des oiseaux pesans, et les anciens l'avoient fort bien remarqué (2); il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long tems; la grosseur du corps, la brièveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté : d'ailleurs, les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré (3).

<sup>(1)</sup> Cette règle, présentée comme générale, a plusieurs exceptions: la caille, par exemple, oiseau dont le vol est plus pesant et plus court que celui des paons, se trouve dans les contrées chaudes de l'Amérique méridionale, d'où elles ne cherchent pas à émigrer. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Nec sublimiter possunt nec per longa spatia volare. Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

<sup>(3)</sup> Habitat apud nostrates rariùs, præsertim in

Le coq-paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles que le coq ordinaire (1); il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit; que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes: dans ce cas les œufs sortent de l'oviductus avant qu'ils aient eu le tems d'acquérir leur maturité (2). Pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles (5); au lieu que le coq ordinaire,

aviariis magnatum non vero sponte. Linnæus, Fauna Suecica, pag. 60.

<sup>(1)</sup> Voyez Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

<sup>(2)</sup> Quinque gallinas desiderat, nam si unam aut alteram fætam sæpiùs compresserit, vixdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum sinit perduci, quoniam immatura genitalibus locis excedunt. Columelle, de Re Rustica, loco citato.

<sup>(3)</sup> Je donne ici l'opinion des anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, et qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battoient jamais, et qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; et peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paones (1) ont aussi le tempérament fort lascif; et lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entre elles, et en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulvérateurs), et se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printems, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la Nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; et c'est peutêtre par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens (ova zephyria), non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

<sup>(1)</sup> On appelle aussi la semelle du paon paonesse et quelquesois paonache. Sonnini.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, et leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-maître puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des approches plus efficaces; et si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paones avoient été couréellement sans qu'on s'en fût vertes aperçu (1).

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans, selon Aristote (2) et

<sup>(1) «</sup> L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques pères de famille racontent; c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ains qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, etc. » — Belon, Nature des oiseaux, pag. 234.

<sup>(2)</sup> Parit maxime à trimatu. Hist. animal. lib. 6, cap. 9.

Columelle (1), et même selon Pline (2), qui, en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans (3); et des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, et où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable (4), celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et faisant la roue (5);

<sup>(1)</sup> De Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11. Hoc genus avium cum trimatum explevit, optime progenerat; si quidem tenerior ætas aut sterilisant parum fæcunda.

<sup>(2)</sup> A trimatu parit; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena non amplius. Pline, lib. 10, cap. 50.

<sup>(3)</sup> Ad admissuram hæ minores bimæ non idoneæ, nec jam majores natu. Varro, de Re Rusticâ, l. 3, c. 6.

<sup>(4)</sup> Voyez le tom. XVIII de cette Histoire naturelle, pag. 16 et suiv.

<sup>(5)</sup> Colores incipit fundere in trimatu. Plin. lib. 10, cap. 20.

le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer à la reproduction de l'espèce.

C'est au printems que ces oiseaux se recherchent et se joignent (1); si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle (2).

La femelle pond ses œus peu de tems après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un: elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote (3), et cette ponte est de huit œus la première année, et de douze les années suivantes: mais cela doit s'entendre des paones à qui on laisse le soin de couver ellesmêmes leurs œus et de mener leurs petits; au lieu que, si on leur enlève leurs œus à mesure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires (4), elles feront

<sup>(1)</sup> Ab idibus februariis ante mensem martium. Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

<sup>(2)</sup> Ibidem.

<sup>(3)</sup> Semel tantummodo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus sed binis ternisve interpositis. Hist. anim. lib. 6, cap. 9, primiparæ ootona maximè edunt. Ibidem.

<sup>(4)</sup> Nota. Aristote dit qu'une poule ordinaire ne

trois pontes, selon Columelle (1); la première de cinq œus, la seconde de quatre, et la troisième de deux ou trois. Il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œuss par an; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut: c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce quia rap-

peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit jusqu'à cinq, et outre cela, quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande: il recommandoit de retirer ses œufs de poule le dixième jour, et d'en substituer un pareil nombre de même espèce, récemment pondus, afin qu'ils vinssent à éclore en même tems que les œufs de paon, qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus: enfin, il prescrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, si la couveuse n'avoit pu le faire à cause de leur grosseur; cc qu'il est aisé de reconnoître, si l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. — Voyez Columelle, de Re Rusticà, loco citato.

<sup>(1)</sup> Feminæ pavones quæ non incubant, ter anno partus eduut; primus est partus quinque fere ovorum, secundus quatuor, tertius trium aut duorum. Columelle, de Re Rusticà, lib. 8, cap. 11.

portà la génération, et c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les anciens, et ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens; ils se battront entre eux; il leur faudra un plus grand nombre de femelles, et celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que, dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, et les mâles moins chauds et plus paisibles.

Si on laisse à la paone la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré. Ses œufs sont blancs et tachetés comme ceux de dinde, et à peu près de la même grosseur; lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée (1); c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

<sup>(1)</sup> Pluribus stramentis exagerandum est aviarium quo tutius integri fætus excipiantur, nam pavones cum ad nocturnam requiem venerunt. .. perticis insistentes enituntur ova.. Columelle, lib. 8, cap. 11.

Pendant tout le tems de l'incubation, la paone évite soigneusement le mâle, et tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car, dans cette espèce comme dans celle du coq et de bien d'autres (1), le mâle, plus ardent et moins fidèle au vœu de la Nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention, et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelquesuns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couver lui-même (2); ce seroit un motif bien différent. L'histoire naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit, pour les lui ôter, observer tout par soi-même : mais qui peut tout observer?

La paone couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison (3); pendant ce

<sup>(1)</sup> Quam ob causam aves nonnullæ sylvestres pariunt, fugientes marem et incubant. Aristote, Hist. anim. lib. 6, cap. 9.

<sup>(2)</sup> Voyez Aldrov. Avi. tom. II, pag. 14.

<sup>(3)</sup> Excludit diebus triginta aut paulo tardius.

tems on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-tems, et ne les laissât refroidir; il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hyver.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois; mais que, dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse ou dans un four d'incubation (1).

Elien nous dit que la paone ne reste pas constamment sur ses œufs, et qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir, ce

Aristote, Hist. anim. lib. 6, cap. 9. — Partus excluditur ter novenis aut tardius tricesimo. Plin. lib. 10; cap. 59.

<sup>(1)</sup> Maison rustique, tom. I, pag. 138.

qui nuit à la réussite de la couvée (1). Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Elien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote et Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver, paroissent contraires à l'ordre de la Nature, et à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air et du sol approche du dégré nécessaire pour l'incubation (2).

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue (3). Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après (4).

Leur première nourriture sera la farine d'orge, détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie

<sup>(1)</sup> Elien, Hist. anim. lib. 5, cap. 32.

<sup>(2)</sup> Voyez l'histoire de l'autruche, t. XL, p. 249 et suivantes.

<sup>(3)</sup> Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur, postero die cum educatrice transferantur in caveam. Columelle, lib. 8, cap. 11.

<sup>(4)</sup> Frisch, planche cxix.

cuite et refroidie: dans la suite, on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé, et sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes (1). Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle graminivores.

On a observé que, les premiers jours, la mère ne revenoit jamais coucher avec sa couvée dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; et comme cette couvée, si tendre et qui ne peut monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, etc. (2).

Les paoneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un

<sup>(1)</sup> Columelle, de Re Rusticâ, lib. 8, cap. 11.

<sup>(2)</sup> Maison rustique, tom. I, pag. 138.

peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes (1), et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes (2).

Une mère paone, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paoneaux, selon Columelle; mais seulement quinze, selon Palladius; et ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de tems en tems, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère, qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que, si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paoneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étran-

<sup>(1)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 234.

<sup>(2)</sup> Maison rustique, tom. I, pag. 139.

gers (1); ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, et que, dans les premiers tems, les petits paoneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paoneaux se fortifient, ils commencent à se battre, surtout dans les pays chauds, et c'est pour cela que les anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux (2), les tenoient dans de petites cases séparées (3); mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie (4), telles, par

<sup>(1)</sup> Columelle, lib. 8, cap. 11. Satis convenit inter autores: non debere alias gallinas quæ pullos sui generis educant, in eodem loco pasci; nam cum conspexerunt pavoniam prolem, suos pullos diligere desinunt. perosæ videlicet quod nec magnitudine nec specie pavoni pares sint.

<sup>(2)</sup> Pavonis educatio magis urbani patris familia quam tetrici rustici curam poscit.. Columelle, lib. 3, cap. 11.

<sup>(3)</sup> Varro, de Re Rusticâ, lib. 5, cap. 6.

<sup>(4)</sup> Columelle, loco citato.

exemple, que celle de Planasie, appartenante aux pisans (1): ce sont en éffet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, et presque dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu et ne nagent point du tout, et sans craindre qu'ils deviennent la proje de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée : ils peuvent y vivre, selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte. sans inquiétude; ils y prospéroient mieux, et ce qui n'étoit pas négligé par les romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; seulement, pour avoir l'œil dessus, et reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours à une heure marquée et à un certain signal, autour de la maison, où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer (2).

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peur plus, l'aigrette commence à leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent le rouge: ce n'est que de ce moment que le coq-paon

<sup>(1)</sup> Varro, loco citato.

<sup>(2)</sup> Columelle, loco citato.

les reconnoît pour les siens; car, tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers (1). On ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois, et s'ils ne se perchoient pas d'euxmêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité (2).

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares et détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires, unies ensemble et peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, et trente dans une femelle; mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé comme on le pourroit croire; sa base, qui est en haut, forme une ellipse fort alongée, dont le grand axe est posé selon la longueur

<sup>(1)</sup> Palladius, de Re Rustica, lib. 1, cap. 28.

<sup>(2)</sup> Columelle, loco citato.

de la tête; toutes les plumes qui la composent, ont un mouvement particulier assez sensible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres au gré de l'oiseau, et un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt se renverse en arrière, et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela, le coq-paon se distingue de sa poule dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue, et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes; ce qui s'appelle faire la roue. Willulghby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable (1): cependant on peut voir, dans le cours de cette Histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, etc.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus

1.921

<sup>(1)</sup> Willulghby, Ornithol. pag. 112.

le dos auprès du croupion, sont en grand, ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle œil, ou le miroir: c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune, doré de plusieurs nuances, verd changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différens aspects, et tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre, qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure. L'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printems; et pendant cet intervalle, l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or et de verd éclatant; tous ces reflets, qui renaissent et se multiplient sans cesse sur Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître, successivement et sans confusion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter: ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroissent se caresser réciproquement avec le bec; mais, en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode: aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance, lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent les maîtres dans la basse-cour, et se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas: leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés; ils saisissent le grain de la pointe du bec, et l'avalent sans le broyer.

Pour boire, ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvemens assez prompts de la mâchoire inférieure; puis, en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé, un peu au dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu, à l'extérieur, d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux qui a été disséqué par Gaspard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le cœcum étoit double, et dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, et les surpassoit en capacité (1).

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé des muscles qui servent à redresser la queue et à l'épanouir.

<sup>(1)</sup> Voyez Acta hafniensia, année 1673, obs. 114.

Les excrémens sont ordinairement moulés, et chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excrémens de tous les gallinacés et de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes, et ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, et c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excrémens (1), qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, etc., mai s dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, et sur les arbres les plus élevés; c'est de là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on

<sup>(1)</sup> Firmum suum resorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus. Plin. lib. 29, cap. 6. C'est sur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues (1) (2).

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printems, mais que le mâle en a trois; pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hauthois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçans de la trompette; et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; et ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens et même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché

<sup>(1)</sup> Volucres pleræque à suis vocibus appellatæ, uthæ... upupa, cuculus, ulula. pavo. Varro, de Lingnâ latinâ, lib. 4.

<sup>(2)</sup> L'on a dit proverbialement en mauvais latin, de cet oiseau :

Angelus est pennis, pede latro, voce gehennus.

C'est-à-dire, qu'il a le plumage d'un ange, la démarche d'un larron et la voix d'un diable.

SONNINK.

à leur vanité, toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris, souvent répétés, sont un présage de pluie; d'autres, qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume (1); d'autres, que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin; d'autres enfin, que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin, comme un amulette naturel, pour se préserver des fascinations. (2); tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties!

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent et quand ils sont inquiets, et quand ils paroissent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les paons (3); et Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit

<sup>(1)</sup> Voyez le livre, de Naturâ rerum.

<sup>(2)</sup> Elien, Hist. anim. lib. 11, cap. 18.

<sup>(3)</sup> Plin. Hist. anim. lib. 10, cap. 20.

pris un tel attachement pour une jeune personne, que l'ayant vu mourir, il ne put lui survivre (1). Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons et les dindons: ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue et font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille; et l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule d'Inde (2); ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces (3).

La durée de la vie du paon est de vingtcinq ans, selon les anciens (4); et cette déter-

<sup>(1)</sup> Voyez Athénée, Deipnosoph. lib. 13, cap. 30.

<sup>(2)</sup> Voyez Belon, Nature des oiseaux, pag. 234.

<sup>(3)</sup> L'auteur allemand d'un ouvrage moderne, intitulé: Dissertation sur la génération, les animal-cules spermatiques et ceux d'infusion, M. le baron de Gleicher, dit que l'accouplement d'un paon avec une poule, aussi bien que celui d'un coq avec une cane, eut lieu dans sa cour en 1777, mais ces unions réelles ou apparentes furent infécondes.

SONNINI.

<sup>(4)</sup> Aristot. Hist. anim. lib. 6, cap. 9. — Plin. lib. 10, cap. 20.

mination me paroît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus long-tems que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles; mais je suis surpris que M. Willulghby ait cru, sur l'autorité d'Elien, que cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Elien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses (1).

J'ai déjà dit que le paon se nourrissoit de toutes sortes de grains comme les gallinacés; les anciens lui donnoient ordinairement, par mois, un boisseau de froment, pesant environ vingt livres (2). Il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire (3), et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paoneaux, selon Franzius (4).

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de sauvage, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse : on ne peut guère les approcher de

<sup>(1)</sup> Voyez Elien, de Natura animal. lib. 11, cap. 33.

<sup>(2)</sup> Varro, de Re Rustica, lib. 3, cap. 6.

<sup>(3)</sup> Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 156.

<sup>(4)</sup> Franzius, Hist. anim. pag. 318.

jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, et s'enfoncent dans des broussailles où il n'est guère possible de les suivre; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés; on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel; le paon, ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, et lorsqu'il se trouve dans un nœuf coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau (1).

Nous avons vu que les grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe,

<sup>(1)</sup> Voyage de J. B. Tavernier, tome III, page 57.

parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table (1); et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très – cher à Rome, et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenses (2) de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares (3), et à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces tems-là, un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille s'esterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin, que trois paons par couvée (4); ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs. Chez les grecs,

(1) Varro, de Re Rustica, lib. 3, cap. 6.

<sup>(2)</sup> Entre autres, dans celui que Vitellius se plaisoit à nommer l'égide de Pallas.

<sup>(3)</sup> Suétone, dans la vie de ces empereurs.

<sup>(4)</sup> Varro, de Re Rustica, lib. 3, cap. 6. I ameliA
TOME XLII.

le mâle et la femelle se vendoient mille dragmes (1), ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres, selon la plus foible; mais il me paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues (2)? ce prix étoit bien tombé au commencement du xvi° siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnais, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce tems-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui : mais il paroît que, peu après cette époque, le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où l'on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit,

<sup>(1)</sup> Elien, Hist. anim. lib. 5, cap. 21.

<sup>(2)</sup> An non furiosum est alere domi pavones, cum eorum pretio queant emi statuæ! Anaxandrides apud Athenæum, lib. 14, cap 25.

parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil (1). Au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière, et qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années (2); on en sert cependant quelquesois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage; car on les sert revêtus de leurs belles plumes; et c'est une recherche de luxe assez bien entendue, que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens : c'étoit sur un paon ainsi préparé, que nos anciens chevaliers faisoient, dans les grandes occasions, leur vœu appelé le vœu de paon (3).

On employoit autrefois les plumes de

<sup>(1)</sup> J. Bruyer, de Re Cibariâ, lib. 15, cap. 28.

<sup>(2)</sup> Voyez D. August. de Civitate Dei, lib. 21, cap. 4. — Aldrov. Avi. tom. II, pag. 27.

<sup>(3)</sup> Voyez Mém. de l'acad. des inscrip. tom. XX, pag. 636.

paon à faire des espèces d'éventails (1); on en formoit des couronnes, en guise de laurier, pour les poëtes appelés troubadours (2): Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes (3); tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin (4) (5).

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture; tandis que les anciens les mettoient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune (6) : il explique

Valmont de Bomare (Dictionnaire d'histoire naturelle, article du paon) dit que l'on garnissoit jadis de plumes du paon l'extérieur des manchons, et qu'il a vu un parasol qui en étoit richement orné en festons.

Sonnini.

<sup>(1)</sup> Frisch, planche cxvIII.

<sup>(2)</sup> Traité des Tournois, par le P. Ménestrier, page 40.

<sup>(3)</sup> Gesner, de Avibus.

<sup>(4)</sup> Généalogie de Montmorency, pag. 29.

<sup>(5)</sup> Les plumes de paon sont en Chine un ornement de l'autorité; placées sur le bonnet d'un chinois, elles annoncent un mandarin de la première classe.

<sup>(6)</sup> Athénée, Deipnosoph. lib. 2 cap. 17

cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé (1); reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

<sup>(1)</sup> Aldrovande, Avi. tom. II, pag. 29.

- - 1 4 1 1

111,17

## ADDITION

## A L'ARTICLE DU PAON,

Avec une note sur la forme de la trachéeartère des oiseaux en général, et du coq de bruyère en particulier.

## PAR SONNINI.

L'article du paon est sans contredit le plus beau qui soit sorti de la plume de l'élégant collaborateur de l'Histoire naturelle, Guenau de Montbeillard, l'un des hommes les plus vertueux et les plus aimables de son tems. Cependant, quoique cet article ait paru sous le nom de Buffon lui-même, et que le public l'ait cru composé par ce grand maître, les connoisseurs en belle littérature ne s'y trompèrent pas, et sentirent que cette partie du vaste tableau du peintre de la Nature avoitété confiée à un pinceau étranger. En effet, quelque brillante que soit la description du plus bel oiseau de la terre, l'on

n'y retrouve pas la noblesse et la sublime simplicité de la touche que Buffon savoit conduire d'une main assurée; tout y pétille d'esprit; le plumage du paon n'a pas de reflets plus éclatans, de jets plus vifs; mais ce luxe dans les idées et les expressions étonne, éblouit plus qu'il ne satisfait.

Le naturaliste peut aussi se plaindre des charmes mêmes de cette belle description du paon; il y cherche en vain une exposition précise des caractères qui distinguent cet oiseau, et il n'y trouve qu'une peinture poétique, au lieu d'une description exacte qu'il s'attend à y lire. Je suis loin assurément de blâmer cette profusion des richesses du style, lorsqu'il s'agit de présenter celles de la Nature; assez d'autres se contentent de les indiquer de leur plume maigre et desséchée, image trop réelle d'une ame insensible à tant de beautés; mais il est nécessaire aussi, pour l'Histoire naturelle, que les objets dont elle se compose soient décrits avec simplicité et exactitude, afin d'être reconnus facilement, et comparés à d'autres qui en approchent, ou avec lesquels on pourroit les confondre. All against

Je vais remplir cette tâche ingrate, mais nécessaire; et après avoir décrit le paon, et ajouté quelques faits à son histoire; je dirai un mot sur une manière de distinguer les sexes des oiseaux par la forme de leur trachée-artère, et je donnerai la description de cette trachée dans une autre espèce de gallinacé, qui présente des particularités remarquables, et dont mon savant collaborateur, Virey, qui en a rédigé l'article, n'a pu avoir connoissance.

Le paon est à peu près de la grosseur d'un jeune coq d'Inde qui n'a pas encore atteint sa première année; sa longueur ordinaire, prise du bout du bec à celui de la queue, est de trois pieds huit pouces; sa queue est longue de plus d'un pied et demi, et ses ailes pliées s'étendent jusqu'à environ cinq pouces de la longueur de la queue.

Une huppe, qui ne ressemble en rien à celles dont la tête de presque toutes les espèces d'oiseaux huppés est chargée, élégant diadème de la beauté, surmonte la tête petite et oblongue du paon. Cette jolie aigrette est formée de vingt-quatre plumes, droites, déliées, élevées de deux pouces au dessus de la tête, couronnées seulement à leur sommet par des barbes semblables à celles des plumes ordinaires, et n'ayant, sur presque toute leur longueur, que des barbes rares et

détachées les unes des autres. Le bec est convexe, épais, et de la même forme que celui des gallinacés; les ouvertures des narines sont amples, et les pieds du mâle n'ont qu'un seul éperon très-gros, long de neuf lignes, se terminant en pointe aiguë. Mais le trait caractéristique le plus tranché, et qui éloigne le paon de tous les autres genres de la nombreuse famille des gallinacés, est la longueur singulière des couvertures supérieures de la queue, plus prolongées que les pennes elles - mêmes ; les plumes de cette sorte de fausse queue ont leur tuyau garni, des deux côtés, de longues barbes désunies, et terminé par d'autres barbes adhérentes les unes aux autres, ornées de longues franges dans leur contour, et formant un épanouissement arrondi, marqué, dans son milieu, d'une tache en forme d'œil.

Un verd brillant, enrichi d'un lustre d'or et changeant en un bleu éclatant, couvre la tête, la gorge, le cou et la poitrine. De chaque côté de la tête sont deux longues taches blanches, dont l'une passe au dessus de l'œil, et l'autre, qui est plus courte et beaucoup plus large, passe au dessous. Le bout des plumes de l'aigrette brille du même

mélange de riches couleurs que le dessus de la tête; leurs barbes écartées et rares sont noirâtres. Les plumes du dos et du croupion sont d'un verd doré très-éclatant, et à reslets de couleur de cuivre de rosette; un cercle d'un noir velouté termine et borde ces plumes, et par leur arrangement et leur position, elles imitent les écailles des poissons. Les nombreuses et longues couvertures supérieures de la queue, partagées en plusieurs rangs, placés les uns au dessus des autres, ont la tige blanche, garnie, depuis leur origine jusques vers leur extrémité, de longues barbes, détachées les unes des autres, d'un verd doré éclatant et à reflets cuivrés; les barbes se réunissent au bout de ces plumes, et forment un épanouissement, au centre duquel est l'œil, grande tache dont le centre est d'un noir velouté, échancré en cœur, et entouré d'un cercle d'un verd à reflets éclatans de bleu et de violet; ce cercle est entouré lui-même de deux autres cercles d'or de différentes nuances et à reflets cuivrés. Les plumes du dernier plan de ces couvertures de la queue n'ont point ces yeux ou taches d'un effet admirable; elles se terminent par un épanouissement d'une couleur sombre, et dont l'extrémité

est comme coupée carrément. Le ventre et les flancs sont noirâtres, avec quelques teintes de verd doré; les couvertures inférieures de la queue et la queue elle-même, composée de dix-huit pennes, légèrement étagées, sont d'un gris brun. Les plumes des jambes sont d'un fauve clair; les petites couvertures du dessus des ailes, aussi bien que les plumes scapulaires, sont variées de fauve et de noirâtre, avec une légère teinte de verd doré sur les petites couvertures seulement; les moyennes sont d'un bleu foncé changeant sen verd doré, et les grandes les plus éloignées du corps sont roussâtres. L'aile a vingt-quatre pennes; les dix premières sont rousses; la dixième a quelques taches noirâtres sur son côté extérieur; la onzième est d'un noirâtre, melé d'un peu de verd doré sur le côté extérieur, et rousse, avec des taches noirâtres, sur le côté intérieur; les neuf pennes suivantes sont entièrement noirâtres; on remarque seulement quelques nuances de verd doré sur leur côté extérieur; enfin, les quatre les plus proches du corps sont variées des mêmes couleurs que les plumes scapulaires. L'iris des yeux est jaune; le bec est blanchâtre, et les pieds et les ongles sont gris.

La paone est plus petite que le mâle; sa parure est moins brillante, et son aigrette moins éleyée; ses pieds n'ont point d'éperon: Elle n'a pas les belles taches qui forment des espèces d'yeux éclatans des couleurs les plus vives à l'extrémité des couvertures de la queue du mâle, et ces couvertures sont moins longues que les pennes. Tout son plumage est presque entièrement d'un brun tirant sur le cendré; le sommet de la tête et la huppe sont de la même couleur, variée de quelques petites taches, qui sont comme autant de points verds et brillans; les deux taches blanches des côtés de la tête y occupent plus d'espace que dans le mâle; la gorge est blanche, le cou verd, et chaque plume de la poitrine terminée de blanc; l'iris des yeux est de couleur de plomb; et le bec, les pieds et les ongles sont gris.

M. Latham fait mention d'une paone qui ressembloit au mâle par la beauté de son plumage (1).

Tel est ce superbe oiseau, resplendissant d'or et d'azur, ornement de nos basse-cours, où il charme les yeux lorsqu'il étale l'opulente variété des magnifiques couleurs dont

<sup>(1)</sup> General synopsis of birds, gen. 47, no 1.

la Nature l'a décoré; mais, semblable à ces hommes orgueilleux et sots dont tout le mérite consiste dans une riche et élégante parure, il cesse de paroître aimable dès qu'on l'entend, et il est à peu près inutile, car sa chair sèche et dure n'a pas la saveur de celle des autres oiseaux domestiques.

Quoique originaire des pays chauds, le paon s'habitue fort bien dans les régions septentrionales; il résiste même au plus grand froid: l'on a vu à Dunkerque un de ces oiseaux, dans l'hyver de 1776, enseveli pendant plusieurs jours sous la neige, sans que l'on sût ce qu'il étoit devenu, être retrouvé bien vivant, mais tout gelé, sous un gros tas de neige; on le fit dégeler doucement à une chaleur modérée; il prit bientôt de la nourriture, et continua de se bien porter comme s'il ne lui fût rien arrivé (1).

Gaspard Bartholin, qui a fait la dissection d'un paon, dit que la trachée-artère a deux muscles, un de chaque côté, et que ses anneaux ont une singulière conformation,

Dunkerque, en date du 16 janvier 1776, insérée dans le Journal encyclopédique, du mois de mars de la même année.

ceux des bronches qui s'étendent sous les poumons, étant divisés chacun en deux parties, dont l'une est large et l'autre étroite: celle-ci se prolonge en forme de membrane; et dans le tems de l'inspiration, l'air passe par les interstices des anneaux des bronches dans les cavités des membranes (1). Ces appendices musculaires de la trachée-artère du paon ont beaucoup de force, et ils impriment aux anneaux une action violente qui donne à l'oiseau la faculté de pousser rapidement l'air au dehors et de produire de grands cris. Une autre cause d'une voix forte dans les oiseaux, est la structure de ces mêmes anneaux de la trachée-artère. lesquels sont plus ou moins complets en eux - mêmes dans les différentes espèces, quelques uns ayant une grande partie du cercle de moins, tandis que d'autres ont ce cercle non seulement parfait, mais encore d'une substance forte, élastique et ligamenteuse; et que quelques-uns l'ont tellement endurci, qu'il approche de la nature de l'os. comme dans le paon; et c'est de cette conformation particulière de la trachée-artère de cet oiseau, que naissent ses cris si

<sup>(1)</sup> Actes de Copenhague, année 1673, obs. 114.

retentissans, mais en même tems si désagréables.

Un très habile ornithologiste anglais vient de publier tout récemment des observations très-curieuses sur la nature et la différence des trachées-artères des oiseaux; l'ouvrage qui contient ces observations n'étant encore ni traduit, ni même connu en France, je m'applaudis d'être le premier à y transmettre le précis de cette partie des travaux de M. Latham (1).

La forme ordinaire de la trachée ou conduit de la respiration, est celle d'un cylindre régulier, uniforme et d'un diamètre à peu près égal, depuis son origine à la racine de la langue jusqu'à son entrée dans le creux du thorax, où elle se divise en deux branches appelées bronches, qui se ramifient dans des vaisseaux aériens composant les deux lobes des poumons. Telle est généralement la forme de la trachée-artère des oiseaux; cependant des naturalistes avoient déjà remarqué des différences tant dans la courbure que dans la conformation; mais leurs observations

<sup>(1)</sup> Essay on the trachea or wind pipes of various kinds of birds; by John Latham; transactions of the Linneau society, London, 1798.

duant à l'altération de la forme circulaire, il est remarquable que cette différence particulière ne se rencontre que dans les mâles et jamais dans les femelles; et quelques efforts que l'on ait fait pour donner la raison de cette singularité, il paroît que la vraie cause en est encore inconnue; M. Latham avoue que tout ce qu'il a pu obtenir sur ce sujet, par de longues recherches, se réduit à la conviction qu'il existe une marque distinctive dans diverses espèces, sur laquelle reposoit plus ou moins d'incertitude.

La manière la plus ordinaire de découvrir le sexe des oiseaux est d'observer les testicules du mâle, qui consistent en deux corps glanduleux et blanchâtres placés au dessous des poumons, tout près de l'épine du dos; et les ovaires des femelles, placés au même endroit. Mais cet examen ne procure pas toujours une connoissance bien certaine du sexe; et l'on y éprouve d'autant plus de difficultés, qu'à certaines saisons de l'année ces signes distinctifs sont oblitérés dans plusieurs oiseaux, au point de tromper l'œil. observateur de l'anatomiste le plus attentif, et bien plus encore de celui qui est peu exercé. Mais l'indication que présente la trachéetrachée-artère ne varie jamais, excepté qu'elle est plus ou moins complette à l'époque de son ossification pendant la durée de la vie de l'oiseau.

Les différences que l'on remarque dans la forme générale du conduit de la respiration des oiseaux, peuvent être divisées en deux sortes: la première, lorsque cet organe, quoique d'un diamètre égal ou à peu près. étant plus long que le cou, se trouve rendoublé par son milieu, comme dans le coq de bruyère; ou bien lorsqu'étant encore plus long, il se replie, comme dans le cygne sauvage, la demoiselle, la grue, etc.; ou encore quand, au lieu d'entrer dans l'espèce de carêne du sternum, il forme plus ou moins de circonvolutions sur la surface même de la poitrine, au dessous de la peau, comme on l'observe au marail, au parraqua, etc.

La seconde sorte de forme extraordinaire de la trachée-artère des oiseaux, consiste dans l'inégalité de son diametre, quoique sans prolongement; mais dans plusieurs espèces elle change assez sensiblement de forme et de grosseur, en passant immédiatement dans les pourmons avant de se partager en deux branches. Cette dernière circonstance ne s'est rencontrée, jusqu'à présent, que K

TOME XLII.

dans le canard et le genre du harle; ce n'est du moins que dans ces oiseaux que le labyrinthe (ampulla seu labyrinthus) a été découvert: de plus, ce n'est que dans le mâle que l'on observe cette marque distinctive. En effet, quoiqu'il se trouve plusieurs oiseaux revêtus du plumage de la femelle de leur espèce, chez lesquels le labyrinthe est aussi visible que dans d'autres qui ont le plumage du mâle, il est néanmoins certain que cette partie ne diffère pas de celle d'un vieux mâle, si ce n'est que l'ossification en est moins complette; il est également certain qu'à chaque fois que l'on trouve un agrandissement de la trachée ou du labyrinthe, il est invariablement accompagné des testicules, signes non équivoques du sexe masculin. ाप भी । उपारत्यों के ज़िल

M. Latham passe ensuite en revue quelques erreurs occasionnées par le manque des connoissances qu'il développe au sujet de la trachée-artère des oiseaux. Ces erreurs seront indiquées aux articles particuliers où il sera question de leur histoire naturelle, et je passe à la note relative à la trachée-artère d'une espèce de gallinacé dont on trouve l'histoire dans le volume précédent, le coq de bruyère.

. . . . .

Le conduit de la respiration, dans cette espèce, est plus long que le cou; il descend par une ligne droite jusqu'au jabot, où il forme une courbure en se relevant un peu, descendant ensuite de nouveau pour entrer dans les poumons à la manière ordinaire. Deux muscles, qui ont beaucoup de force, accompagnent de chaque côté la trachée-artère, et l'alongent ou l'accourcissent, suivant la volonté de l'oiseau.

## LE PAON BLANC (1),

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes: nous avons vu, dans les volumes précédens, que le lièvre, l'hermine et la plupart des autres animaux étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, surtout pendant l'hyver; et voici une espèce de paons, ou, si l'on veut, une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, et plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, et qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau; car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère, et n'a lieu que pendant

<sup>(1)</sup> En allemand, weisser pfaw, weisse pfau. En anglais, white peacock.

Le paon blanc. Pavo albus. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 7, var. B.

Pavo albus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 98, sp. 1, var. g. — Latham, Syst. ornith. gen. 49, sp. 1, var. g. Sonnini.

l'hyver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, et dans tous les pays. l'été comme l'hyver, à Rome comme à Torneo; et cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau, pondus et éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids (1): cependant la plupart des naturalistes s'accordent à regarder la Norvège et les autres contrées du nord, comme son pays natal (2); et il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage; car il se répand pendant l'hyver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison (3); on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie (4), mais dans l'état de domesticité seulement.

<sup>(1)</sup> Aldrovand. Ornith. tom. II, pag. 95.

<sup>(2)</sup> Frisch, planche exx. — Willulghby, Ornith. page 113.

<sup>(3)</sup> Frisch, planche cxx.

<sup>(4)</sup> Aldrovand. Ornith. tom. II, page 31. Il ajoute aussi les îles de Madère, en citant Cadamosto, de

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, et il n'en excepte point les paons blancs (1).

Ce n'est pas sans un laps de tems considérable, et sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux; s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe: quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois, d'un côté, dans Aldrovande (2), Longolius, Scaliger (3) et Schwenckfeld (4), que les paons blancs n'ont cessé d'être rares

Navigatione. Je n'ai point la relation de ce voyageur pour vérifier la citation; mais je vois, dans l'Histoire générale des voyages, tom. II, p. 270, qu'on trouve des paons blancs à l'île de Madère, et cela est dit d'après Nicols et Cadamosto.

<sup>(1)</sup> Habitat apud nostrates rariùs, præsertim in aviariis magnatum non vero sponte. Lin. Fauna suec. pag. 60 et 120.

<sup>(2)</sup> Aldrovand. Ornith. tom. II, pag. 31.

<sup>(3)</sup> Exercit. LIX; et ccxxxvIII.

<sup>(4)</sup> Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 327.

que depuis fort peu de tems; et d'un autre côté, je suis fondé à croire que les grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé, dans son Traité de la génération des animaux (1), des couleurs variées du paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux, si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever (2) : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; et je m'étonne qu'aucun naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures et plus profondes; il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante; feroit plus pour l'Histoire naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes et demi-teintes de

<sup>(1)</sup> Aristote, lib. 5, cap. 6.

<sup>(2)</sup> Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 527.

chacune de leurs barbes dans les qualres parties du monde (1).

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore, à l'extrémité, des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement (2), tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer, par l'expérience, combien de tems et quel nombre de générations il faudroit dans un

<sup>(1)</sup> La race des paons blancs n'est pas essentiellement originaire des climats du nord, puisqu'en 1783, une paire de paons ordinaires a produit à Gentilli, près de Paris, quatorze petits, dont deux ont conservé le plumage de leurs parens, et deux étoient entièrement blancs. Cependant Mauduyt, qui rapporte ce fait dans l'Encyclopédie méthodique, observe qu'it n'y avoit aucun paon blanc dans le village, ni aux environs. La même chose étoit arrivée quelques années auparavant dans une campagne également voisine de Paris: il paroît donc que la blancheur du plumage des paons est une simple variété accidentelle, que l'on ne doit pas regarder comme formant une race constante; et ce qui semble le prouver encore plus, c'est que ces paons blancs sont fort rares. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Frisch, planche cxx.

climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat (1).

<sup>(1)</sup> Le paon blanc est un très-bel oiscau, qui, lorsqu'il fait la roue au milieu des paons ordinaires; forme avec eux un contraste agréable et un charmant coup d'œil. Sonnini.

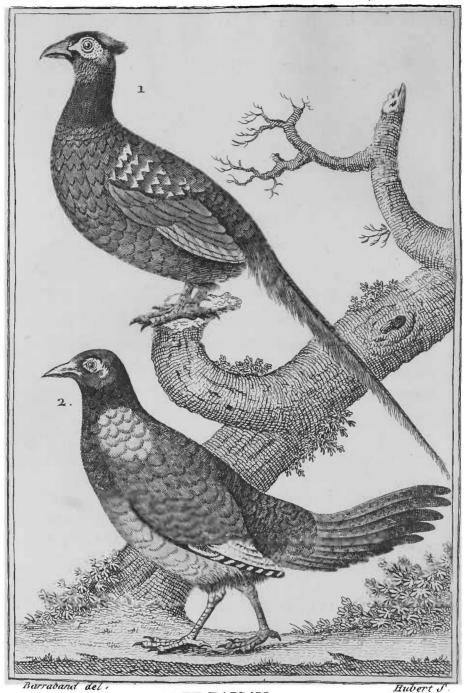
## LE PAON PANACHÉ (1).

Prisch croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire du paon ordinaire et du paon blanc; et il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine, car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues; et dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés: tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau, se réduit à ceci; que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.

<sup>(1)</sup> En allemand, bunte pfau. En anglais, varie-gated peacock.

Le paon panaché. *Pavo varius*. Brisson, Ornithol. gen. 7, sp. 7, var. A. — Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 98, sp. 1, var. b. — Latham, Syst. ornithol. gen. 49, sp. 1, var. b.

Cette variété du paon est aujourd'hui très-rare en France. Sonnini.



1. LE FAISAN
2. LE COCQUAR.

## LE FAISAN (1) (2).

Voyez les planches enluminées, n° 121, le mâle, et n° 122, la femelle; et pl. XLIV de ce volume.

In suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine. Le faisan, c'est-à-dire, l'oiseau du Phase, étoit, dit-on,

<sup>(1)</sup> En grec, phasianos. En latin, phasianus. En turquie, surglun. En italien, fasano. En allemand, fasan. En anglais, pheasant (\*). — Faisan. Belon, Histoire naturelle des oiseaux, page 253, avec une figure assez bonne. — Phasianus. Gesner, de Avibus, page 683. — Phaisan. Albin, tom. I, page 23, avec des figures du mâle et de la femelle, planch. xxv et xxvi. — Fagiano. Olina, pag. 49, avec une figure. — Phasianus. Frisch, avec une bonne figure coloriée, planche cxxiii.

<sup>(2)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

Le faisan. Phasianus infernè castaneo purpureis,

<sup>(\*)</sup> En espagnol, faisan. En catalan, flaysant. En hollandais, fasaen. En flamand, fasant. En illyrien, baziant. En polonais, basant, bazant et fazyan. En chinois, thi-khi.

SONNINI.

confiné dans la Colchide avant l'expédition des argonautes (1); ce sont ces grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrélie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connoisse (2); c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par

marginibus pennarum nigris in violaceum, mutantibus; collo supremo viridi aureo in saturate cæruleum et violaceum mutante; rectricibus duodecim intermediis nigro transversim striatis (mas).

Phasianus ex fusco, griseo, rufescente et nigricante variegatus; rectricibus duodecim intermediis nigro transversim striatis (fœmina).... phasianus. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 1.

Phasianus rufus, capite cæruleo, cauda cuneata, genis papillosis ... phasianus colchicus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 3. — Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 4. Sonnini.

(1) Argivâ primum sum transportata carinâ Ante mihi notum nil, nisi Phasis, erat. Mart.

(2) Marco Paolo assure que c'est dans les pays soumis aux tartares qu'on trouve les plus gros faisans, et ceux qui ont la plus longue queue. la Grèce à l'occident, depuis la mer Baltique (1) jusqu'au cap de Bonne-Espérance (2) (3), et à Madagascar (4); et de l'autre par la Médie dans l'orient, jusqu'à

<sup>(1)</sup> Regnard tua dans les forêts de la Bothnie, deux faisans. — Voyez son Voyage de Laponie, page 105.

<sup>(2)</sup> On ne remarque aucune différence entre les faisans du cap de Bonne-Espérance et les nôtres. — Voyez Kolbe, tom. I, page 152.

<sup>(3)</sup> Les colons du cap de Bonne-Espérance donnent aussi le nom de faisans à des oiseaux qui sont d'un genre différent. Sparrman parle d'un tetras que l'on y appelle faisan, et qui est à peu près de la grosseur de notre perdrix ordinaire; mais ce voyageur ne décrivant pas ce tetras ou ce faisan, il est impossible de dire, avec précision, à quel genre il appartient. Tout ce que Sparrman nous en apprend se réduit à l'habitude que cet oiseau, de même qu'un autre, que les colons nomment perdrix, et qui est également du genre du tetras, vont par volées, et ne sont pas difficiles à approcher, sur-tout le matin et le soir. Ils font entendre, à ces heures, un cri glapissant, kurrinn, kurrin, fort désagréable en lui-même, et qui n'est pas néanmoins sans agrément, parce qu'il distrait de la mélancolie que les déserts inspirent; et qu'au point du jour il annonce, avec les premières nuances du crépuscule, l'approche du soleil. - Voyez Sparrman, Voyages au cap de Bonne-Espérance, etc., traduction française, tom. I, page 201. Sonnini.

<sup>(4)</sup> Voyez Description de Madagascar, par Renne-

l'extrémité de la Chine (1) (2) et au Japon (3), et même dans la Tartarie; je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc., a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres

fort, page 120. Il y a à Madagascar quantité de gros faisans, tels que les nôtres. — Voyez Flaccourt, Histoire de Madagascar, page 165.

- (1) Voyez les Voyages de Gerbillon de la Chine dans la Tartarie occidentale, à la suite de l'empereur ou par ses ordres. Passim. Dans la Corée, on voit en abondance des faisans, des poules, des alouettes, etc. Hamel, Relation de la Corée, page 587.
- (2) La Cochinchine et le Tunquin ne faisoient autrefois qu'un seul royaume; on l'appeloit, suivant les
  missionnaires français à la Chine, Kilin-koue, c'està-dire, le royaume des coqs et des forêts, parce qu'il
  y a en effet beaucoup de forêts, et qu'elles sont remplies de faisans et de coqs de bruyère.

Marsden, Histoire de Sumatra, traduction française, tom. I, page 187, dit que le faisan ordinaire abonde dans les bois de l'île de Sumatra.

## SONNINI,

(3) Il y a aussi au Japon des faisans d'une grande beauté. — Kœmpfer, Histoire du Japon, tome I, page 112.

pays (1); ils sont en fort grande abondance en Afrique, sur - tout sur la côte des Esclaves (2), la Côte-d'or (3), la Côte-d'ivoire, au pays d'Issini (4), et dans les royaumes de Congo et d'Angola (5), où les nègres les appellent galignoles: on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, sur-tout dans la campagne de Rome, le Milanès (6) et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne (7), en France, en Angleterre (8);

<sup>(1)</sup> Athenœus olim hasce volucres ex Media quasi ibi copiosiores aut meliores essent accersiri solitas tradit. Aldrovand. Ornitholog. tom. II, pag. 50.

<sup>(2)</sup> Bosman, Description de la Guinée, pag. 390.

<sup>(3)</sup> Villault de Bellesond, Relation des côtes d'A-frique, Londres, 1670, pag. 270.

<sup>(4)</sup> Histoire générale des voyages, tom. III, p. 422, citant le P. Loyer.

<sup>(5)</sup> Pigasetta, pag. 92.

<sup>(6)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49. — Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 50 et 51. Hieme per sylvas vagari phasianos et sæpius Coloniæ in horto suo inter salviam et rutam latitantem observasse se tradit Albertus.

<sup>(7)</sup> Les saisans sont très-communs au nord de la Turquie, et particulièrement aux environs de Salonique. Les habitans de la campagne en élèvent comme des poules, pour les porter à la ville, et ils s'y vendent à très-bon marché; et comme on les

dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus (9): les auteurs de

y trouve vivans, les vaisseaux de commerce, qui fréquentent l'hyver le port de Salonique, ne manquent pas de s'en approvisionner; on les y conserve, sans précaution, dans les cages à poules, où on les nourrit de blé.

Les turcs de Salonique se plaisent à chasser les faisans sauvages, avec des oiseaux de proie qu'ils portent sur le poing. Lorsque le faisan prend son vol, ils donnent l'essor à l'oiseau de proie, qui, planant au dessus du faisan, le contraint de se percher sur quelque arbre; il se pose au dessus, et inspire tant de frayeur au faisan, qu'il en demeure immobile, et qu'il se laisse prendre tout en vie. Au reste, ce n'est que pendant l'hyver que les faisans arrivent en si grand nombre dans les bois de la Thessalie; ils m'ont paru beaucoup plus beaux que ceux de France.

SONNINE.

(8) History of Harwich, Append. pag. 397.

(9) Les cantons de France, où il y a plus de faisans sauvages, sont la Touraine, particulièrement les forêts de Loches et d'Amboise; l'on en trouve aussi, en assez grande quantité, dans la forêt de Chinon, et dans plusieurs bois voisins, d'où ils se répandent en plaine, particulièrement pendant les brouillards de l'automne, et se rendent même jusque dans les îles, formées par la Vienne et le Cher, aux environs de Chinon.

Les faisans se tiennent aussi dans plusieurs îles du Rhin, où ils se multiplient d'eux-mêmes; ensin, on la Zoologie britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne (1),
on ne trouve aucun faisan dans l'état de
sauvage. Sibbald s'accorde avec les zoologistes, en disant qu'en Ecosse quelques gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs
maisons (2). Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans (5).
M. Linnæus n'en fait aucune mention dans
le dénombrement des oiseaux de Suède (4);
ils étoient encore très-rares en Silésie du
tems de Schwenckfeld (5); on ne faisoit
que commencer à en avoir en Prusse, il
y a vingt ans (6), quoique la Bohème en

en voit beaucoup en Corse, où ils fréquentent de préférence les lieux couverts et marécageux de la côte occidentale de cette île.

<sup>(1)</sup> Britisch zoology, page 87.

<sup>(2)</sup> Prodromus Historiæ naturalis Scotiæ, part. II, lib. 3, cap. 3, pag. 16.

<sup>(3)</sup> Willulghby, Ornithol. page 118.

<sup>(4)</sup> Voyez Lin. Fauna suecica.

<sup>(5)</sup> Rarissima avis in Silesia nostra, nec nisi magnatibus familiaris, qui cum magno et singulari studio alere solent. Schwenckfeld, Aviarium Silesiæ, pag. 3 32.

<sup>(6)</sup> Modo et in Prussia colitur. Klein, Ordo Avium, page 114.

ait une très-grande quantité (1); et s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer (2). Gesner qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu (3); il est vrai que Stumpfius assure, au contraire, qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes; mais cela peut se concilier, car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils sont fort communs (4). Il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France; on n'en voit que trèsrarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos rois; mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur

<sup>(1)</sup> In Bohemia magna eorum copia. Ibidem.

<sup>(2)</sup> Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 51.

<sup>(3)</sup> Gesner, de Avibus.

<sup>(4)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49.

faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois; parce qu'il est arrivé à M. le Roi, lieutenant des chasses de Versailles (1), d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province; cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire. Nous avons vu en Bourgogne, un homme riche faire tous ses efforts et ne rien épargner pour en peupler sa terre, située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout : tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie (2), ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver

<sup>(1)</sup> C'est à lui que je dois la plupart de ces faits : il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, et qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle.

<sup>(2)</sup> Regnard, Voyage de Laponie, pag. 105.

dans la Scandinavie, et y passer l'hyver sous la neige, sans prendre de nourriture (1): cette façon de passer l'hyver sous la neige, a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère et des gélinottes, qu'avec celle des faisans; de même que le nom de gallæ sylvestres, qu'Olaus donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon observateur, n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux; en sorte gu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le nord, et qu'ensuite ce nom aura été adopté, sans beaucoup d'examen, par les voyageurs, et même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces (2).

<sup>(1)</sup> Olaüs magnus non solum phasianos sive gallos sylvestres in quibusdam Scandinaviæ locis reperiri scribit, at quod mirum est sub nive absque cibo latitare. Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 51.

<sup>(2)</sup> Regnard a pu tuer des faisans en Bothnie, puisque M. Pallas, auquel on ne peut resuser la con-

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, et l'Amérique; et cette conclusion est confirmée par l'expérience, car, dans tout le nouveau Monde, il ne s'est point trouvé de vrais faisans; mais seulement des oiseaux qui peuvent à toute force, être regardés comme leurs représentans; car je ne parle point

fiance due à un excellent observateur, en a vu jusqu'en Sibérie. Ce naturaliste célèbre rapporte que sur les bords du Jaïk, près de Tatitschèva, les faisans font quelquefois leurs nids dans les vallées garnies de broussailles, et qu'ils sont très-communs dans les landes du pays des kirguis, qui ornent leurs bonnets avec les plumes de cet oiseau. (Voyages en dissérentes provinces de l'empire de Russie, et dans l'Asie septentrionale, traduct. franç. tom. I, pag. 351.) Le même voyageur dit, tom. IV, pag. 175, que pendant l'hyver les chinois vendent à Kiakta des faisans gelés, qu'on en trouve en deçà de la muraille de la Chine, vers la partie méridionale de la chaine de montagnes qui sépare le fleuve Amour du Choango, mais qu'ils ne sont nulle part aussi communs que près de ce fleuve, en Sibérie. Au reste, ces faisans ne diffèrent pas des saisans sauvages d'Astrakan. SONNINI.

de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les européens, ainsi que les paons et les peintades (1).

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire (2), et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage aussi distingué; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes, mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes /de la queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces: d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont

<sup>(1)</sup> Histoire de l'île espagnole de Saint-Domingue, pag. 39.

<sup>(2)</sup> Aldrovande, qui a observé et décrit cet oiseau avec soin, dit qu'il en a examiné un qui pesoit trois livres de douze onces, libras tres duodecim unciarum, ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces : c'est une différence de vingt-quatre onces sur trente-six.

l'une, plus courte, est composée de véritables pennes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celles-là: en général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un verd doré qui, dans le tems des amours, s'élèvent, de chaque côté, au dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des oreilles (1), tantôt de petites cornes (2); on sent à leur base une élévation formée par leur muscle

<sup>(1)</sup> Geminas ex plumâ aures submittunt subriguntque. Plin. Hist. nat. lib. 10, cap. 38.

<sup>(2)</sup> Phasianæ corniculis. Ibid. lib. 11, cap. 37.

releveur(1): le faisan a, outre cela, à chaque oreille, des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande (2).

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon (3).

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage (4); je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que dans celuici même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils dépendent non seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verds s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir (5): les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jeaune doré, et

<sup>(1)</sup> Aldrovand. Ornith. tom. II, pag. 50.

<sup>(2)</sup> Ibidem.

<sup>(3)</sup> Voyez Brisson, Ornith. tom. II, p. 263.

<sup>(4)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 121, où les couleurs du plamage sont représentées avec assez d'exactitude.

<sup>(5)</sup> Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, p. 50.

font l'effet d'autant de lames d'or (1) (2); les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que

La longueur ordinaire du faisan est de deux pieds dix pouces et demi; celle de sa queue, d'un pied huit pouces, et son envergure, de deux pieds et demi; les ailes pliées ne s'étendent guère au delà de la naissance de la queue.

Les jeunes ont un plumage gris et uniforme, approchant beaucoup plus du plumage de la femelle que de celui du mâle; mais à la première mue, c'est-àdire, au mois de septembre dans nos pays, ces jeunes faisans commencent à prendre les couleurs des adultes, et l'on peut, dès le mois d'octobre, distinguer les mâles d'avec les femelles. Ces jeunes faisans de l'année marquent au fouet de l'aile comme les perdreaux. Les jeunes coqs se reconnoissent d'ailleurs à l'ergot qu'ils ont rond et obtus, tandis qu'il est long et point aux pieds des vieux coqs. Sonnini.

<sup>(1)</sup> Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, p. 50.

<sup>(2)</sup> La tête et le cou sont d'un verd doré, changeant en bleu et violet; le bas du cou, la poitrine,
le dos et le croupion d'un rouge-bai brillant; le
ventre et les couvertures du dessous de la queue,
blancs; les ailes brunes, avec des taches d'un blanc
jaunâtre, et les pieds gris bruns; le bec est de couleur
de corne pâle, et l'iris des yeux est jaune.

seize (1); les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là: chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descriptions, et même au dessinateur de nos planches enluminées, n° 121(2); les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs (3); cette membrane interdigitale plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; et en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît

<sup>(1)</sup> Schwenckfeld, Avi. Silesiæ, p. 332.

<sup>(2)</sup> La femelle a aussi derrière le pied un trèspetit ergot, qui devient plus apparent à mesure qu'elle vieillit: fort peu saillant sur le pied des jeunes femelles, cet ergot est entouré d'un petit cercle noir qui ne disparoît qu'à la seconde ponte. L'on reconnoît encore les vieilles poules de cinq à six ans, aux rides et à la couleur plus sombre deleurs pieds; elles ont aussi le cristallin de l'œil jaunâtre, au lieu que les poules de l'année, et même de deux ans, l'ont communément blanc. Mais la marque la moins équivoque, peut-être, pour distinguer les jeunes poules faisanes des vieilles, se trouve dans la substance du bec, plus solide au toucher au bec des vieilles poules qu'à celui des jeunes. Sonnini.

<sup>(3)</sup> Aldrovande, Ornith. loco citato.

dans les lieux marécageux; et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne (1): Olina, autre italien (2), et M. le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, ont fait la même observation; ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines : quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser : on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet (3), c'est-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais, dès

<sup>(1)</sup> Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 51.

<sup>(2)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49.

<sup>(5)</sup> Voyez le journal économique, mois de septembre 1753. Il y a grande apparence que c'étoit là tout le savoir faire de ces faisans apprivoisés qu'on nourrissoit, selon Elien, dans la ménagerie du 10i des Indes. De Naturâ animalium, lib. 15, cap. 18.

que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel et ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouver, et qui n'en manquent jamais l'occasion (1); les sauvages, qui viennent de la perdre, sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon (2).

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne; pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres (3); ils y dorment la tête sous l'aile: leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la

<sup>(1)</sup> Non ostante che vinghin' allevati nella casa, et che siino nati sotto la gallina, non s'addomesticano mai, anzi ritengono la salvatichezza loro. — Olina, Uccellaria, pag. 49. Cela est conforme à ce que j'ai vu moi-même.

<sup>(2)</sup> Voyez Longolius, apud Aldrovandum, Ornith. tom. II, pag. 52.

<sup>(3)</sup> Voyez Frisch, planche exxiii.

peintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le tems où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin (1): les coq - faisans sont moins ardens que les coqs ordinaires. Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme, qui fait gloire de soumettre l'ordre de la Nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau (2): cependant,

<sup>(1)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49.

<sup>(2)</sup> Voyez Journal économique, sept. 1753. — Le mot faisanderie dans l'Encyclopédie.

quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle (1), et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eu quelque tems sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier, comme seroit celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq; de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce tems du ble sarrazin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hyver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre

<sup>(1)</sup> Voyez Frisch, pl. cxx111. — Maison rustique, tom. I, pag. 135.

mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même; cela est au point que, si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats; cette ponte est de vingt œufs, selon les uns (1), et de quarante à cinquante, selon les autres, sur-tout quand on exempte la faisane du soin de couver (2); mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes : elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ses œuss sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même de pigeons; leur couleur est un gris verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote (3), arrangées en zones circulaires autour de l'œuf;

<sup>(1)</sup> Palladius, de Re Rustica. lib. 1, cap. 29.

<sup>(2)</sup> Voyez Journal économique, sept. 1753.

<sup>(3)</sup> Punctis distincta sunt ova meleagridum et phasianarum. Rubrum tinunculi est modo minii. Hist. anim. lib. 6, cap. 2. Pline, alterant apparemment ce

chaque faisane en peut couvrir jusqu'à dixhuit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un cog avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les enjoignant, c'està-dire, en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet : on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte, car ils se battroient certainement, et finiroient, peut-être, par se tuer (1); il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir, ni s'entendre, autrement les mouvemens d'inquiétude ou

passage, a dit: Alia punctis distincta ut meleagridi; alia rubri coloris ut phasianis, cenchridi. Hist. nat. lib. 10, cap. 52.

<sup>(1)</sup> Voyez le Journal économ. sept. 1753.

de jalousie que s'inspireroient les uns les autres, ces mâles si peu ardens pour leurs femelles, et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le dégré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente (1); et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, sur-tout des deux dernières, dont ils sont trèsfriands; on dit qu'ils aiment aussi beaucoup

<sup>(1)</sup> Journal économ. septembre 1753.

le gland, les baies d'aube-épine et la graine d'absynthe (1); mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis; quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis mêmes, et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont foibles et abattus. Dans la disette on y substitue avec succès des sauterelles, des perceoreilles, des mille-pieds: l'auteur anglais, que je viens de citer, assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes; et que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un seul de ceux qu'il avoit élevés (2). Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser, car les coqs trop gras sont moins chauds, et

<sup>(1)</sup> Gerbillon, Voyage de la Chine et de la Tartarie.

<sup>(2)</sup> Voyez les Transactions philosophiques, n° 23, art. 6.

les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et facile à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs (1) et ma propre observation: Palladius la fixe à trente (2); mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maison rustique (3); car le pays où Palladius écrivoit étoit plus chaud que le nôtre; les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de tems à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines: d'où il suit que le mot trigesimus a été substitué par les copistes au mot vigesimus.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température, et des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les

<sup>(1)</sup> Gesner. — Schwenckfeld. — Journal économique. — M. le Roi, etc. aux endroits cités.

<sup>(2)</sup> Palladius, de Re Rustica, lib. 1, cap. 29.

<sup>(5)</sup> Voyez tom. I, pag. 135.

gallinacés; on les laisse ordinairement vingtquatre heures sans leur rien donner; au bout de ce tems, on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et sur-tout abondant en œufs de fourmis. Cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte, et d'y rentrer à leur gré; les gloussemens de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de tems en tems sous ses ailes, les rappelleront sans cesse, et les empêcheront de s'écarter beaucoup. On a coutume de réunir trois ou quatre couvées, à peu près du même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue, hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés; mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers tems; la première est de ne les point laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par présérence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent : la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entre-mêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens (1).

<sup>(1)</sup> A défaut d'œuss de sourmis, les oiseleurs et les saisandiers nourrissent les jeunes saisans avec un aliment qu'ils appellent asticot. Ce sont les vers de la mouche bleue qui dépose ses œuss sur la viande; on les jette dans de l'eau un peu chaude; on les y laisse quelque tems; on les retire vivans, et on les donne à la couvée, qui en est très-friande; on mêle, en outre, à de la mie de pain et aux jaunes d'œuss durcis, de la viande de bœus maigre, bouillie et hachée très-menue; ce mélange doit être sait par tiers; on donne le matin

Le second mois, on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

ce tems est celui où ils commencent à être sujets à la vermine; la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, et qui me paroît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point (1). Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche, ou de sablon très-fin, dans

cette nourriture à discrétion pour toute la journée; mais on ne distribue l'asticot que quatre à cinq fois par jour. On peut donner aussi un peu d'herbage: comme la nourriture est sèche, on ne refuse pas à boire, et on laisse à discrétion une décoction d'ortie-grièche. — Mauduyt, Encyclopédie méthodique, article du faisan. Sonnini.

<sup>(1)</sup> Aristote, Historia animalium, lib. 5, cap. 31.

lesquels ils puissent se vautrer, et se délivrer ainsi des piquures incommodes des insectes (1).

Il faut être aussi très-exact à leur donner de l'eau nette, et à la leur renouveler souvent; autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remède, suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons; mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le moment critique, et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, et dès la fin du troisième mois, on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler; mais tel

<sup>(1)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49.

est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque tems, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup, et sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac, affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher euxmêmes ce qui leur convient, et à faire connoissance avec la campagne; lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme, ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutument à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire

encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, et ses tentatives ont eu quelques succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions (1). On a pris un jeune coqfaisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane; on l'a renfermé dans un lieu étroit et foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attenante à celle du coq-faisan, et qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux: on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules, et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case joignant la

<sup>(1)</sup> Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'est pas que le coq ne fasse quelquesois des avances, mais la poule ne les souffre point. « C'est à M. le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, que je dois cette observation, et beaucoup d'autres que j'ai insérées dans cet article : il seroit à souhaiter que, sur l'histoire de chaque oiseau, on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connoissances, de lumières, et d'empressement à les communiquer ».

grille de séparation : lorsque la connoissance a été faite, et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire éprouver le besoin de se joindre; et quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication: il est arrivé quelquefois que le faisan, fidèle à la nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui a données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un ser rouge, d'une part, et de l'autre, en excitant son tempérament par des fomentations appropriées; enfin, le besoin de s'unir augmentant tous les jours, et la nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, et qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique, selon Longolius, les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée (1).

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laisse prendre à tous les pièges; lorsqu'on le chasse au chien courant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le tems au chasseur de le tirer à son aise (2): il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piège; on le prend encore en tendant des lacets ou

<sup>(1)</sup> Voyez Longolius, Dialog. de avibus. — Journal économique, septembre 1753. — Maison rustique, tom. I, page 135.

<sup>(2)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 77.

des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin, on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût (1) (2). L'automne est le tems de l'année où ils sont le plus gras: on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille; mais il faut bien prendre garde, en leur introduisant la petite bou-

(1) Aldrovand. Ornitholog. tom. II, pag. 57.

L'on prétend qu'en brûlant une mêche soufrée au dessous de la branche sur laquelle un faisan est perché, il tombe suffoqué par la finmée du soufre enflammé; mais j'en doute : ce moyen, qui avoit été aussi indiqué pour étourdir et prendre les moineaux pendant la nuit, n'a pas réussi à Buffon, qui l'a essayé sans succès, ainsi qu'on le verra dans cette Histoire Naturelle, à l'article du moineau. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Dans les pays où les faisans sont communs, l'on peut en tuer en se tenant à l'affût au pied des grands chênes, qu'ils recherchent pour se brancher et y passer la nuit. En y montant, ils ne manquent pas de crier sur-tout en hyver, en sorte que, trahis par ce cri, ils indiquent eux-mêmes les arbres qu'ils ont choisis, et sur lesquels on peut les tirer aisément quand la nuit est venue; car alors le faisan se laisse approcher autant qu'on veut, et souffre même qu'on lui tire plusieurs coups de fusil, sans quitter l'arbre.

lette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur le champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même tems une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout tems réseryé pour la table des riches; et l'on a regardé comme une prodigalité insensée la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina et M. le Roi, cet oiseau vit, comme les poules communes, environ six à sept ans (1); et c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue (2).

<sup>(1)</sup> Olina, Uccellaria, pag. 49.

<sup>(2)</sup> Voyez les moyens de distinguer l'âge des faisans, dans mes notes des pages 169 et 170.

Les chasseurs savent aussi que les saisanes qui vieillissent, c'est-à-dire, qui atteignent l'âge de cinq à six ans, non seulement cessent d'être sécondes, mais prennent un plumage qui tient de celui du mâle, et qui en approche d'autant plus, qu'elles sont plus vieilles; de sorte qu'elles ressemblent à un mâle dont le plumage seroit terne et décoloré: on les appelle alors faisans cocquars, en terme de chasse. Ce fait a été vérisé par rapport à la femelle du faisan doré de la Chine. — Voyez Mauduyt, Encyclopédie méthodique, à la fin de l'article du faisan. Sonning.

### LE FAISAN BLANC (1).

On ne connoît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage: l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson (2), des taches d'un violet foncé sur le cou, et d'autres taches roussâtres sur le dos; et que, selon Olina,

<sup>(1)</sup> En anglais, white pheasant. En allemand, weisser fasan.

Le faisan blanc. Phasianus albus. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 1, var. B.

Phasianus albus maculis quibusdam minutis in collo nigris, in humeris rufis .. phasianus albus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 3, var. d.

Phasianus albus. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 4, var. d. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornithol. tom. I, page 268.

les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires, sur la tête et sur le cou: ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du nord: il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles (1); et je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

<sup>(1)</sup> Voyez Olina, Uccellaria, pag. 49.

# LE FAISAN VARIÉ (1).

Comme le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc, se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le faisan varié dont il s'agit, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme et la même grosseur que l'espèce ordinaire, et que son plumage, dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les ceuleurs de notre faisan (2).

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation (3).

<sup>(1)</sup> En allemand, bunte fasan. En anglais, variegated pheasant.

Le faisan panaché. *Phasianus varius*. Brisson, Ornithol. gen. 7, sp. 1, variet. A, avec une figure coloriée, planche xxv, fig. 3.

Phasianus albus et rufo varius phasianus varius. Lin. Syst. ornith. ed. 13, gen. 101, sp. 3, v. g.

Phasianus varius. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 9. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Voyez Brisson, à l'endroit cité.

<sup>(3)</sup> Frisch, article de la planche cxxiv.

# LE COCQUAR

OU

## LE FAISAN BATARD (1).

Voyez la planche XLIV de ce volume.

Le nom de faisan-hunern que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire; et en effet, le

<sup>(1)</sup> En anglais, hybridal pheasant, pied pheasant. En allemand, fasan hunern.

Le faisan bâtard. Phasianus hybridus. Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 1, var. C.

Phasianus supernè rufus ex fusco et albicante varius, rectricibus nigris, margine albidis... phasianus hi brida. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 5, var. e.

Phasianus hybridus. Latham, System. ornithol. gen. 54, sp. e.

Le cercle rouge qui entoure les yeux du cocquar n'est pas aussi étendu que celui du faisan; sa queue n'est pas aussi longue, ni rassemblée de même en un faisceau; mais elle est étalée, un peu relevée dans son milieu; les pennes qui la composent vont en

faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux et par sa longue queue; et il se rapproche du coq

diminuant considérablement du milieu sur les côtés, et toutes sont noires dans leur milieu, et blanches vers leurs bords.

Ces faisans bâtards varient beaucoup d'individu à individu pour les couleurs, qui sont diversement altérées, selon les couleurs des poules communes dont ils proviennent; il paroît aussi qu'il existe des variétés de forme. On élève dans la faisanderie du princeévêque de Wurtzbourg, à Wernak, et dans celle de Fulde, des bâtards de faisans, dont le baron de Gleichen a donné la description dans sa Dissertation sur la génération et les animalcules spermatiques, page 49. Au lieu d'être plus petits que le faisan, comme ceux dont parle Guenau de Montbeillard, ils sont, au contraire, un peu plus grands et plus alongés; ils n'ont de la mère que la couleur de la tête et du cou, laquelle, tant sur les mâles que sur les femelles, tient plus de la poule, et n'est pas d'un aussi beau verd azuré que sur les faisans. Leur queue est plus garnie de plumes; ils ont le bec ordinairement blanchâtre aux mâles, d'un gris obscur, mêlé de brun aux femelles; le cercle du tour de l'œil n'est pas rouge; il est d'ailleurs aussi grand; autre observation absolument opposée à ce que l'on a remarqué ailleurs, ainsi qu'on l'a vu dans cet article.

Les mâles et les femelles, dans cette race bâtarde, ne produisent plus ensemble; le mâle paroît décidéordinaire par les couleurs communes et obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé: le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, et il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce; ce qui convient assez à un métis, ou, si l'on veut, à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne, à cause du profit qu'on en retire, et c'est en effet un très-bon manger (1)(2).

ment stérile; mais l'on prétend que la semelle donne avec le saisan ordinaire de vrais saisans.

Le mélange du faisan avec la poule commune réussit difficilement, parce que la poule se refuse obstinément aux avances du faisan; pour y réussir, il faut que la poule soit enfermée avec le coq-faisan, de manière qu'elle ne puisse se soustraire à ses poursuites. Le marquis de Courtanvaux, de l'académie des sciences, faisoit apparier tous les ans, dans une de ses terres, des faisans avec des poules; et sur trois cents œufs que l'on mettoit chaque année sous ces poules, il ne s'en trouvoit pas plus de huit ou dix qui fussent fécondés, et dont il sortit des mulets; tout le reste étoit des œufs clairs. Sonnini.

(1) Voyez Frisch, planch. cxxv.

Nota. Cc seroit ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, et dont M. Edwards a donné la description et la figure, pl. cccxxxvii (\*); mais j'en ai dit mon avis ci dessus, à l'article du dindon.

- (2) C'est un mets fort cher et fort rare en France; mais le baron de Gleichen, qui est allemand, et que j'ai précédemment cité, prétend que l'on a trop vanté la délicatesse du faisan bâtard. Sonnin.
- (\*) Phasianus area oculorum nuda rubra, reliquo capite pennato... phasianus gallo-pavonis. Lin. Syst. nat., edit. 13, gen. 101, sp. 3, var. th.

Phasianus gallo-pavonis. Latham, Syst. ornith., gen. 54, sp. 4, var. th. Sonnini.

# LE FAISAN A COLLIER (1),

#### PAR SONNINI.

CE faisan, que l'on appelle aussi faisan commun de la Chine (2), est en effet très-commun dans ce vaste et antique empire, où l'on en élève un grand nombre pour y être servi sur les tables. Ils ne forment pas une espèce distincte et séparée; on doit seulement les considérer comme une variété du faisan ordinaire, ainsi que Gmelin et Latham l'ont pensé, et qu'il est prouvé par les expériences de Mauduyt. Il en résulte, en effet, que le faisan à collier produit, avec la race de notre faisan, une race féconde qui se perpétue, soit

<sup>(1)</sup> Phasianus torque albo. phasianus torquatus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 3, var. b.

Phasianus rufus, capite cæruleo, caudá cuneatá, collo torque albo. Latham, Syst. ornithol. gen. 54, sp. 4, var. b.

<sup>(2)</sup> Encyclopédic méthodique, partie ornithologique, article du faisan commun de la Chine.

par elle-même, soit par son mélange avec celle de nos pays (1).

On retrouve dans cette race du faisan à collier de la Chine, le même naturel dur et sauvage qui caractérise le faisan commun, aussi bien que la ressemblance du plumage, à quelques légères différences près. Il a, comme notre faisan, les deux pinceaux de plumes de la tête, la membrane rouge autour des yeux, la tête et le cou d'un verd à reflets violets, et bleuâtre; mais vers le tiers de la longueur du cou, il y a un collier de plumes d'un blanc éclatant, et plus large sur les côtés du cou que devant et derrière. La même couleur, répandue sur le dos et les plumes scapulaires de notre faisan, se fait remarquer sur celui-ci; elle est seulement d'une nuance moins foncée et plus éclatante, et les taches du dos sont plus larges, plus régulières, et ayant de loin l'apparence des yeux de la queue du paon; cette particularité fit donner, par les oiseleurs de Paris, le nom de faisan-paons aux premiers oiseaux de cette race qui y parurent. Le bas du dos et le croupion sont d'un verd pâle, glacé de

<sup>(1)</sup> Voyez le détail de ces expériences dans l'Encyclopédie méthodique, à l'endroit cité.

blanc et à reflets. Les teintes du dessous du corps sont semblables à celles du faisan ordinaire, si ce n'est que le rougeâtre vineux qui fait le fond de ces nuances, a beaucoup moins d'intensité et plus d'éclat, et que les taches d'un violet pourpré et noirâtre, qui tranchent sur ce fond, sont plus petites, oblongues et placées à l'extrémité des plumes, dans la direction de la tige. Les ailes et la queue, le bec et les pieds sont colorés comme dans le faisan ordinaire; la queue est seulement un peu plus petite, dans la proportion de l'oiseau, qui est lui-même un peu moins grand.

Cette race du faisan à collier est depuis long - tems multipliée en Angleterre, où elle a été transportée de la Chine; elle est encore rare en France, et elle y étoit à peine connue en 1779, lorsque Mauduyt reçut de Londres une paire de ces oiseaux, qui servirent aux expériences de leurs divers croisemens avec la race de notre faisan. C'étoit une acquisition intéressante pour l'économie champêtre de la France; mais celle-là, comme beaucoup d'autres d'une plus haute importance, a été engloutie dans le goufre profond et dévorateur que la révolution a creusé de ses mains sanglantes.

# OISEAUX ÉTRANGERS QUI ONT RAPPORT AU FAISAN (1).

JE ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des voyageurs et des naturalistes ont donné le nom de faisans, et qui se trouvent même sous ce nom dans nos planches enluminées; mais que nous avons reconnu, après un plus mûr examen, pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont, 1° le faisan des Antilles de M. Brisson (2), qui est le faisan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre (3), lequel a les jambes plus longues et la queue plus courte que le faisan:

2°. Le faisan couronné des Indes de

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornith. tom. I, pag. 269.

<sup>(3)</sup> Voyez le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tom. I, pag. 255.

M. Brisson (1), qui est représenté sous le même nom (2), et qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ses mœurs, par ses habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa queue plus courte, et qui, à sa grosseur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon:

3°. L'oiseau d'Amérique (3) que nous avons fait représenter sous le nom de faisan huppé de Cayenne, parce qu'il nous avoit été envoyé sous ce nom; mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long et menu, sa tête petite, ses longues ailes, etc.:

4° Le hocco-faisan de la Guiane (4), qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures:

5°. Tous les autres hoccos d'Amérique que MM. Brisson et Barrère, et plusieurs autres entraînés par leurs méthodes, ont

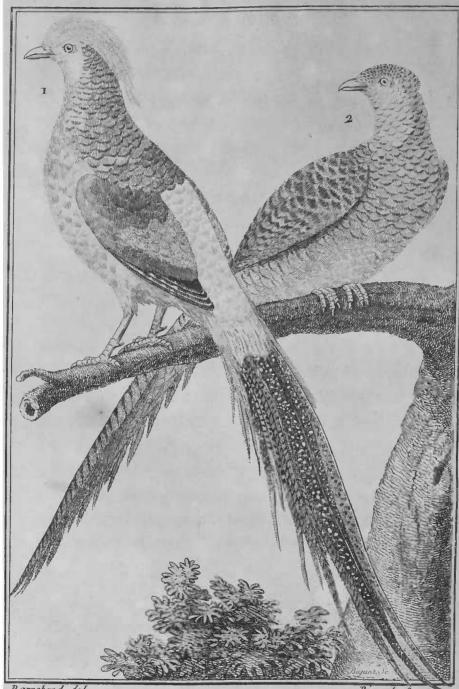
<sup>(1)</sup> Brisson, Ornith. tom. I, pag. 279.

<sup>(2)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 118,

<sup>(3)</sup> Voyez idem, nº 337.

<sup>(4)</sup> Voyez idem, nº 86.

rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, et par quelques-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.



Barraband del

1 LE FAISAN doré de la Chine?

2 LA FEMELLE du faisan doré de la Chine?

## LE FAISAN DORÉ

OU

#### LE TRICOLOR HUPPÉ

DE LA CHINE (1).

Voyez la planche XLV de ce volume, le mâle et la femelle.

Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de faisan rouge (2); on eût été preque aussi bien fondé à lui donner celui de faisan

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard.

<sup>(2)</sup> En anglais, china-pheasant, painted pheasant. En allemand, gold fassan.

Phasianus cristatus; supernè flavo aureus, infernè coccineus; collo superiore viridi-aureo, nigro transversim striato; rectricibus lateralibus castaneo et nigro obliquis striatis (mas).

Phasianus cristatus; supernè fusco rufescens, infernè fusco flavescens; rectricibus fusco rufescentibus (fœmina). Brisson, Ornith. gen. 7, sp. 5, avec une figure, pl. xxvi, fig. 5.

Phasianus crista flava, pectore coccineo, remi-

bleu, et ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de faisan doré, puisque toutes les trois, n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres : c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de tricolor huppé de la Chine le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-tems, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnoissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme

gibus secundariis cæruleis, caudá cuneatá... phasianus pictus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 5. — Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 5.

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Klein, Ordo avium, pag. 114. — Albin, t. III, pag. 15.

nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races (1).

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan; et je dois avertir à cette occasion, que dans notre planche enluminée, n° 217, on a omis le module qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun au-jourd'hui (2): son nom de tricolor huppe indique le rouge, le jaune doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il relève, quand il veut, en manière de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant: au dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et

<sup>(1)</sup> Tous les naturalistes ont considéré le tricolor comme une espèce distincte, et je partage leur opinion. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Cette espèce n'est pas cependant fort commune, et suivant Mauduyt, elle ne le sera jamais, parce qu'elle est délicate, et qu'il naît, du moins dans nos contrées, plus de mâles que de femelles. Sonnini.

étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faisan d'Europe; en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat (1).

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue; les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelque-fois elle devient avec le tems aussi belle que le mâle: on en a vu une en Angleterre, chez Miladi Essex, qui, dans l'espace desix ans, avoit graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux et par la longueur de la queue (2): des

<sup>(1)</sup> C'est trop accorder à l'influence du climat que de lui attribuer les différences saillantes qui existent entre notre faisan et le tricolor ou faisan huppé de la Chine. D'ailleurs, commn t'concilier les divers effets de cette influence, qui auroit agi en même tems en sens opposés, puisque, d'un côté, elle auroit produit la variété du faisan à collier, ou faisan commun de la Chine, reconnu pour être de la même espèce que le faisan ordinaire, et que de l'autre, il en seroit sorti une autre variété bien plus éloignée de l'espèce primitive? Sonnini.

<sup>(2)</sup> Voyez Edwards, planche LXVII.

personnes intelligentes, qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles, qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, tems où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues et étroites, qui, dans le mâle, accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds, une faisane commune, dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; et il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité (1) (2).

<sup>(1)</sup> Edwards, Glanures, partie III, pag. 268.

<sup>(2)</sup> Ce fait est connu des chasseurs, et il a lieu pour les faisans sauvages, comme pour ceux que l'on élève en domesticité. Voyez ma note à la page 169.

Ce n'est, du reste, qu'à la seconde année qu'on peut distinguer les jeunes mâles des femelles, parce que ce n'est qu'à la seconde mue qu'ils commencent à se couvrir de leur brillant plumage.

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la peintade, et sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, et plus rougeâtres que ceux de nos faisans (1).

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-tems hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre (2), et y multiplie assez facilement (3); il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. le Roi, lieutenant des

SONNINI.

chasses

<sup>(1)</sup> La faisane dorée pond plutôt au printems que la faisane commune, et souvent dès le mois de mars; au lien que la faisane commune ne fait sa ponte qu'en avril, et même en mai. Il est donc nécessaire d'apparier les tricolors dès le mois de février, tems où ils éprouvent les premières impressions de l'amour.

SONNINI

<sup>(2)</sup> Edwards, Glanures, partie III, page 268, planche LXVIII.

<sup>(3)</sup> Quoique cette espèce ne paroisse pas sensible au froid de notre climat, elle a peine à y supporter l'humidité et l'inconstance de l'atmosphère; on voit souvent périr tout à coup de ces oiseaux qui paroissoient pleins de vigueur. Ils sont beaucoup plus délicats et plus difficiles à élever et à conserver, que les faisans communs; la manière de les soigner est la même.

chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, et n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête comme le faisan de la Chine: ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec des faisanes d'Europe, l'un féconda la sienne la seconde année, et il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde; et les deux coqs métis n'ont rien produit de plus jusqu'à la quatrième année, tems où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets (1).

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, est ce beau faisan dont on dit que les plumes se

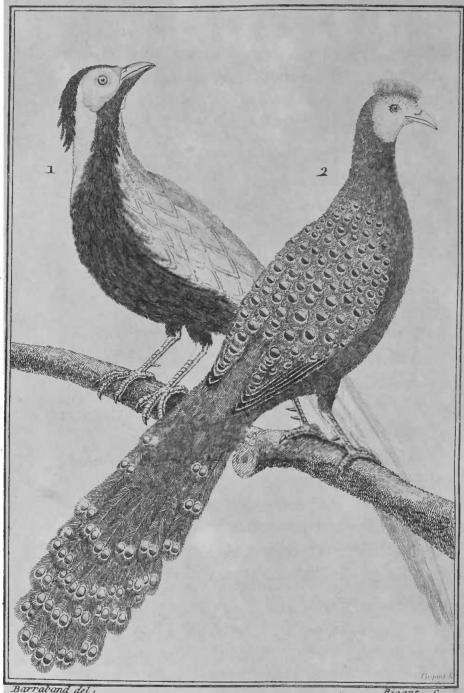
résultant du mélange du tricolor huppé et de notre faisan, est une preuve non équivoque de la diversité de ces deux espèces. L'on en trouve une autre dans la différence du naturel de ces deux oiscaux. En effet, quoique le tricolor soit, comme notre faisan, faronche et ombrageux, il est susceptible de familiarité au point de venir lorsqu'on l'appelle, et de prendre sa nourriture dans la main de son maître; au lieu que le faisan ordinaire ne s'apprivoise point, et ne change jamais son caractère sauvage. Sonnini.

vendent à la Chine plus cher que l'oiseau même(1); et que c'est aussi celui que Marco-Paolo admira dans un de ses voyages de la Chine, et dont la queue avoit deux à trois pieds de long (2).

<sup>(1)</sup> Histoire générale des voyages, tom. VI, pag. 487.

<sup>(2)</sup> Je pense que ce faisan, si précieux aux youx des chinois, est celui dont il sera question tout à l'henre, et que l'on a désigné par l'épithète de superbe: Guenau de Montbeillard n'a pas eu connoissance de cette espèce.

Sonnini,



Barraband del :

1. LE FAISAN noir et blanc de la Chine?

2. L'EPERONNIER mâle de la Chine?

# LE FAISAN NOIR ET BLANC

# DE'LA CHINE (1).

Voyez les planches enluminées, nº 123, le mâle, et 124, la femelle; et pl. XLVI de ce volume.

La figure de nos planches enluminées n'a été dessinée que d'après l'oiseau em-

(1) En anglais, white china pheasant, pincilled pheasant. En allemand, silber-fusan.

Le faisan blanc de la Chine. Phasianus cristatus; superne albus, lineis nigris circumferentia pennarum parallelis varius, inferne nigro-purpurascens; rectricibus lateralibus albis, nigris oblique striatis (mas).

Phasianus cristatus; supernè fusco-rufescens, infernè sordidè albus, tæniis transversis nigris varius; gutture albivante; rectricibus lateralibus sordidè albis, nigro transversim striatis (fœmina).... phasianus albus sinensis. Brisson, Ornithol. gen. 7, fig. 5.

Phasianus albus cristà abdomineque nigris, caudà cuneatà... phasianus nycthemerus. Lin. Syst. nat. edit. 15, gen. 101, sp. 6. — Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 6. Sonnini.

paillé, et je ne doute pas que celle de M. Edwards (1), qui a été faite et retouchée à loisir d'après le vivant, et qui a été recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faisan, et ne donne une idée plus juste de son port, de son air, etc.

Il est aisé de juger, par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modelée, pour la forme totale, sur les proportions du tricolor huppé de la Chine, mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe: il a, avec ce dernier, un trait de ressemblance bien remarquable; c'est la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large et plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté, au dessous du bec inférieur, en forme de barbillons, et d'autre part, elle s'élève comme une double crête au dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'aperçoit, dans

<sup>(1)</sup> Voyez Edwards, Hist. natur. des oiseaux, planche LXVI.

tout son plumage, qu'une échappée de blanc au dessous des yeux; le reste est d'un rouge brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre et dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris : à tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle, dans cette race, que dans toutes les autres races de faisan; elle a, comme lui, une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, et les pieds de même couleur.

Comme aucun naturaliste, ni même aucun voyageur, ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du faisan noir et blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures; la mienne seroit, que de même que le faisan de Géorgie s'étant avancé vers l'orient, et ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé; ainsi, le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir et blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament, mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, et qui a conservé, du faisan primitif, la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue et de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros et plus grand que le faisan ordinaire (1).

L'on ne peut guère douter que le faisan noir et blanc de la Chine ne soit une espèce distincte et non une simple variété du faisan commun, il en diffère à trop d'égards pour ne pas en être séparé, et c'est porter un peu trop loin le desir de diminuer le nombre des espèces, en attribuant leurs dissemblances à la seule impression du climat, que de n'en faire qu'une seule d'oiseaux aussi peu ressemblans.

Ce faisan noir et blanc de la Chine est, comme on l'a vu, plus gros que notre faisan; il n'est pas non plus aussi alongé, ni aussi svelte, ni aussi haut monté sur ses jambes que le tricolor huppé. Sa tête est ornée d'une huppe de plumes longues, effilées, retombant en arrière, et d'un beau noir pourpré. Les yeux sont entourés d'une peau nue d'un rouge éclatant, et s'étendant, selon que l'oiseau est affecté,

<sup>(1)</sup> Cette explication n'est pas très-satisfaisante, mais on doit se rappeler que Guenau de Montbeillard ne la présente que comme une conjecture.

au point d'excéder beaucoup la tête en dessus et en dessous. Des traits noirs et d'une grande sinesse traversent obliquemment le plumage du dessus du eon et du corps, sur un sond du plus beau blane; et eette dernière couleur contraste très - agréablement avec le noir pourpré dont le devant du cou et le dessous du corps sont converts. Les ailes et la queue sont blanches et rayées comme le dessus du corps, à l'exception des deux pennes du milieu de la queue, sur lesquelles il n'y a point de raies noires. L'iris des yeux est jaune, et le bee jaunâtre, mais un pen rembruni à son bout; les pieds sont d'un rouge vis, et les ergots sont blancs.

La longueur ordinaire de cet oiseau est d'un peu plus de deux pieds et demi; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, ne s'étendent pas au delà de l'origine de la queue; celle-ci est très-longue et fournie; les pennes en sont larges, et leurs longues barbes sont inclinées en bas, tandis que la tige tend à se relever.

Ce faisan dissère antant du saisan commun par le naturel, que par les sormes et les conleurs; il est en esset très-sacile à apprivoiser, et il peut devenir un oisean domestique comme les antres volailles; ce que l'on n'a jamais pu obtenir du saisan, dont le naturel est excessivement sauvage. Celui de la Chine est aussi plus robuste; il n'exige que des soins ordinaires, et il est moins délicat à élever que le dindon; en sorte qu'avec le saisan à collier oisean du même pays, il seroit très-propre à contribuer à l'ornement et à l'utilité de nos basse-cours. Dès le commencement du printems, il ressent le doux besoin de se reproduire et sa semelle pond, quelquesois même avant celle du

faisan tricolor, des œufs de la grosseur des œufs ordinaires de poule, et d'un rougeâtre obscur.

Le faisan noir et blanc a été introduit en Europe, en même tems que le tricolor huppé, ou faisan doré de la Chine, mais le premier est venu dans nos pays avec une constitution plus robuste que le second; sa force pourroit même empêcher qu'on ne l'élevât dans nos fermes avec les volailles, dont il se rendroit aisément le tyran et peut-être le bourreau. Il n'y a guère d'apparence non plus que cette espèce puisse peupler nos parcs; son vol aussi pesant que celui du faisan commun, et sur-tout le blanc éclatant de son plumage, le livreroient trop aisément à la serre de l'oiseau de proie.

SONNINI.

### L'ARGUS OU LE LUEN (1).

On trouve, au nord de la Chine, une espèce de faisan dont les ailes et la queue sont semées d'un très-grand nombre de taches rondes, semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'argus; les deux plumes du milieu de la queue sont trèslongues, et excèdent de beaucoup toutes les autres: cet oiseau est de la grosseur du dindon; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière (2).

<sup>(1)</sup> Phasianus luteus, nigro punctatus, facie rubra, occipite cristato cæruleo.... phasianus argus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 4.— Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 3. Sonnin.

<sup>(2)</sup> Voyez les Transactions philosophiques, t. LV, page 88, planche III.

Cet oiseau est, du reste, très-farouche et très-difficile à garder en vie pendant long-tems, après qu'on l'a pris dans les bois; on ne le voit guère survivre plus d'un mois à sa captivité. Ses yeux s'offusquant de la grande lumière, il reste triste et immobile lorsqu'il y est exposé; mais il se plaît dans l'obscurité. C'est un oiseau criard comme le paon, mais sa chair est très-savoureuse, et a le même goût que celle du faisan commun.

#### LE NAPAUL

OU

#### FAISAN CORNU (1) (2).

M. EDWARDS, à qui nous devons la connoissance de cet oiseau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour

(1) Voyez Edwards, Hist. natur. des oiseaux, planche cxvi.

(2) En anglais, horned pheasant, horned turkey. Dans l'Inde, singhu moory, ou oiseau marbré, et moory, maumoor ei, ou oiseau brillant.

Le faisan cornu de Bengale. Phasianus fusco rufescens, maculis oblongis albis, nigro circumdatis varius, supernè lineolis transversis fuscis striatus; capite anteriùs nigro, superiùs rubro; collo pectore rubro aurantiis maculis rotundatis albis nigro circumdatis varius; rectricibus fusco rufescentibus; cornibus in capite binis callosis, cylindraceis, cæruleis; membranà nudà sub gutture pendulà, cæruleà, aurantio maculatà membranà nigricante pilosà superiùs prædità. ... phasianus bengalensis cornutus.

Brisson, Ornith. gen. 7, append. sp. 17.

Penelope capite cornibus geminis, corpore rubro

de la tête des excroissances charnues (1), et cependant il lui donne le nom de faisan cornu; je crois en effet qu'il approche plus du faisan que du dindon; car les excroissances charnues ne sont rien moins que propres à ce dernier; le coq, la peintade, l'oiseau royal, le casoar et bien d'autres oiseaux des deux continens en ont aussi; elles ne sont pas même étrangères au faisan, puisqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge, dont ses yeux sont entoures; comme étant à peu près de même nature, et que dans le faisan noir et blanc de la Chine; cette bead forme réellement une double crête sur le bec, et des barbillons an dessous : ajoutez à cela que le napaul est du climat des faisans, puisqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes et la forme

punctis ocellatis.... penelope satyra. Lin. Syst. nat.

Meleagris capite cornibus geminis, corpore rubro punctis ocellatis. ... meleagris satyra. Latham, Syst. ornith. gen. 50, sp. 2.

Cet oiseau est rare, quoiqu'on en voie assez fréquemment la figure dans les peintures indiennes.

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Voyez Gleanings, etc. tom. III, p. 531.

totale du faisan; et l'on conviendra qu'il est plus naturel de le rapporter au faisan, qu'as un oiseau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faisan cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique; obtuses à leur extrémité. couchées en arrière, et id'une substance analogue a de la chair calleuse : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau ronge, quelquesois pointillée de noir, qu'ont les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes; au dessous de cet espace et de la base du bec'inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau sèche, laquelle tombe et flotte librement sur la gorge et la partie su périeure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même conleur, et sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiscau vivant, et l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, et sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou,

est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre; le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue et les ailes, on voit des taches blanches, entourées de noir, semées près à près assez régulièrement : ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, et celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête; les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original, comme ayant été usée par quelque frottement (1).

SONNINI.

<sup>(1)</sup> La femelle n'a ni cornes, ni caroncule à la gorge; sa tête est recouverte de plumes, lesquelles, de même que celles du dessus du cou, sont d'un bleu noirâtre, longues, et retombant en arrière: elle ne diffère pas beaucoup du mâle dans tout le reste.

### LE KATRACA (1).

Quoiqu'a vrai dire il ne se soit point trouvé de véritables faisans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-dessus, néanmoins, parmi la multitude d'oiseaux différens qui peuplent ces vastes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faisan; et celui dont il s'agit dans cet article, en approche plus qu'aucun autre, et doit être regardé comme son représentant dans le nouveau Monde: il le représente en effet par sa forme totale, par son bec crochu, par ses yeux bordés de rouge, et par sa longue queue. Neanmoins, comme il appartient à un climat, et même à un monde différent, et qu'il est incertain

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Le katraca, décrit par le P. Feuillée, est le même oiseau que le parrakoua, dont on trouvera l'histoire dans le chapitre des hoccos. Cet article est donc un double emploi, et ce qu'il contient doit être rapporté à l'article du parraka ou parrakoua.

s'il se mêle avec nos faisans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine, qui s'accouplent certainement et produisent avec les nôtres.

L'histoire du katraca nous est totalement inconnue; tout ce que je puis dire, d'après l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet représenté (1) nous paroît être le mâle, à cause de sa longue queue et de la forme de son corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conserverons le nom de katraca qu'il porte au Mexique, suivant le père Feuillée.

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, nº 146.

### OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR RAPPORT

AVEC LE PAON ET AVEC LE FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques oiseaux étrangers, trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe (1).

## LE CHINQUIS (2).

Dans l'incertitude où je suis, si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom

Paro cinereus nigricante striatus, capite subcris-

<sup>(1)</sup> Nota. Ce chapitre est de Guenau de Mont-beillard. Sonnini.

<sup>(2)</sup> En anglais, thibet peacock.

Le paon du Tibet. Phasianus cinereus, lineolis nigricantibus varius, supernè maculis minutissimis albicantibus aspersus; maculis in dorso superiore splendidè cæruleis, violaceo et aureo colore variantibus; tectricibus caudæ superioribus maculis quatuor concoloribus præditis .... pavo tibetanus. Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 10, avec la figure du mâle, planche xxvIII, A. fig. 2.

de chinquis, formé de son nom chinois chin-tchien-khi; c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson (1): il se trouve au Tibet, d'où cet auteur a pris occasion de le nommer paon du Tibet. Sa grosseur est celle de la peintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires et de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal et distinctif, ce sont de belles et grandes taches rondes. d'un bleu éclatant, changeant en violet et en or, répandues une à une sur les plumes du dos et les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, et quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait, ou plutôt on ne dit rien de

nat. edit. 13, gen. 98, sp. 4.

Pavo dorso superiore tectricibusque caudæ maculis, splendidè cæruleis, calcaribus binis pavo tibetanus. Latham, Syst. ornith. gen. 49, sp. 4.

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Voyez Brisson, Ornith. tom. I, pag. 294.

son histoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les Relations de Navarette, Trigault, du Halde, et qui, autant qu'on en peut juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé (1).

<sup>(1)</sup> Voyez M. l'abbé Prévôt, Hist. genérale des Voyages, tom. VI, pag. 487.

# LE SPICIFÈRE (1).

J'APPELLE ainsi le huitième faisan de M. Brisson (2), qu'Aldrovande a nommé paon du Japon, tout en avouant qu'il ne ressembloit à notre paon que par les pieds et la queue (3).

Je lui ai donné le nom de spicifère, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre

Le paon du Japon. Phasianus cristatus; supernè cæruleo et viridi varius, infernè leucophæus nigris maculis insignibus (mas), infernè niger (fœmina); cristà spicæ æmulà; tectricibus caudæ superioribus maculà præditis in medio aureà, dein cæruleà, marginibus viridibus. pavo japonicus. Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 3, gen. 7, sp. 8.

Pavo capitis cristá subulatá, calcaribus nullis.
pavo muticus. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 98, sp. 3.—
Latham, Syst. ornith. gen. 49, sp. 2. Sonnini.

<sup>(1)</sup> En anglais, japan peacock.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornith. tom. I, pag. 289.

<sup>(3)</sup> Aldrov. Ornith. tom. II, pag. 35.

pouces, et paroît émaillée de verd et de bleu; le bec est de couleur cendrée, plus long et plus menu que celui du paon; l'iris est jaune, et le tour des yeux rouge comme dans le faisan. Les plumes de la queue sont en plus petit nombre; le fond en est plus rembruni et les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe. La distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos et la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différens reslets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus et verds sur le dos, bleus, verds et dorés sur la poitrine; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, et finissent par être noires à leur extrémité: le sommet de la tête et le haut du cou ont des taches bleues, mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à peu près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'empereur du Japon avoit envoyée au pape; il ne dit point s'il étale sa queue comme notre paon; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, et qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire qu'il a placée vis à vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet auteur, la femelle est plus petite que le mâle; elle a les mêmes couleurs que lui sur la tête, le cou, la poitrine, le dos et les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, et en ce que les couvertures du croupion, qui sont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes : le verd est la couleur dominante de la queue; les pennes en sont bordées de bleu, et les tiges de ces pennes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kæmpser dans son histoire du Japon, sous le nom de faisan (1); ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il y a plusieurs traits de conformité

<sup>(1) «</sup> Il y a au Japon une espèce de faisans qui se distinguent par la diversité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, et par la beauté de leur queue, qui égale en longueur la moitié de la hauteur d'un homme, et qui, par ce mélange et par une

et plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan; et que par conséquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

variété charmante des plus belles couleurs, particulièrement de l'or et de l'azur, ne cède en rien à celle du paon ». (Kœmpfer, Histoire du Japon, tom. I, pag. 142.)

## L'ÉPERONNIER (1),

Voyez les planches enluminées, n° 492 et 493; et planche XLVI de ce volume.

CET oiseau n'est guère connu que par la figure et la description que M. Edwards a publiées du mâle et de la femelle (2), et qu'il avoit faites sur le vivant.

(1) En anglais, peacok pheasant, iris peacock.

Le paon de la Chine. Phasianus cristatus, obscurè fuscus, supernè fusco dilutiore punctulatus, infernè nigro transversim striatus; maculis in dorso superiore splendidè purpureis, cæruleo, viridi et cupri-aureo colore variantibus; tectricibus caudæ superioribus maculis duabus concoloribus præditis (mas).

Phasianus cristatus, obscurè fuscus, dorso inferiore fusco dilutiore punctulatus; maculis in dorso superiore obscurè cæruleis; tectricibus caudæ superioribus maculis duabus concoloribus præditis (fæmina). . . pavo sipensis. Brisson, Ornith. class. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 9.

Pavo fuscus capite subcristato, calcaribus binis. pavo bicalcaratus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 98, sp. 2. — Latham, Syst. ornith. gen. 49, sp. 3.

SONNINI.

(2) Edwards, Hist. nat. of birds, planches LXVII et LXIX.

Au premier coup d'œil, le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faisan et le paon; comme eux il a la queue longue; il l'a semée de miroirs comme le paon, et quelques naturalistes s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan (1); mais quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de faisan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1º parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies et non pointues par le bout; 2° parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, et non recourbées en en bas; 3° parce qu'elles ne font pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4º enfin, parce qu'en marchant, il ne recourbe point sa queue en en haut.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non seulement par le rapport de la queue, par la configuration et le nombre des pennes dont elle est composée, mais encore par les propor-

<sup>(1)</sup> Klein, Ordo avium, pag. 114. — Brisson, Ornith. tom. I, pag. 291, gen. 7, sp. 9.

tions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête et du cou, et en ce qu'il ne redresse et n'épanouit point sa queue comme le paon (1); qu'il n'a, au lieu d'aigrette, qu'une espèce de huppe plate formée par les plumes du sommet de la tête, qui se relèvent, et dont la pointe revient un peu en avant; enfin, le mâle diffère du coq-paon et du coq-faisan par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère presque unique, d'après lequel je lui ai donné le nom d'éperonnier (2).

Ces différences extérieures, qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens, et qui ne sera préoccupé

<sup>(1)</sup> M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; et de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point: un fait aussi considérable n'auroit pu échapper à M. Edwards; et s'il l'eût observé, il ne l'auroit point omis.

<sup>(2)</sup> Cet oiseau a encore plus de droits à la dénomination d'éperonnier, s'il est vrai, ainsi que l'avance M. Sonnerat, que le mâle ait deux ergots très-forts au pied droit, et trois au pied gauche, dont deux se touchent à leur base (Voyage aux Indes et à la Chine, pag. 173); accident sans doute individuel, mais que l'on auroit peine à croire un caractère commun à l'espèce entière. Sonnin.

d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons et des faisans, encore qu'il ait, comme eux, les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue et la tête sans crête ni membrane: à la vérité, je sais tel méthodiste qui ne pourroit, sans inconséquence, ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lequel ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi un naturaliste, sans méthode et sans préjugé, ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature; et que s'ensuivra-t-il de là, sinon que l'ordre de la Nature est bien loin de la méthode du naturaliste?

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère ne doivent point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre; car je demanderai toujours qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane, soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur; et de prononcer que tous les

oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés?

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des voyageurs qui assurent que, dans ce vaste pays, on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées (1) (2).

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil et le bec supérieur rouge, l'inférieur brun foncé et les pieds d'un brun sale : son plumage est d'une beauté admirable; la queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, et d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verds et or; ces miroirs font d'autant plus d'effet, qu'ils sont terminés et détachés du

<sup>(1)</sup> Navarette, Description de la Chine, p. 40 et 42.

<sup>(2)</sup> M. Sonnerat, voyageur instruit, place cet oiseau, qu'il appelle le petit paon de Malaca, dans le genre du paon, parce que, dit-il, on lui en reconnoît les caractères et les habitudes. Le double éperon ajoutet-il avec raison, dont les pieds de l'oiseau sont armés, ne sont pas un caractère suffisant pour en faire un genre particulier; ce caractère est commun à d'autres espèces. Sonnini.

fond par un double cercle, l'un noir et l'autre orangé obscur: chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; et malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celle du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs; mais, en récompense, l'éperonnier en a une très, grande quantité sur le dos et sur les ailes, où le paon n'en a point du tout: ces miroirs des ailes sont ronds; et comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs; toutes les autres en ont chacune un; et quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, et paroît plus leste et plus éveillée; elle a, comme lui, l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, et la queue beaucoup plus petite: quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans

l'espèce des paons et des faisans, cependant elles sont plus mates, plus éteintes, et n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle (1).

Cet oiseau étoit vivant à Londres, l'année dernière, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver et enluminer les planches n° 492 et 493, dont le premier représente le mâle, et le second, la femelle de cet oiseau (2).

<sup>(1)</sup> Voyez Edwards, planches LXVII et LXIX.

<sup>(2)</sup> Les descriptions que Edwards, Brisson et Guenau de Montbeillard ont données de l'éperonnier, n'ayant été écrites que d'après des dessins, je vais placer ici la description que Sonnerat a faite sur l'oiseau même, et dont j'ai déja rapporté le trait le plus singulier, celni du triple ergot au pied gauche.

<sup>«</sup> Cet oisean, dit Sonnerat, est d'un tiers moins gros que le faisan d'Europe; la tête et le cou sont d'un brun foncé; la gorge est grisâtre; les yeux sont entourés d'une peau nue, de couleur jaunâtre ordinaire. Les plumes du bas du cou en avant, celles de la poitrine et du ventre sont d'un gris terreux, coupées par des bandes transversales noires ondulées, et serrées très-près les unes des autres; le tuyau de ces plumes est blane, les petites plumes des ailes, les plus externes des grandes, et celles du dos, sont d'un gris

gris jaunâtre, clair, semées de bandes transversales noires ondulées; sur chaque plume il y a, près de leur extrémité, une tache d'un bleu brillant qui, à un certain aspect, donne un reflet verd et or; les plus longues plumes des ailes sont brunes; la queue est à deux étages, et d'un gris terreux clair: sur chaque plume du premier rang, c'est-à-dire, sur les plus courtes, il y a, un peu avant leur extrémité, une tache d'un bleu brillant changeant en verdâtre et or, pareille à l'œil qui se trouve sur la queue du paon; sur les plus longues, il y a deux de ces taches acco-lées l'une contre l'autre; l'iris est jaune et les pieds sont noirs ». (Voyages aux Indes et à la Chine, pag. 173, avec une figure, planche xcix).

SONNINI.

# LE FAISAN SUPERBE (1),

#### PAR SONNINI.

JE conserve à cet oiseau très-rare, l'épithète de superbe que lui a donnée M. Linnæus (2). On en voit souvent la figure sur les papiers peints de la Chine, et dans les livres des chinois; il est probable aussi que c'est cette espèce dont on brode le dessin dans le même pays, sur les vêtemens d'un haut prix.

Sur le front de cet oiseau est une caroncule arrondie; deux autres caroncules alongées pendent sous la gorge, et toutes sont d'un rouge vif. Une huppe en éventail et

<sup>(1)</sup> Phasianus carunculă rotundată frontis, geminăque subulată gulæ et corpore rubris, caudă cuneată.... phasianus superbus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 7.

Phasianus muticus rufus viridi cæruleoque varius, carunculis frontis subrotundis, paleurium subulatis. phasianus superbus. Latham, Syst. ornithol. gen. 54, sp. 2.

<sup>(2)</sup> Mantiss. 1771, pag. 526.

d'une couleur bleue, surmonte la tête qui est verte, aussi bien que le haut du cou; il y a sur cette dernière partie de longues plumes, variées de verd et de bleu, et couchées en arrière. La couleur du corps est un mélange de roux, de bleu et de verd; le pli de l'aîle est verd taché de blanc; l'aile est rouge, à l'exception des grandes pennes qui sont bleues; les longues couvertures supérieures de la queue retombent en arc de chaque côté; elles sont variées de diverses couleurs, et les pennes, qui sont elles mêmes fort longues et étagées, sont teintes de bleu et de rouge; le bec est rouge, et les pieds sont jaunes et sans ergot.

C'est tout ce que l'on sait de ce faisan à charmant plumage; on ne l'a vu encore qu'en peinture, et peut-être n'existe-t-il que dans l'imagination des peintres chinois.

#### LE MOMOUL (1),

#### PAR SONNINI.

Momoul est le nom que cet oiseau porte dans l'Inde, et ce nom lui convient mieux que celui d'impeyan, sous lequel M. Latham l'a fait connoître, sans autre motif que la tentative d'une lady Impey, pour l'élever et l'acclimater en Angleterre. On l'apporte quelquefois des montagnes de l'Indostan à Calcuta, comme objet de curiosité (2). On appelle aussi le mâle oiseau d'or, à cause des belles et longues plumes qui couvrent son cou, comme celui du coq, et dont la couleur est un mélange éclatant d'or, de verd et de reflets cuivrés.

<sup>(1)</sup> Phasianus cristatus purpureus viridi-nitens subtùs niger, colli pennis aureo cupreo, viridique versicoloribus, cauda integra rufa... phasianus impejanus. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 11.

<sup>(2)</sup> Supplement to the general synopsis of birds, pag. 208, et fig. pl. cxiv, impeyan pheasant.

Le momoul a le tour des yeux nu et verdâtre; dix-huit plumes effilées et plus larges à leur pointe, s'élèvent sur le sommet de la tête, et y forment une aigrette élégante et légère, de verd doré. Le plumage, en dessus, est pourpre, brillant, d'un verd à reflets cuivrés, et noir en dessous; la queue, formée de quatorze pennes, est longue et rousse, à l'exception de son extrémité, qui est brune.

La femelle diffère du mâle, en ce que son plumage est varié de lignes brunes en onde, et en ce qu'elle a une bande blanche au dessous des yeux, et la queue plus courte.

Chaque pied du momoul est armé d'un double éperon, comme celui de l'éperonnier, d'où l'on voit que la dénomination d'éperonnier n'est pas plus particulière à cet oiseau que le caractère qui lui a donné lieu; mais un autre attribut caractéristique qui semble isoler le momoul, c'est la courbure de son bec, beaucoup plus forte que celle du faisan, la pièce ou mandibule supérieure étant fort recourbée. C'est du reste un oiseau rare et encore peu connu.

## LE FAISAN NOIR (1),

## PAR SONNINI.

C'est encore un oiseau des Indes, dont on doit la connoissance d'abord à lady Impey, qui en possédoit le dessin, ensuite à Latham, qui l'a décrit sous le nom de faisan colore (2).

Son bec est blanc; les côtés de la tête sont nus et rouges; sur le derrière de la tête est une longue huppe, dont les plumes sont couchées en arrière. Le plumage est noir, mais chaque plume a une bordure blanche, plus large aux plumes du dessous du corps qu'à celles du dessus; les premières sont aussi plus longues et moins arrondies à leur bout. Les pieds ont un éperon, et l'oiseau a environ vingt-un pouces de longueur.

<sup>(1)</sup> Phasianus cristatus niger, corpore pennis albomarginatis. .. phasianus leucomelanos. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 13.

<sup>(2)</sup> Coloured pheasant. Supplement to the general synopsis of birds, pag. 210.

## LE FAISAN COULEUR DE FEU;

#### PAR SONNINI.

C'est une de ces espèces que l'on est convenu d'appeler nouvelles, parce qu'on ne les trouve décrites ni indiquées dans les ouvrages d'aucun naturaliste. Sir Georges Staunton, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à la Chine, et rédacteur du Voyage de cette ambassade dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, est, à ce que je pense, le seul voyageur qui ait parlé de ce faisan (1). Il le vit à Batavia, dans la ménagerie d'un des conseillers des Indes, et ce magistrat en ayant fait présent à lord Macartney, ambassadeur anglais, on l'envoya en Angleterre, où le docteur Shaw jugea, d'après un examen très-attentif, que cet oiseau n'avoit encore été décrit par aucun des auteurs qui ont traité de l'Ornithologie.

<sup>(1)</sup> Voyez la traduction de cet important Voyage, tom. I, pag. 323 et suiv.

L'espèce dont ce faisan paroît se rapprocher le plus, est le momoul dont j'ai fait mention dans un des articles précédens; il en a le bec long et recourbé; mais, avec quelque attention, l'on s'aperçoit bientôt de nombreuses dissemblances entre ces deux oiseaux.

Le plumage de celui-ci est généralement d'un noir à reflets brillans de bleu d'acier. Un lustre éclatant couvre le bas du dos, et paroît, suivant les différens jours, tantôt d'un noir d'acier fané, tantôt d'un rouge orangé très - vif: cette superbe couleur forme autour du corps de l'oiseau une large zone plus obscure sous le ventre que sur le dos. La queue est en éventail, et les deux pennes du milieu sont d'un jaune pâle.

Deux caroncules ou appendices, qui forment presque un angle et se réunissent au dessus de l'ouverture du bec, pendent sous la gorge; des plumes longues et rejetées en arrière composent, par leur réunion sur la tête, une espèce de huppe. Les plumes du cou, du dos et de la gorge, sont rondes et en forme d'écailles, comme celles des coqs d'Inde; les pieds sont épais et armés d'ergots extrêmement forts, longs et aigus. La

#### DU FAISAN.

240

couleur des jambes, ainsi que celle du bec, est blanchâtre.

Sir Staunton ne dit pas si cet oiseau, qui a plus de rapport au faisan qu'à tout autre genre, est naturel à l'île de Java, ou si l'individu qu'on lui donna y avoit été apporté de quelque autre contrée de l'Asie. ris, i . a probie

# LE FAISAN D'AFRIQUE (1),

THE PAR SONNINI

On conserve la dépouille d'un oiseau de cette espèce au muséum de Londres, où M. Latham en a fait la description (2), et l'on n'en sait rien au delà, si ce n'est qu'il a été envoyé d'Afrique.

Ses plumes sont d'un bleu cendré sur le corps, et blanches en dessous, avec les tiges noires; les pennes de la queue sont arrondies à leur bout et toutes noires, à l'exception des deux pennes du milieu, qui n'ont de noir que leur extrémité.

Ce faisan, ou cet oiseau approchant du

<sup>(1)</sup> Phasianus cæruleo-cinereo subtùs albo, capite cristato, rectricibus intermediis apice, lateralibus toto nigris. phasianus africanus. Latham, Syst. nat. edit. 13, gen. 54, sp. 8.

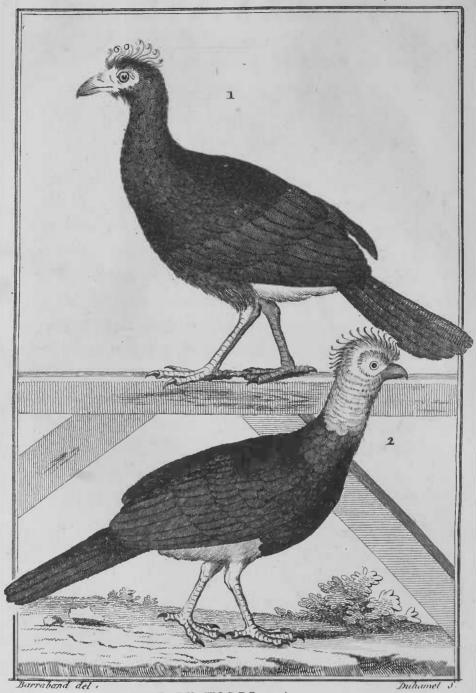
<sup>(2)</sup> Supplement to the general synopsis of birds, pag. 210.

faisan, a dix-huit pouces de longueur, mesuré depuis le bout du bec à celui de la queue; il a le bec épais et jaune, et une huppe de plumes longues, brunes et bordées de blanc.

## LES HOCCOS (1).

Tous les oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination, prise dans une acception générique, sont étrangers à l'Europe, et appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste, que les phrases multipliées de nos nomenclateurs; et je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard. SONNINI.



1. LE HOCCO noir

2. VARIÉTÉ DU HOCCO noir

#### LE HOCCO

## PROPREMENT DIT (1).

Voyez les planches enluminées, nº 86 et 125; et planche XLVII de ce volume.

JE comprends sous cette espèce, non seulement le mitou et le mitou-poranga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce (2), le coq indien de M<sup>rs</sup> de l'académie (3) et de plusieurs autres (4), le mutou ou moytou de Laët (5) et de Léry (6), le témocholli des mexicains,

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Voyez, à la suite de cet article, l'histoire du hocco noir de la Guiane, qui jettera quelque jour sur celle un peu confuse du hocco proprement dit.

<sup>(2)</sup> Marcgrave, Hist. nat. bras. lib. 5, cap. 3, pag. 195.

<sup>(3)</sup> Mémoires de l'académie royale des sciences, tom. III, part. I, pag. 221.

<sup>(4)</sup> Longolius, Dialogus de Avibus. — Gesner, de Avibus, lib. 3. — Aldrovande, Ornithol. lib. 14, cap. 40, etc.

<sup>(5)</sup> Laët, Novus orbis, pag. 615.

<sup>(6)</sup> Léry, Voyage au Brésil, pag. 173.

et leur tepetotolt ou oiseau de montagne (1), le quirizao ou curasso de la Jamaique (2), le pocs de Frisch (3), le hocco de Cayenne de M. Barrère (4), le hocco de la Guiane, ou douzième faisan de M. Brisson (5); mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Brésil, ou onzième faisan de M. Brisson (6), son hocco de Curassou, qui est son treizième

Le hocco de la Guiane. Phasianus niger; imo ventre albo; pennis verticis apice sursum reflexis et crispis. crax guianensis. Brisson, Ornith. class. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 12, avec une figure, pl. xxix.

Crax cerâ flavâ, corpore nigro, ventre albo.. crax alector. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 100, sp. 1.— Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 1. Alector mas.

SONNINI.

<sup>(1)</sup> Voyez Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp. cap. 101, pag. 35.

<sup>(2)</sup> Histoire naturelle de la Jamaïque, par le chevalier Hans Sloane, pag. 302.

<sup>(3)</sup> Frisch, planche cxx1.

<sup>(4)</sup> Barrère, Ornithologiæ specimen, pag. 82 et 83, et France équinoxiale, p. 140.

<sup>(5)</sup> En anglais, curação-bird, crested curassow, indian cock, peacock pheasant of Guiana. En allemand, pocs, americanische hahn, indianischer hahn.

<sup>(6)</sup> Le hocco du Brésil. Phasianus niger, ventre fusco; pennis verticis apice sursum reflexis et cris-

faisan (1), le hocco du Pérou (2), et même la poule rouge du Pérou d'Albin (3), le coxolisli de Fernandez (4), et le seizième faisan

pis.... crax brasiliensis. Brisson, Ornith. class. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 11.

Crax cerá rubrá, corpore nigrá, abdomine fusco...
crax mitu. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 100, sp. 1,
var. b. — Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 1,
var. b. Sonnin.

(1) Les naturels de Curassow l'appellent teuncholi mountain bird; les anglais, carassow-cock, le mâle, et carassow hen, la femelle.

Le hocco de Curassow. Phasianus niger, imo ventre albo (mas); obscurè fuscus, supremo ventre albo (foemina); cristà ex albo et nigro varià; tuberculo ad basin rostri rotundo, luteo... crax curassous. Brisson, Ornithol. class. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 13.

Crax flava, narium gibbere globoso, corpore nigro cærulescente. . . . crax globicera. Liu. Syst. nat. edit. 13, gen. 100, sp. 4. — Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 2. Sonnini.

- (2) Voyez les planches enluminées, nº 125.
- (3) Albin, Hist. natur. des oiseaux, tome III, planche xL. « Elle est de la même grandeur et figure que la poule de Carasou (tome II, planches xxx1 et xxx11), et paroît être de la même espèce » : c'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivans.
  - (4) Fernandez, Hist. Avi. cap. xL, p. 23.

de M. Brisson (1). Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, et qui ne diffèrent entre eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme et les accessoires du bec, et par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, et sur-tout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, et qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux sont si sujets (2) (3).

<sup>(1)</sup> Le hocco du Pérou. Phasianus fulvus; collo supremo et capite saturatè cinereis; cristà in capite pennis albis, apice nigris, conflatà.... crax peruvianus. Brisson, Ornith. class. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 16.

Crax rubra, capite cærulescente.... crax rubra. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 100, sp. 1, var. bb.

Crax rubra, capite cærulescente, cristà albà apice nigrà. crax alector fæmina. Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 1. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Le chevalier Hans Sloane dit precisément que leur plumage varie de différentes manières, comme celui de notre volaille ordinaire, tom. II, pag. 302, planche cclx.

<sup>(3)</sup> Les auteurs de catalogues d'histoire naturelle ont annoncé d'autres variétés du hocco, fondées sur

MM. de l'académie avoient oui dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique, où il s'appeloit ano (1): mais comme Marcgrave et plusieurs autres observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Brésil, et que d'ailleurs on voit clairement, en comparant les descriptions et les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes et le vol pesant, il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Brésil; et il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Brésil ou de quelqu'autre contrée du nouveau Monde. On peut juger, d'après les mêmes raisons, si la dénomination de coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici (2).

quelques légères différences dans le plumage; ils auroient pu en remarquer bien d'autres; mais comme elles ne sont que peu saillantes, et peut-être aceidentelles, je n'en ferai pas mention. Sonnini.

<sup>(1)</sup> Mém. de l'académie, tom. III, partie I, p. 225.

<sup>(2)</sup> Jonston l'appelle coq de Perse, disent MM. de l'académie, tom. III, partie I, pag. 223.

Le hocco approche de la grosseur du dindon; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusques derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites, comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. Parmi ces plumes, MM. de l'académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées, jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux (1).

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus souvent, est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, et, dans quelques sujets, il se change en marron foncé, comme celui de la planche enluminée, n° 125. L'oiseau représenté dans cette planche n'a point du tout de blanc

<sup>(1)</sup> Mémoires de l'académie, tom. III, partie I, pag. 221.

sous le ventre, ni dans la queue, au lieu que celui de la planche no 86 en a sous le ventre et au bout de la queue; enfin d'autres en ont sous le ventre et point à la queue, et d'autres en ont à la queue et point sous le ventre, et il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort; dans les uns, il est couleur de chair et blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Brésil de M. Brisson; dans les autres, le bout du bec supérieur est échancié des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, et les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'académie (1); dans d'autres, il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Brisson (2); dans d'autres,

<sup>(1)</sup> Mémoires de l'académie, tom. III, partie I, pag. 225; et dans la figure c de la planche xxxiv.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornithol. pag. 298.

cette peau jaune, se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cerle de même couleur, comme dans le mitou - poranga de Marcgrave (1); dans d'autres, cette peau se renfle sur la base du bec supérieur en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, et gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, et M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année (2), ce qui me paroît d'autant plus vraisemblable, que Fernandeza observé dans son tepetototl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former (3). Quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds ressembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, et s'ils n'étoient pas un peu plus gros à propor-

<sup>(1)</sup> Marcgrave, Histor. avium brasil. pag. 195.

<sup>(2)</sup> Voyez Edwards, Histoire naturelle des oiseaux rares, planche coxov.

<sup>(3)</sup> Fernandez, Hist. avi. nov. Hispaniæ, cap. 101, pag. 35.

tion; du reste, ils varient pour la couleur, depuis le brun noirâtre jusqu'au couleur de chair (1).

Quelques naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon, mais il est facile, d'après la description ci-dessus, et d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses et tranchées qui séparent ces deux espèces (2). Le dindon a la tête petite et sans plumes, ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique et musculeuse, capable d'extension et de contraction, les pieds armés d'éperons, et il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, etc.; au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur et presque osseux, et sur le sommet de la tête une huppe mobile qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse et redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences, qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes

<sup>(1)</sup> Voyez la planche cexev d'Edwards.

<sup>(2)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 86 et 125.

et tout aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux cœcum beaucoup plus courts que dans le dindon; son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour : au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroissoit avoir rien desingulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris. Outre cela, dans le hocco, la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne, au contraire, fort épaisse et dure au point d'être cassante; enfin la trachéeartère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette (1), comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais, si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan; car, outre les différences qu'il est facile de remarquer tant au dehors qu'au dedans, d'après ce

<sup>(1)</sup> Voyez Mém. de l'académie, tom. III, pag. 226 et suivantes.

que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage; et quoique élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux; que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation: au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire; ils eurent cette patience: on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément; quoique apprivoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin, mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, et s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive (1).

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain tepetototl, qui veut dire oiseau de montagne (2): on le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables (3); dans l'état de sauvage,

<sup>(1)</sup> Fernandez, Hist. avi. nov. Hispaniæ, cap. 101.

<sup>(2)</sup> Idem, ibidem.

<sup>(3)</sup> Ibidem.

les fruits sont le fonds de sa subsistance: il aime à se percher sur les arbres, sur-tout pour y passer la nuit; il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fière (1): sa chair est blanche, un peu sèche; cependant, lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger (2).

Le chevalier Hans Sloane dit, en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long (3); sur quoi M. Edwards le relève, et prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai (4); mais je crois cette censure trop générale et trop absolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue (5); et de l'autre, M. Barrère qui rapporte, d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco

<sup>(1)</sup> Voyez Barrère, France équinoxiale, pag. 139.

<sup>(2)</sup> Fernandez, Marcgrave, et les autres.

<sup>(3)</sup> Hans Sloane, Hist. naturelle de la Jamaïque, tom. II, pag. 302.

<sup>(4)</sup> Edwards, Glanures, pag. 182.

<sup>(5)</sup> Aldrovand. Ornith. tom. II, pag. 332.

de curassou de M. Brisson, a la queue trèspeu longue (1): d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

<sup>(1)</sup> Barrère, Novum ornith. specimen, pag. 82.

#### LE HOCCO NOIR

OU

## HOCCO DE LA GUIANE FRANÇAISE,

#### PAR SONNINI.

Voyez la planche XLVII de ce volume.

A vec une parure simple, mais élégante, des mœurs paisibles et sociales, le hocco de la Guiane offre encore un aliment sain autant que savoureux, une ressource facile et abondante pour les tables des colons de l'Amérique méridionale, et sur-tout pour la subsistance des voyageurs qui pénètrent dans les forêts immenses de cette partie du monde. Ces bonnes qualités rendent son histoire assez intéressante pour chercher à la faire mieux connoître qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Ce n'est pas que les ornithologistes n'en aient parlé; mais, en se copiant successivement, ils n'ont rien ajouté aux indicacions de Marcgrave (1), de Jean de Laët (2),

<sup>(1)</sup> Histor. natur. brasiliensis, pag. 195.

<sup>(2)</sup> Description de l'Amérique, pag. 615.

de Hernandez (1) et de Fernandez (2); car il faut compter pour rien des dénominations arbitraires, des phrases qui n'ont de scientifique que le nom, puisqu'elles servent plutôt à reculer la science de la Nature qu'à en accélérer les progrès.

Quoique cet oiseau ait été souvent comparé au coq d'Inde et au faisan, quoiqu'il ait même avec eux quelques traits de conformité, il diffère cependant de tous les deux par des caractères bien marqués. Il faut néanmoins convenir, qu'aux yeux de quiconque n'y regardera pas de bien près, il paroîtra plutôt un coq d'Inde qu'un faisan; il en a la taille, le port et la démarche; il lui ressemble encore par son naturel stupide et par ses grandes dispositions à la domesticité. Aussi ai-je été surpris qu'Aublet, qui a été, comme moi, à portée d'examiner le hocco et le marail dans leur pays natal, ait écrit que le premier est une espèce de faisan, et le second, une espèce de coq d'Inde (3). La plus légère attention suffit pour s'apercevoir qu'afin de donner quelque justesse à cette

<sup>(1)</sup> Histor. Mexicana, pag. 35.

<sup>(2)</sup> Histor. nov. Hispaniæ, cap. 101.

<sup>(3)</sup> Histoire des plantes de la Guiane, pag. 875.

comparaison, il falloit dire précisément le contraire.

Au reste, le hocco s'éloigne du faisan par sa grandeur, par la membrane charnue qui entoure la base de son bec, par sa huppe singulière, etc. Il diffère également du dindon, en ce qu'il n'a ni la caroncule pendante du dessus du bec, ni le bouquet de crins de la poitrine, ni la peau de la gorge, ni la puissance de faire la roue en déployant les pennes de sa queue, etc. Il forme donc un genre bien distinct dont les traits principaux sont d'avoir le bec des gallinacés, avec une membrane nue qui couvre en dessus le bec à sa base, et que les naturalistes ont nommée cera; les tempes, c'est-à-dire, l'espace compris entre les yeux et le bec, dénuées de plumes; la queue longue et composée de quatorze pennes étagées; enfin, les pieds semblables à ceux des gallinacés, s'ils avoient l'ergot ou l'éperon. Mais son attribut le plus remarquable est une huppe de deux ou trois pouces de hauteur, qui s'étend depuis l'insertion du bec jusques derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est différemment affecté. Cette belle liuppe est composée de plumes comme étagées, étroites par le bas, et larges à

leur extrémité, un peu inclinées en arrière, et dont la pointe se recourbe en avant.

Ce genre d'oiseaux est particulier aux climats chauds de l'Amérique; et si l'on remarque des différences dans les individus qui le composent, ce sont peut-être des variétés dépendantes des situations plutôt que des espèces séparées. Ces variétés et les divers langages des peuplades qui vivent sous ces climats, ont occasionné des dénominations multipliées, qu'il seroit aussi long qu'inutile de rapporter. Linnæus a fait du hocco un nouveau genre, sous le nom un peu sauvage de crax; et il a désigné l'espèce que je décris, sous celui de la fille de l'Acheron et de la Nuit, de la furie Alecton (1). Il n'est pas très-aisé de saisir l'à-propos de cette application. Guenau de Montbeillard, ce savant collaborateur de Buffon, malgré l'autorité de presque tous les auteurs méthodistes, a jugé aussi que le hocco devoit former un genre à part (2).

Je ne parlerai que du hocco noir, seule espèce ou variété que j'aie vu dans le continent de la Guiane française, et la seule

<sup>(1)</sup> Systema naturæ.

<sup>(2)</sup> Histoire naturelle des oiseaux, article hocco.

qui paroisse y exister. C'est le quatrième faisan noir de Barrère (1), le douzième de Brisson (2), et, comme je viens de le dire, le crax alecton de Linnœus. Il approche de la grosseur du dindon; il a la tête, la huppe et le cou d'un beau noir velouté, le ventre, les couvertures inférieures de la queue et une partie des plumes qui couvrent les jambes d'un blanc mat, le reste du plumage d'un noir foncé, la membrane du bec, les tempes (2) et le tour des yeux d'un beau jaune, le bout du bec et les yeux noirs, les pieds d'un cendré bleuâtre, enfin les ongles d'un blanc teinté de jaune. Les côtés de la tête sont garnis de plumes courtes et douces au toucher, et l'on y remarque un demi-cercle nu et blanc; ce sont les oreilles. Les ailes, lorsqu'elles sont pliées, c'est-à-

<sup>(1)</sup> France équinoxiale, pag. 140.

<sup>(2)</sup> Ornithologie, tome I, page 298, et figure, planche xxix.

<sup>(3)</sup> Linnæus dit tempora nigra. Cette petite erreur vient de ce que le naturaliste n'a vu que des dépouilles de hoccos desséchées, et sur lesquelles la peau jaune avoit pris une teinte de noir livide, qui devient toujours celle des peaux nues et sèches, de quelque couleur qu'elles aient été pendant la vie de l'animal.

dire, dans l'état de repos, ne s'étendent pas au delà de l'origine de la queue.

Dimensions. Longueur totale, prise de l'extrémité du bec au bout de la queue, deux pieds 10 ½ pouces; le bec a 2 pouces de long, près d'un pouce de largeur à sa base, et 13 lignes d'épaisseur; les ouvertures des narines ont 4 lignes de long, et près de 3 de large. Longueur du pied, 4 pouces; du doigt du milieu, l'ongle compris, 3 pouces 3 lignes; du doigt de derrière, 1 pouce 8 lignes; des ailes, 14 pouces, et de la queue près d'un pied; elle dépasse les ailes pliées, de 6 ½ pouces.

Les figures d'histoire naturelle sont destinées à montrer à l'œil ce que les descriptions n'offrent qu'imparfaitement à l'esprit. Mais l'on se tromperoit beaucoup, si l'on croyoit trouver la vraie représentation du hocco noir dans une collection de gravures enluminées et publiées à Florence, avec plus de luxe que d'exactitude, sous le titre de Storia degli uccelli. Cet oiseau y est méconnoissable; il est peint sans queue, avec une huppe qui n'est pas la sienne, la protubérance du pauxi sur le bec, etc., etc. Les notes qui accompagnent cette figure ne sont pas moins fautives; on y confond le hocco avec le pauxi et l'hoatzin (1). La planche enluminée, n° 4, de l'Histoire naturelle des oiseaux, représente exactement le hocco noir, sous la dénomination de hocco mâle; mais la planche, n° 5, de la même collection, indique mal à propos la femelle du hocco noir, par la figure du hocco moucheté de blanc, qui forme une race différente.

La race du hocco noir est constante, et quoiqu'elle soit très-nombreuse à la Guiane française, elle est la même dans tous les individus; j'en ai vu une très-grande quantité, et je n'en ai rencontré qu'un seul sur les bords de la rivière de Sinamari, qui différât des autres, en ce qu'il avoit sur chaque plume de la huppe deux petites bandes transversales blanches, l'iris des yeux bleu, quelques plumes grises sur la partie noire des jambes, enfin le bec bleuâtre, avec un peu de blanc à son extrémité.

Plusieurs naturalistes ont pris le hocco moucheté de blanc pour la femelle du hocco noir. Mais ce hocco moucheté de blanc constitue une race, ou une variété séparée, qui vit dans les environs du fleuve des

<sup>(1)</sup> Honzin, le sasa, oiseau de la Guiane, dont je donne aussi l'histoire naturelle.

Amazones, et qui ne se montre pas ou du moins très-rarement dans la Guiane française. La véritable femelle du hocco noir est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue, la huppe moins belle, moins élevée, et d'un noir moins luisant, le bec gris à son bout, et les plumes de l'estomac terminées par une ligne grise et étroite; dans tout le reste elle est semblable au mâle.

Les hoccos de la Guiane vivent en troupes nombreuses dans les vastes forêts dont ce pays est presque entièrement ombragé; mais ils n'ont de sauvage que leur demeure. La douceur et la tranquillité forment leur caractère; ils ne semblent craindre, ni même connoître les dangers; peu soigneux, en apparence, de la conservation de leur propre existence, il ne fuient pas les occasions de la perdre. Je me suis trouvé souvent au milieu de bandes considérables de ces oiseaux paisibles, que ma présence ne paroissoit pas intimider. Cette espèce d'insouciance donne la plus grande facilité de les détruire. On peut en tuer plusieurs, même à coups de fusil, sans qu'ils cherchent à s'éloigner autrement qu'en volant d'un arbre à l'autre.

Tels sont ces oiseaux dans les vastes solitudes où, n'ayant rien à redouter, ils

doivent être naturellement sans défiance. Au contraire, le petit nombre de ceux qui fréquentent les environs des lieux habités, deviennent ombrageux et farouches; tout les inquiète; le moindre bruit les fait enlever. Cette agitation continuelle et la nécessité fréquente d'une prompte fuite ne leur permet pas de grandes réunions; on ne les voit plus que deux ou trois ensemble. Tant le voisinage de l'homme influe sur le caractère des animaux qui l'entourent! j'entends de l'homme policé, car le sauvage, sans vêtemens et sans chaussure, traverse sans bruit les bois les plus fourrés. Sa marche est si légère qu'il fait à peine plier les liannes sur lesquelles il passe : il surprend et il perce de ses flèches les animaux qui n'ont pu être effarouchés, non plus que ceux que ses traits n'ont pas atteints, et il pourra les surprendre de nouveau; tandis que l'européen, portant au loin la terreur, par l'explosion de ses armes, ses clameurs, les cris de ses chiens et par tout l'appareil de la chasse, écarte le gibier des cantons qu'il parcoure, et le rend difficile à approcher. Cette différence de caractère démontre assez le peu de fond que l'on doit faire sur les disconvenances dans les habitudes des animaux, pour réunir ou séparer ceux que la Nature a placés dans des positions contraires; et quoique cette différence ait fourni à Guenau de Montbeillard sa raison décisive pour exclure le hocco du genre du faisan(1), cependant, si des dissemblances nombreuses et faciles à saisir ne les séparoient pas évidemment, l'opposition des mœurs, qui ne seroit qu'une suite nécessaire de celle des situations, n'empêcheroit pas de les ranger dans le même genre.

Les mexicains ont appelé le hocco, tepetototl, ce qui veut dire, oiseau de montagnes (2). En effet, il se tient ordinairement sur les montagnes, mais toujours dans les grands bois; il se perche sur les arbres les plus élevés; il cherche souvent à terre les fruits sauvages qui composent sa subsistance. Les fruits dont il se nourrit le plus volontiers sont, au rapport d'Aublet, ceux du thoa piquant, qu'il avale tout entiers (3). Sa démarche est lente et grave; il

<sup>(1)</sup> Histoire naturelle des oiseaux, loco citato.

<sup>(2)</sup> Fernandez, Hist. nov. Hispan. cap. 101.

<sup>(3)</sup> Thoa, par les Galibis. Thoa urens, thoa piquant, ainsi appelé, parce que son fruit est couvert de poils qui causent une grande démangeaison lorsqu'ils tombent sur la peau. (Voyez l'Histoire des plantes de la Guiane, par Aublet, pag. 184.)

vole peu, et son vol est lourd et bruyant. Lorsqu'il est affecté de joie ou de crainte, lorsqu'on le poursuit, ou qu'il prend sa volée, il jette un cri aigu, que l'on peut assez bien exprimer par les deux syllabes po-hic, qui forment le nom que les espagnols de la côte de Caraque lui ont imposé d'après ce cri.

Quand il marche sans inquiétude, il fait encore entendre un bourdonnement sourd dont aucun naturaliste n'a fait mention. Ce n'est point un cri, mais un son concentré et semblable à celui du son d'une bassc. Ce bruit sourd ne sort pas par le bec; il a encore moins son issue par la partie opposée au bec, ainsi qu'on le pense à Cayenne; il est formé dans la capacité de l'abdomen, et ne se répand au dehors par aucune ouverture, mais seulement par les pores des chairs et des tégumens; en sorte que le hocco, de même que l'agami, est un oiseau que l'on peut regarder comme ventriloque. Vovez sur ce sujet, cette Histoire naturelle des oiseaux, article agami, par Buffon, à qui j'ai communiqué cette observation (1).

<sup>(1)</sup> Au reste, le hocco est fort éloigné des mouvemens continuels de la tête et de la queue, que Linnæus

Ces différens sons que rend le hocco, dépendent sans doute de la conformation de sa trachée - artère, qui diffère, à quelques égards, de celle des autres oiseaux. D'une substance assez ferme, avec des anneaux solides à proportion, la trachée-artère du hocco va dans une direction droite jusqu'au bas du cou; là, elle perd sa forme cylindrique et devient un peu large et aplatie. Elle fait ensuite une circonvolution sur elle-même d'environ un pouce, et se rendouble de nouveau en avant et en arrière, au haut de la crête du sternum; ses deux bronches entrent enfin dans les poumons (1). Ces observations ont été faites sur des hoccos mâles, et il y a toute apparence que la forme particulière du conduit de la respiration, que l'on y a remarquée, n'a pas lieu dans les femelles.

lui suppose bien gratuitement. Caudam, dit-il, caputque continuo movet sub sono. Cette agitation indique beaucoup de vivacité; elle est, par conséquent, en opposition avec le naturel tranquille et lourd du hocco.

<sup>(1)</sup> Transact. philosoph. tome LVI, pag. 215. — Pitfield, traduction anglaise des Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, planche, pag. 190. — Latham, Essai sur la trachée – artère de différentes espèces d'oiseaux, inséré dans les Transactions de la société linnéenne de Londres, tom. IV, pag. 104.

De même que presque tous les oiseaux qui habitent les mêmes climats, les hoccos n'ont point de tems fixe pour la ponte. C'est néanmoins plutôt dans la saison des pluies, qui durent à la Guiane sept à huit mois, que pendant la sécheresse, qu'ils s'occupent de la propagation de leur espèce. Ils ne font communément qu'une seule couvée par an. Ils n'emploient que fort peu d'industrie à la construction de leurs nids; ils posent, sur quelques branches un peu fortes, quelques rameaux secs, dans lesquels ils entrelacent grossièrement des brins d'herbe; ils en garnissent le fond avec des feuilles, et les femelles y déposent des œufs blancs, à peu près de la même grosseur et de la même forme que ceux de la poule d'Inde, mais dont la coquille est plus épaisse. Le nombre de ces œufs varie en raison de l'âge des femelles, qui, du reste, n'en font jamais moins de deux, ni plus de six.

Quoique je soupçonne de quelque exagération ce que rapporte Fernandez (1), et, d'après lui, Nieremberg (2), de la familiarité extraordinaire de plusieurs hoccos, il n'en

<sup>(1)</sup> Hist. nov. Hisp.

<sup>(2)</sup> Hist nat. pag. 251.

est pas moins vrai qu'aucun oiseau n'a peutêtre plus de dispositions à s'apprivoiser. L'on en voit de familiers dans les rues de la ville de Cayenne; rien ne les épouvante; ils entrent dans toutes les maisons, et sautent sur les tables pour y prendre à manger. Quoiqu'ils courent en liberté dans la ville et au dehors, ils savent parfaitement reconnoître la maison où on les nourrit. Par une suite de leur goût pour les lieux élevés, ils se perchent, pour passer la nuit, sur le toit le plus haut du voisinage. Du reste, ils ne sont pas délicats sur le choix de la nourriture; tout leur convient; ils mangent également le mais, le riz, le pain, la cassave, les bananes, les patates et toutes sortes de fruits. L'on pourroit en élever aisément des troupeaux. Les colons de la Guiane n'avoient pas encore fait cette tentative à l'époque de mes voyages dans ces contrées. Ce seroit néanmoins unir l'agréable à l'utile; car, indépendamment de la beauté de ces oiseaux, leur chair est blanche et d'un excellent goût, et les soins de la domesticité la rendroient plus succulente. La huppe dont leur tête est ornée fourniroit un joli accessoire à l'ajustement des femmes, qui pourroient, par exemple, en former des garnitures aussi

simples qu'élégantes. J'ai vu les habitans de Cayenne rechercher ces huppes; ils les achetoient des chasseurs, qui ne manquoient pas, dès qu'ils avoient tué des hoccos, d'en détacher cette parure naturelle; et ce seroit un motif de plus pour engager les français de l'Amérique à s'assurer la propriété de ce genre d'oiseaux.

Mais il faudroit des essais plus multipliés, des moyens plus lents pour transporter, avec avantage, les hoccos en France. Ce ne seroit que par des gradations habilement ménagées que l'on parviendroit à les accoutamer à notre climat, saus qu'ils perdissent leur vigueur ni leur fécondité. Ils ne seront longtems, pour nous, que des objets de soins et de pure curiosité. L'on est parvenu à approprier à notre sol des arbres et des plantes exotiques; mais l'on ne s'est pas assez occupé de la transplantation des animaux; cependant l'agriculture et l'économie rurale trouveroient également, en ce genre, des ressources importantes, comme des moyens de prospérité.

#### LE PAUXI

o U

#### LE PIERRE (1).

Voyez les planches enluminées, nº 78, et pl. XLVIII de ce volume.

Nous avons fait représenter cet oiseau sous le nom de pierre de Cayenne; et c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant: mais, comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de pauxi, selon Fernandez (2), nous avons cru devoir

<sup>(1)</sup> En anglais, cushew bird, cushew curassow.

Le hocco du Mexique. Phasianus niger ad subcæruleum vergens (mas), fuscus (fæmina); tuberculo ad basin rostri pyriformi, cæruleo ... crax mexicanus. Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 14.

Crax cerâ cæruleâ, narium gibbere cristato, corpore nigricante, abdomine caudæque apice albis. crax pauxi. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 100, sp. 5.—Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 3. Sonnin.

<sup>(2)</sup> Fernandez, Hist. avi. Hispaniæ, cap. 172.



1. LE PAUXI. 2. L'HOAZIN SOUS LE NOM DE

FAISAN HUPPE de Cayenne?

l'indiquer sous ces deux noms; c'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle hocco du Mexique.

Cet oiseau ressemble, à plusieurs égards, au hocco précédent; mais il en diffère aussi en plusieurs points: il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe; le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire et de couleur bleue (1). Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, et je soupçonne que c'est de là qu'est venu, au pauxi, le nom d'oiseau à pierre, ensuite celui de pierre, comme il a pris le nom de cusco on de cushew bird, et celui de poule numidique de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique appelée cusco ou cushew (2), et d'autres avec le casque de la peintade (3).

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédens; il est plus petit de taille; son bec est plus fort, plus courbé et presque autant que celui d'un perroquet;

<sup>(1)</sup> Ce tubercule adhère à la base du bec par sa pointe, et s'incline fort peu en arrière. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Voyez Edwards, planche ccxcv.

<sup>(3)</sup> Voyez Aldrovande, Ornith. tom. II, pag. 254.

## ADDITION

#### A L'ARTICLE DU PAUXI,

#### PAR SONNINI.

L'on chercheroit inutilement le pauxi dans les terres de Cayenne ou dans la Guiane française; il n'y existe pas. Je pense qu'il ne se trouve pas non plus au Pérou, ni au Brésil, ni dans les autres contrées australes de l'Amérique, puisque Marcgrave, Pison et les autres auteurs qui ont visité ces pays, 2'en font aucune mention. Aublet se trompoit certainement lorsqu'il assuroit à Guenau de Monbeillard que le pauxi se rencontre dans les lieux inhabités de la Guiane: en effet, j'ai parcouru les mêmes cantons que ce botaniste; j'ai, sans contredit, pénétré beaucoup plus loin que lui dans l'intérieur de ces régions ombragées et solitaires; et quoique je m'y occupasse de l'histoire naturelle, et en particulier de la recherche des oiseaux dont les espèces

multipliées animent ces sombres retraites, dans lesquelles l'homme craint de s'égarer, aucun pauxi ne s'est offert à moi. J'ai souvent aussi interrogé les naturels de la Guiane, j'ai consulté les chasseurs, et tous m'ont assuré que cet oiseau leur étoit absolument inconnu; la description que je leur en faisois, l'inspection même de la planche enluminée qui le représente, ne leur en donnoient pas l'idée, et ne leur en rappeloient pas le souvenir. Aussi n'en a-t-on jamais vu la dépouille dans les nombreux envois de peaux d'oiseaux de Cayenne; et Mauduyt, qui passa une partie de sa vie à s'en procurer et à en faire commerce, dit que l'on n'a point envoyé cette espèce de la Guiane (1).

Cet oiseau ne doit donc pas être appelé le pierre de Cayenne. Celui que l'on nourrissoit sous son nom à la ménagérie du roi, avoit été vraisemblablement envoyé de l'île de Cayenne, après y être parvenu par quelques vaisseaux du Mexique, son pays natal. Cependant, un savant ornithologiste, Levaillant, m'assure qu'à Panamaribo,

<sup>(1)</sup> Encyclopédie méthodique, part. ornith. article du pauxi.

capitale de la colonie de Surinam, dans la Guiane hollandaise, l'on élève plusieurs pauxis, qui y sont d'une domesticité aussi familière que les hoccos, et que ces oiseaux viennent de l'intérieur des terres. Mais le voisinage de ces terres limitrophes de celles de la Guiane française, où il n'y a point de pauxis, peut faire présumer, avec beaucoup d'apparence de raison, que ces oiseaux n'y existent pas non plus dans l'état de sauvage, et que ceux des basse-cours de Panamaribo y ont été originairement apportés du Mexique, ou d'autres contrées adjacentes.

Aucun voyageur ne parle de la voix du pauxi; elle doit néanmoins avoir quelque chose de particulier, puisque le conduit où elle se forme a aussi une conformation toute particulière, ainsi que l'immortel Daubenton l'a observé (1). La trachée-artère du pauxi paroît être la plus longue, proportion gardée, de toutes celles qui ont été examinées jusqu'à présent dans les oiseaux. Elle s'étend à l'extérieur de la poitrine, sous la peau, et passe d'abord, par le bas, sur le

muscle

<sup>(1)</sup> Mémoires de l'académie des sciences de Paris, année 1761, pag. 376.

muscle pectoral droit, allant directement jusqu'au bout du sternum, où elle fait une circonvolution vers la gauche, d'environ trois pouces de longueur, et à peu près dans la forme d'un anneau; elle revient encore par dessus le muscle pectoral droit, et tourne dessus la clavicule, pour se plonger enfin dans la poitrine (1).

1. C. C.

erelly of to

TOME XLII,

<sup>(1)</sup> Voyez aussi les Transactions linnéennes de Londres, tom. IV, pag. 90.

- melani...

## L'HOAZIN (1).

Voyez les planches enluminées, n° 337, et pl. XLVIII de ce volume.

Cet oiseau est représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de faisan huppé de Cayenne; du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre planche 337 à la description de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout à

Phasianus suprà fuscus, subtùs ex rufo albus, crisso rufo, capite cristato, area oculorum nuda rubra, caudæ cuneatæ apice flavo .. phasianus cristatus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 101, sp. 10.

Phasianus fulvo fuscus, capite cristato, fascida alarum duplici pallida, caudæ apice luteo .... phasianus cristatus. Lath. Syst. ornith. gen. 54, sp. 7.

Sonnin.

<sup>(1)</sup> Le hocco brun du Mexique. Phasianus fulvus ad fuscum inclinans; pectore candido-luteo; alis et caudá candido et pallenti maculatis; cristá in capite pennis candido-pallidis, subtús nigris, conflatá. crax fuscus mexicanus. Brisson, Ornithol. clas. 3, ord. 2, gen. 7, sp. 15.

fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé; la poitrine, d'un blanc jaunâtre; les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches, à un pouce de distance les unes des autres; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête, d'un fauve brun; les pieds, de couleur obscure : il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté, et noires de l'autre; cette huppe est plus haute et d'une autre forme que celle des hoccos, et il ne paroît pas qu'il puisse la baisser et la relever à son gré; il a aussi la tête plus petite et le cou plus grêle.

Sa voix est très - forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire passer chez des peuples grossiers, pour un oiseau de mauvais augure; et comme par-tout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remêdes aux maladies les plus graves; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance, fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens. Il se tient commu-

nément dans les grandes forêts, perché sur les arbres le long des eaux, pour guetter et surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique. Hernandez ajoute qu'il paroît en automne; ce qui feroit soupçonner que c'est un oiseau de passage (1).

M. Aublet m'assure que cet oiseau, qu'il a reconnu facilement sur notre planche enluminée, n° 337, s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les indiens,

Je retrouverois bien plutôt l'hoazin dans un autre oiseau, dont parle le même auteur au chapitre 223, pag. 57, à la suite du pauxi; voici ses termes: Alia avis pauxi annectenda .. ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristà octo uncias longà e multis aggeratà plumis. .. in amplitudinem orbicularum præcipuè circa summum dilatatis. Voilà bien la huppe de l'hoazin, et sa taille.

<sup>(1)</sup> Voyez Hernandez, lib. 9, cap. 10, pag. 320. Fernandez parle d'un autre oiseau, auquel il donne le nom d'hoazin, quoique, par son récit même, il soit très-différent de celui dont nous venons de parler; car, outre qu'il est plus petit, son chant est fort agréable, et ressemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, et même à un rire moqueur; et l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre, ni de bon goût: au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point. (Voyez Hist. avi. nov. Hisp. cap. 61, pag. 27.)

et que les français les appellent des paons : ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers et d'autres insectes (1).

9 4 61

SONNINE.

<sup>(1)</sup> La planche enluminée, n° 337, et la pl. XLVIII de ce volume représentent en effet un oiseau de la Guiane très-approchant de l'hoazin, mais qui cependant en diffère, ainsi qu'on le verra dans l'article suivant. Au reste, le fait de la domesticité du sasa, ou, si l'on veut, de l'hoazin de la Guiane, de même que son prétendu nom de paon, n'a point de fondement.

### L E S A S A (1),

#### PAR SONNINI.

.. is fire

C'est ainsi que l'on doit écrire et prononcer le nom de cet oiseau, et non zaza, comme Mauduyt et d'autres curieux l'avoient étiqueté dans leurs collections, parce que cette dernière manière d'ortographier forme un son qui s'éloigne un peu de la prononciation des naturels de la Guiane, et du cri même de l'oiseau. On le trouve à la Guiane française, et probablement dans d'autres contrées méridionales de l'Amérique; cependant aucun des livres qui traitent de l'Histoire naturelle de cette partie du nouveau Monde n'en fait mention. Le n° 337 des planches enluminées le représente à la vérité; mais dans le grand ouvrage que ces planches accompagnent, Guenau de Montbeillard le rapporte à l'hoatzin, décrit par

<sup>(1)</sup> Sasa, nom de cet oiseau à la Guiane.

Hernandez (1). Cet hoatzin du Mexique a, sans contredit, beaucoup de ressemblance avec le sasa de la Guiane; mais, en comparant ces deux oiseaux avec quelque attention, l'on s'aperçoit bientôt que l'hoatzin de Hernandez, l'hoatzin de l'article précédent, a des traits saillans de disparité qui peuvent le faire regarder plutôt comme une espèce distincte, que comme une simple variété de la même espèce. Il diffère en effet du sasa par sa grandeur, qui égale presque celle d'une poule d'Inde, par son bec recourbé, par des taches d'un blanc pâle semées par intervalles d'un pouce sur ses ailes et sur sa queue; par la couleur de sa huppe, d'un blanc pâle en dessous et noir en dessus; et enfin par ses pieds bruns (2). Il en diffère encore par ses habitudes, puisque, toujours au rapport de Hernandez, il ne paroît qu'en automne dans les contrées les

<sup>(1)</sup> Hist. avi. nov. Hisp. cap. 10, pag. 320. De hoatzin, seu ave similem nomini edente vocem.

<sup>(2)</sup> Avis est gallinæ indicæ penè magnitudine incurvo rostro... alis caudaque maculatis per intervalla pollicis, colore candenti pallidoque... fuscis cruribus. Cristam gestat constantem plumis è candido in pallidum colorem vergentibus, sed dorso earum nigro. Hernandez, loco suprà citato.

plus chaudes du Mexique, et qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens (1); au lieu que le sasa de la Guiane est sédentaire et frugivore.

De tous les oiseaux de l'Europe, il n'en est point avec lequel le sasa ait plus de conformité qu'avec le faisan; il en a la taille, le port, la forme du corps, celle du bec et des pieds. Quoique les teintes de son plumage soient en général un peu sombres, leur ensemble ne laisse pas que d'être agréable. Les plumes du dessus et du côté du cou, de même que celles du dos, sont brunes et marquées de blanc dans leur milieu. Les ailes ont leurs convertures supérieures brunes et bordées de blanc, et leurs pennes d'un brun qui se charge de roux à mesure qu'elles s'éloignent du corps. Des reflets verds et cuivrés égayent le fond obscur du dos et des ailes. Les pennes de la queue sont longues, d'un brun verdâtre, et terminées de blanc sale. Le blanc nuancé de roux est la couleur de tout le dessous du corps, à l'exception que le roux est sans mélange sur les couvertures inférieures des ailes, sur le ventre et sur les jambes; ses pieds et ses doigts sont rouges, et ses ongles noirs.

<sup>(1)</sup> Vescitur anguibus... Hernandez, loco suprà citato.

Mais ce qui le distingue plus particulièrement, c'est une longue huppe formée de plumes étroites, rousses depuis leur naissance jusqu'à la moitié de leur longueur, noires dans le reste, et dont les plus grandes descendent en arrière jusqu'au milieu du cou. Il n'a pas la faculté de relever cette belle huppe en forme de panache, comme certains oiseaux; lorsqu'il est affecté, il peut seulement en soulever les plumes, ou plutôt les roidir, de sorte qu'elles se soutiennent horizontalement; dans ces mêmes circonstances, sa queue s'élargit et s'arrondit en éventail.

Cette espèce d'oiseau ne m'a pas paru fort nombreuse, du moins dans les cantons de la Guiane que j'ai parcourus. Je les ai rencontrés quelquefois par paires, et quelquefois par troupes de six ou de huit au plus. On ne les trouve jamais dans les grands bois, ni dans les lieux élevés; ils fréquentent de préference les savannes noyées, et cette préférence est fondée sur leur besoin, car ils se nourrissent des feuilles et des baies d'un très – grand arum, que les guianais appellent moucou-moucou (1), qui ne croît

<sup>(1)</sup> Arum arborescens sagittariæ foliis. Voyez

que dans les endroits inondés. Par-tout où il y a beaucoup de ces plantes aquatiques, il y a aussi, pour l'ordinaire, des sasas, dont le nombre est même en raison de l'espace qu'elles occupent. Ce genre de nourriture, qu'ils ne peuvent prendre qu'étant perchés, puisque le pied des moucous-moucous est dans l'eau, leur fait contracter l'habitude de cette situation; aussi ne vont-ils jamais à terre. Pendant une bonne partie de la journée, ils demeurent tranquilles sur quelque branche basse et ombragée, aux bords des eaux ; leur vol est court et peu élevé: du reste, ils ne sont point farouches; leur caractère paroît être doux, paisible et social; lorsqu'ils sont en troupes, ils se tiennent sur la même branche, rangés en file et serrés l'un contre l'autre, sans querelle ni débat. Ils prononcent leur nom d'une voix forte, rauque et désagréable. Ce n'est pas le seul trait déplaisant qu'ils aient; ils exhalent encore une si forte odeur de castoreum, que leur chair ne peut se manger;

Plum. Barrère, etc. — Arum caulescens rectum, foliis sagittatis. .. arum arborescens. Lin. Aublet, Hist. des pl. de la Guiane, pag. 835. — Aninga-iba, au Brésil, suivant Pison, lib. 4, cap. 70.

## DU FAISAN. 299

elle n'est cependant pas tout à fait inutile. Les pêcheurs de ces contrées la coupent par morceaux, et s'en servent comme d'un excellent appât pour prendre un gros poisson que l'on y nomme torche, et qui est une espèce de mulet (1).

1:4.

<sup>(1)</sup> Mugil maximus. Torsse. Barr. Hist. nat. de la France équinoxiale, pag. 174.

### L'YACOU (1).

Voyez la planche XLIX de ce volume.

Cet oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est yacou, d'où lui est venu le nom d'iacupema: pour moi, j'ai préféré celui d'yacou, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir et l'entendre.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau (2); quelques naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans (3), et d'autres,

<sup>(1)</sup> Le dindon du Brésil. Gallo-pavo caruncula in fronte carens. gallo-pavo brasiliensis. Brisson, Ornith. clas. 3, ord. 2, gen. 2, sp. 2.

Penelope capite pennis erectis cristato, temporibus violaceis... penelope cristata. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 99 bis, sp. 2.— Latham, Syst. ornith. gen. 51, sp. 1.

Sonnin.

<sup>(2)</sup> Voyez Marcgrave, Hist. avi. brasil. lib. 5, eap. 5, pag. 198.

<sup>(3)</sup> Klein, Ordo avium, pag. 114, n° 2. — Ray, Synops. avi. pag. 56, etc.



1. L'YACOU

2. I.E MARAII. sous le nom de faisan verdâtre de l'ayenne

tels que MM. Brisson (1) et Edwards (2), l'ont rangé parmi les dindons; mais il n'est ni l'un ni l'autre: il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, et par sa taille, qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire; et par sa tête, qui est en partie revêtue de plumes; et par sa huppe, qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé; et par ses pieds, qui n'ont point d'éperons: d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq d'Inde, et il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue: d'autre part, il n'est point un faisan, car il a le bec grêle et alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, et le naturel doux et tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; et il diffère, par son cri, du faisan et du dindon. Mais que sera-t-il donc? Il sera un vacou, qui aura quelques rapports

<sup>(1)</sup> Brisson, Ornith. tom. I, pag. 162.

planche xIII.

avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, et la queue composée de pennes toutes égales); avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes et la queue longue); avec les hoccos (cette longue queue, la huppe et le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées, et en assez grand nombre pour constituer une espèce à part, et empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le guan ou le quan de M. Edwards, planche xIII, ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelque tribu de sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que parce qu'il est moins haut monté (1), et que ses yeux sont d'une autre couleur (2); mais on sait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, et sur-tout parmi les races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur

<sup>(1)</sup> Marcgrave dit positivement, crura longa, à l'endroit cité.

<sup>(2)</sup> Oculis nigrescente, dit Marcgrave; Of a dark dirty orange colour, dit M. Edwards.

principale du plumage, avec différens reflets et quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, etc.; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on sait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même espèce que le coxolitli de Fernandez (1); cependant celui-ci est beaucoup plus gros, et n'a point, sous la gorge, cette membrane charnue qui caractérise l'yacou; c'est pourquoi je l'ai laissé avec les hoccos proprement dits.

<sup>(1)</sup> Voyez Ray, Synopsis avi. pag. 57.

# ADDITION

## A L'ARTICLE DE L'YACOU,

#### PAR SONNINI.

127 719 IL 31 (1)

1991

. . . . Sail L. . . .

L'yacou est une espèce très-voisine de celle du marail, dont il sera question dans l'article suivant. Ces deux oiseaux sont, pour ainsi dire, si apparentés, que je persisterois à n'en faire qu'une seule et même espèce, ainsi que je l'ai publié dans un mémoire sur le marail, inséré dans le Journal de physique, année 1775, si l'yacou et le marail ne présentoient quelques différences dans la conformation des parties intérieures; et ces dissemblances, qui tiennent à l'organisation de l'animal, sont plus décisives que quelques disparités dans les couleurs du plumage.

La trachée-artère, dans l'yacou, descend, suivant Bajon, directement dans la poitrine, pour s'y distribuer comme dans les autres oiseaux oiseaux (1). Si cela est, j'observerai que le guan d'Edwards ne peut plus être regardé comme une variété de l'yacou, ainsi que Guenau de Montbeillard l'a dit, et que je l'ai pensé moi-même, puisque la trachée-artère de cet oiseau se porte très-bas le long de la poitrine, et se replie au fond en remontant d'un tiers au moins de sa longueur (2). Mais Bajon, qui s'est trompé en plusieurs autres circonstances, et particulièrement au sujet de l'anatomie du tapir (3), n'auroit-il pas ouvert un yacou femelle? et j'ai dit que ces sortes d'irrégularités de la trachée-artère des oiseaux ne s'y rencontrent généralement que dans les mâles.

Quoi qu'il en soit, l'yacou a, du reste, les mêmes caractères et le même plumage que le marail, à quelques exceptions près de peu d'importance; et la description de l'un peut s'adapter à l'autre, en remarquant que l'yacou a la peau de la gorge noire, les yeux grands,

<sup>(1)</sup> Mémoires sur Cayenne, tom. I, pag. 401.

<sup>(2)</sup> Transactions of the Linneau society, vol. IV. Essay on the trachea or windpipes of various kinds of birds; by john Latham.

<sup>(3)</sup> Voyez le volume XXIX de cette Histoiro Naturelle, page 320.

très-saillans et entourés d'une peau bleuâtre, la couleur d'un verd noirâtre, le dessus de la tête blanc, quelques mouchetures blanches sur le cou, enfin des taches de la même couleur sur les couvertures des ailes. Mais Bajon ajoute mal à propos que l'yacou est plus gros que le marail, l'un et l'autre étant de la même taille.

L'yacou est d'un naturel fort doux; il s'apprivoise très-facilement, et il paroît sensible aux caresses; dans l'état de sauvage, il cherche les arbres les plus élevés pour y passer la nuit; en domesticité, il se couche sur les combles des maisons. Il fait entendre deux cris bien distincts; l'un, très-foible, est le plus ordinaire, et ressemble au cri des dindons; l'autre, plus fort et plaintif, paroît être l'accent du besoin ou de la douleur. C'est du premier de ces cris que les naturels de la Guiane ont imposé à l'yacou le nom de couyovit. Cet oiseau ne se voit que très-rarement aux environs de Cayenne; on le trouve dans les terres plus méridionales qui avoisinent le fleuve des Amazones.

## LE MARAIL (1).

Les auteurs ne nous disent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards, qui conjecture qu'elle n'a point de huppe (2): d'après cette indication unique, et d'après la comparaison des figures les plus exactes, et des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui que nous avons fait représenter (1) sous le nom de faisan verdâtre de Cayenne, et qu'on appelle communément marail dans cette île, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce

<sup>(1)</sup> Penelope ex virescente nigra, area oculorum nuda pedibusque rubris, gutture subnudo albo-punctato. .. penelope marail. Lin. Syst. nat. ed. 13, gen. 99 bis, sp. 5.

Penelope capite subcristato, temporibus gulaque incarnatis carunculatis. penelope marail. Latham, Syst. ornith. gen. 52, sp. 4. Sonnini.

<sup>(2)</sup> Edwards, Histoire natur. des oiseaux rares, pag. 13.

<sup>(3)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 358, et planche XLIX de ce volume.

de l'vacou; car j'y retrouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards, planche xiii, dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux (1), l'espace rouge et nu sous la gorge, la conformation des pieds et du bec, etc. : j'avoue que j'y ai aussi aperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue comme dans le faisan, et non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, et les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec : mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, et où il y a des variétés encore plus éloignées des unes des autres.

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise trèsaisément, et que sa chair est délicate et meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est

<sup>(1)</sup> Cette peau nue est bleue dans l'yacou, et rouge dans le marail; mais nous avons déjà observé la même variation de couleur d'un sexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

plus succulente: il ajoute que c'est un véritable dindon; mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe, et c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité de nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec verd, et qui n'a point de queue (1): nous avons déjà vu dans l'histoire du hocco proprement dit, et du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue, qu'on avoit pris pour des femelles: cela seroit-il vrai aussi des marails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers et si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parlèr qu'en hésitant et par conjecture.

<sup>(1)</sup> Phasianus, niger, aburus, viridi rostro. France équinoxiale, pag. 139. Nota. Je crois que cet auteur a entendu, par le mot latin barbare, aburus, sans queue; ou qu'il aura écrit aburus au lieu de abrutus, qui, comme erutus, pourroit signifier arraché, tronqué.

## ADDITION

### A L'ARTICLE DU MARAIL,

#### PARSONNINI.

Le s français de la colonie de Cayenne appellent le marail un faisan, et il faut convenir qu'il a des ressemblances trèsnombreuses avec cet oiseau. Le nom de marail, ou maraye, est celui que lui donnent les naturels de la Guiane.

Cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule ordinaire; sa longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, est d'un pied et demi. Le bec a la forme de celui des gallinacés; c'est au milieu de sa longueur que les ouvertures des narines sont placées. Le sommet de la tête est garni de plumes assez longues, que l'oiseau peut relever en forme de huppe; les côtés de la tête sont couverts d'une peau nue et rougeâtre, au milieu de laquelle sont les yeux, dont l'iris

est jaune (1). Cet espace nu est entouré, en dessus et en dessous, d'un cercle épais de petites plumes, variées de blanc et de la couleur générale du corps. La gorge est dénuée de plumes; la peau en est rouge et parsemée de poils noirs.

Tout le cou est couvert de plumes brunes; on y remarque des reflets verds à reflets cuivrés, et des mouchetures blanches aussi bien que sur la poitrine. Chaque plume des couvertures des ailes a une bordure blanche presqu'imperceptible, et l'on remarque une teinte roussâtre sur les pennes, qui, lorsqu'elles sont pliées, ne passent guère l'origine de la queue. Le ventre est brun, nuancé de gris; la queue est de la couleur du corps en dessus, et brune par dessous; les pieds et les doigts sont d'un rouge assez vif, et les ongles bruns; le doigt du milieu est beaucoup plus long que les autres.

La femelle a aussi une huppe, mais moins fournie, moins belle et moins longue que celle du mâle; son corps est aussi plus gros; elle a le bec plus long, la peau nue de la gorge moins rouge, et celle qui entoure les

<sup>(1)</sup> Bajon, Mémoire sur Cayenne, prétend que l'iris est noirâtre.

yeux, d'un cendré bleuâtre; du reste, elle est entièrement semblable au mâle.

Le marail s'apprivoise très-aisément. J'en ai vu un dont la familiarité étoit importune; il étoit sensible aux caresses; et lorsqu'on répondoit aux siennes, il donnoit des marques de la plus vive joie par ses mouvemens et par ses cris, semblables à ceux d'une poule qui rassemble ses poussins autour d'elle. Dans l'état de liberté, ses mœurs sont douces et tranquilles; il habite les lieux solitaires, et se nourrit de fruits sauvages. La femelle fait son nid sur les arbres, et pond depuis deux jusqu'à cinq œufs, suivant son âge.

On les rencontre rarement en troupes; ce qui détruit l'observation, ou plutôt le souvenir de Pison, qui se souvient d'avoir entendu retentir les forêts des cris des marails qui voloient en bande (1). Chaque paire se suffisant à elle-même, ils ne cherchent pas, ils fuient même la société de leurs semblables: ils sont les premiers oiseaux qui saluent l'aube du jour par leurs cris, qui

<sup>(1)</sup> Pison, Hist. nat. bras. pag. 31. Bajon, Mémoires sur Cayenne, assure que, pendant l'été, on rencontre jusqu'à six à huit marails ensemble; quant à moi, je ne les ai jamais vus que par paires.

ne répondent pas à leurs bonnes qualités; ce cri est fort et désagréable; mais ils le répètent peu, et presque jamais pendant le jour; ils rendent seulement au soleil couchant les mêmes honneurs qu'à son lever. C'està cette tranquillité, pendant la journée, qu'ils doivent leur sûreté: on ne les découvre que difficilement sur les arbres; mais malheur à eux si on les surprend au moment où ils cherchent à terre leur nourriture! car ils se contentent alors de voler sur l'arbre le plus prochain, où ils ne peuvent échapper aux traits du chasseur. Un des deux époux une fois tué, l'autre ne doit pas lui survivre, car il ne fuit pas; ou si le bruit d'un coup de feu l'a contraint à s'éloigner pour un instant, il revient bientôt à l'endroit où il a laissé son compagnon, et il y reçoit la mort que sa douleur seule lui auroit peut-être donnée. Il semble que la cruauté des hommes cherche à détruire ce qu'elle ne peut imiter.

Les marails, comme je viens de le dire, sont presque toujours perchés; ils ne descendent à terre que pour y amasser les fruits et les graines, qui composent leur nourriture. Le peu de longueur des ailes, comparée à la grandeur du corps, démontre assez qu'ils

ne sont pas susceptibles d'un vol élevé, ni long; aussi volent - ils pesamment et avec beaucoup de bruit; mais, en revanche, ils courent à terre avec beaucoup de vîtesse, en déployant les ailes. Leur chair, sans être meilleure que celle du faisan (1), est bonne; mais il est rare d'en trouver qui ne soient durs; les jeunes seuls sont exempts de cette mauvaise qualité.

Le cri extraordinaire du marail est l'indice de la conformation particulière de sa trachée-artère. En effet, après avoir suivi le cou sur la partie antérieure de l'œsophage jusqu'à sa poitrine, elle se dirige en dehors, n'étant recouverte que par la peau et les plumes, et descend de quelques lignes sur le sternum; elle remonte ensuite, en se recourbant, par dessus la clavicule droite, se partage en ses deux bronches, et se termine dans la cavité. Bajon assure que cette conformation de la trachée-artère du marail est commune au mâle et à la femelle (2); ce qui est contraire à la règle générale, et mériteroit peut-être d'autres observations pour être adopté.

<sup>(1)</sup> Aublet, Hist. nat. des oiseaux de Buffon, pag. 154, tom. IV

<sup>(2)</sup> Mémoires sur Cayenne, tom. I, pag. 392.

#### LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P du Tertre a donné la description (1). Si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans, doivent se rapporter aux hocces, le caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les français des Antilles, et d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de faisan: « Ce faisan, dit-il, est un fort bel oiseau, gros comme un chapon (2), plus haut monté, sur des pieds de paon; il a le cou beaucoup plus long que celui d'un coq, et le bec et la tête approchant de ceux du corbeau; il a toutes les plumes du cou et du poitrail, d'un beau bleu luisant, et

<sup>(1)</sup> Le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tom. II, traité v, § 8.

<sup>(2)</sup> Comment le P. du Tertre, en parlant des oiscaux de cette grosseur, a-t-il pu les désigner sous le nom de certains petits oiscaux, comme il le fait à l'endroit cité, pag. 255?

aussi agréable que les plumes des paons; tout le dos est d'un gris brun, et les ailes et la queue, qu'il a assez courtes, sont noires.

Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maître dans la maison, et en chasse à coups de bec les poules d'Inde et les poules communes, et les tue quelquefois; il en veut même aux chiens, qu'il becque en traître... J'en ai vu un qui étoit ennemi mortel des nègres, et n'en pouvoit souffrir un seul dans la case, qu'il ne becquât par les jambes ou par les pieds, jusqu'à en faire sortir le sang ».

Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave, sous le même nom de caracara (1)? il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé, et pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens et aux nègres: on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique, qui ne souffre point

<sup>(1)</sup> Marcgrave, Hist. avium, brasil. p. 211.

ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer et s'en nourrir : d'ailleurs, il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara : enfin, il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue et les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre,

# LE CHACAMEL (1).

Fernandez parle d'un oiseau qui est du même pays, et à peu près de la même grosseur que les précédens, et qui se nomme, en langue mexicaine, chachalacamelt, d'où j'ai formé le nom de chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer. Sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules, car il est, dit-on, si fort et si continuel,

<sup>(1)</sup> Penelope rostro cærulescente, dorso fusco, pectore cæruleo, abdomine excandicante fusco... penelope vociferans. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 99 bis, sp. 6.

Crax fusca, rostro pectoreque cyaneis abdomine albido... crax vociferans. Latham, Syst. ornith. gen. 53, sp. 5.

Cet oiseau me paroît le même que le rancanca, dont j'ai parlé à l'article de mes observations sur l'oiseau que Buffon a appelé petit aigle d'Amérique. Voyez le volume XXXVIII de cet ouvrage, p. 69, à laquelle on trouve le texte entier de Fernandez au sujet du chachalacamelt. Sonnini.

qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; et c'est de là que lui vient son nom mexicain, qui signifie oiseau criard. Il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, et le bec et les pieds, sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, et y élève ses petits (1).

<sup>(1)</sup> Voyez Fernandez, Hist. avi. nov. Hispaniæ, cap. 41.

- 111

11 39 211.

### LE PARRAKA

ET

## L'HOITLALLOTL (1).

Autant qu'en peut en juger par les indications incomplettes de Fernandez et de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1° le parraka du dernier, qu'il appelle faisan, et dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, et lui forment

<sup>(1)</sup> Phasianus fuscus subtùs fulvus, vertice fulvo caudá æquali... phasianus parraka.

Phasianus ex fulvescente albus, cauda longa viridi... phasianus mexicanus. Lin. Syst. nat. edit. 13 gen. 101, sp. 8 et 9.

Phasianus subcristatus fuscus, subtùs fulvus, caudâ elongatâ apice integrâ... phasianus parraqua.

Phasianus fulvo albus, caudâ elongatâ, tectricibus viridi nitentibus... phasianus mexicanus. Latham, Syst. ornith. gen. 54, sp. 10 et 12.



Barraband del

LE PARRAKA

J.B. Raine C.

une espèce de huppe (1); 2° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier (2), lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique: cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes et le vol pesant, comme la plupart des précédens, mais il devance à la course les chevaux les plus vîtes. Il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur, du bout du bec au bout de la queue; sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue, elle – même, est d'un verd changeant, et qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce; je ne les place ici que parce que le peu que l'on sait de leurs qualités, les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous autres; c'est à l'observation à fixer leur

<sup>(1)</sup> Barrère, phasianus vertice fulvo, cirrato, France équinoxiale, pag. 140.

<sup>(2)</sup> Fernandez, Hist. avi. nov. Hispaniæ, cap. 52, pag. 25.

véritable place: en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, et d'en donner une histoire plus complette.

## A D D I T I O N and its

## A L'ARTICLE DU PARRAKOUA,

, PAR SONNINI.

CET oiseau, que l'on doit ecrire parrakoua, et non pas parraka, comme l'a fait Barrère (1), prononce distinctement son nom; il a beaucoup de ressemblance avec le marail; il est seulement plus petit; du reste, il en a le port, l'extérieur et les mœurs; la conformation du bec est la même, ainsi que celle des pieds et des doigts, qui sont aussi rougeâtres: on y retrouve sous la gorge la même place, nue et rouge; elle est divisée en long par le milieu, par une bande étroite de poils durs, noirs et épais; les plumes de la tête, plus longues qu'à l'ordinaire, et plus fournies, forment une espèce de huppe, que l'oiseau hérisse lorsqu'il est affecté; cette huppe est d'un brun tirant sur le roux; le

<sup>(1)</sup> Franc. équinox. pag. 140; et Ornith. p. 82.

champ du plumage est mélangé de gris, de roux et de verd, confondus ensemble. Le dessous du corps est gris; les pennes des ailes et du milieu de la queue ont des reflets d'un verd luisant; les collatérales de la queue sont rousses, à l'exception de celle qui touche de chaque côté les deux pennes du milieu, laquelle est mi-partie de verd luisant et de rougeâtre. Le bec est noir jusques vers son extrémité, qui est de couleur de corne, et les ongles sont de cette dernière couleur.

Les ouvertures des narines, larges et ovales, sont placées à plus de moitié de la longueur du bec; les plumes du front s'avancent sur le bec, jusques près des narines. Les yeux sont entourés d'une peau nue et bleuâtre.

Dimensions. Longueur totale, un pied neuf pouces trois lignes; du bec, quatorze lignes; sa mandibule supérieure, un peu renslée à sa base, et épaisse de six lignes, droite au dessus des narines, ensuite crochue et épaisse de deux lignes à son extrémité, se coude en dedans et dépasse la mandibule inférieure de deux lignes. Largeur des ouvertures des narines, deux lignes, longueur trois lignes; elles sont à

neuf lignes de l'angle antérieur de l'œil. Longueur des ailes, sept pouces deux lignes; longueur de la queue, huit pouces: elle passe les ailes pliées, de six pouces et demi. Longueur du tarse, deux pouces; du doigt du milieu, deux pouces; du doigt postérieur, quatorze lignes.

L'hoitlallotl de Fernandez, sans être la même espèce que le parrakoua, puisque les couleurs sont différentes, n'en est peut-être qu'une variété (1). Il n'en est pas de même du motmot de Séba (2), et de l'espèce de pigeon de Moerhing (3), que M. Brisson a confondus avec son faisan de la Guiane, qui est le parrakoua; car celui-ci n'a pas la tête grosse, ni le cou court, ni le bec petit et épais. La description donnée par ces deux

<sup>(1)</sup> L'on a vu, par la nomenclature placée en tête de l'article précédent, que Gmelin et Latham donné l'hoitlallotl et le parrakoua comme deux espèces distinctes.

<sup>(2)</sup> Avis motmot brasiliensis coloris spadicei. Seb. tom. I, pag. 103. Gmelin et Latham n'ont pas distingué le motmot de Séba du katraca du P. Feuillée; mais, si le motmot étoit le même oiseau que le katraca, il seroit aussi le même que le parrakoua, qui n'est pas d'espèce différente.

<sup>(5)</sup> Moerhing. Avi. gen. 103. Columbæ ad finis.

auteurs, et sur-tout la figure de Séba (1), démontrent assez le peu de rapport qui se trouve dans ces oiseaux.

Mais il paroît certain que le parrakoua est le même oiseau que la poule sauvage, le katraca du P. Feuillée (2); l'on y remarque, il est vrai, quelques différences dans la couleur du plumage; mais, outre qu'elles ne sont point considérables, l'on sait que, principalement dans les pays chauds, elles sont la suite de la diversité des climats, et même des situations. Je ne dissimule pas que la forme du bec, qui, dans le katraca, est presque semblable à celui de nos ramiers, et n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus court et plus solide (5), est une difficulté plus forte, et je croirois trop faire en attribuant au changement de climat cette disconvenance, qui, dans un auteur moins exact que le P. Feuillée, me paroîtroit mal observée, ou au moins mal exprimée. Les ressemblances, du reste, sont si marquées dans ces deux oiseaux, que l'on

<sup>(1)</sup> Tab. 47, fig. 2.

<sup>(2)</sup> Journal des obs. sisiq. p. 285. Voyez ma note à l'article du katraca.

<sup>(3)</sup> Ibidem.

ne peut hésiter de les réunir; ils ont tous deux la même taille, le même port (celui des faisans), la même démarche, les mêmes habitudes, et le même cri; car il peut s'entendre de deux manières, en observant cependant que la dernière syllabe est bien distinctement koua; mais on a écrit jusqu'à présent parraka ainsi que katraca, et l'on conçoit qu'il doit y avoir peu de différence dans la prononciation des deux premières syllabes exprimées par un oiseau; son chant réunit les deux manières, et l'on entend également katrakoua, et parrakoua.

Ce qui ne doit laisser aucun doute sur le rapport de ces deux oiseaux, c'est la conformation singulière de la trachée-artère du mâle, également observée dans le katraca par le père Feuillée, et dans le parrakoua par des observateurs plus modernes.

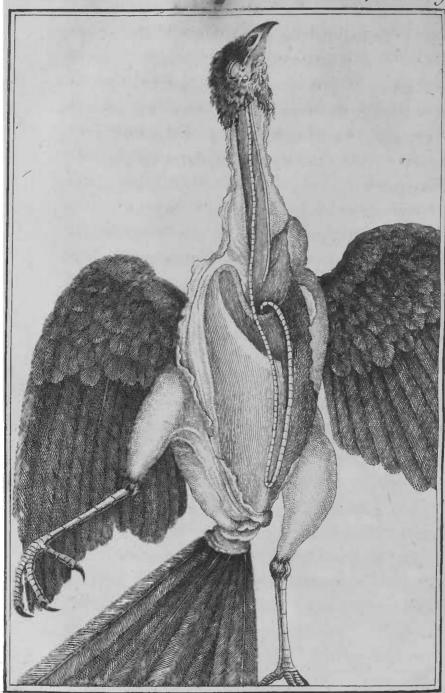
Cette conformation de la trachée-artère du parrakoua étoit bien connue des créoles et des chasseurs de la colonie de Cayenne; je l'avois annoncée moi-même à MM. de Buffon et Daubenton; et cette découverte, qui au fond n'en étoit pas une, puisque la priorité en est due au père Feuillée, devoit être publiée dans un ouvrage auquel je travaillois en 1776, mais que de nouveaux voyages

m'ont forcé d'abandonner. Bajon est venu un an après se faire honneur de cette remarque, en la présentant comme si personne n'en eût parlé avant lui (1): aussi l'académie des sciences, à laquelle il adressa l'annonce de cette prétendue découverte, lui observa que le père Féuillée en étoit vraiment l'auteur (2).

La trachée-artère du parrakoua n'accompagne pas l'œsophage, comme celle des autres espèces d'oiseaux, pour entrer dans la capacité de la poitrine; ce conduit de la respiration continue son cours hors de la poitrine, collé par de petits liens membraneux à la partie latérale droite du sternum. an niveau de la crête de cet os. Parvenue à l'extrémité du sternum, la trachée-artère se replie, forme une crosse, remonte près de la crête du même os, comme une trompette; et dans ce retour, elle est attachée à l'autre tuyau par de petites fibres membraneuses jusqu'à la partie supérieure du sternum: passant enfin par dessus la clavicule droite, elle se plonge dans la capacité de la poitrine

<sup>(1)</sup> Mémoire sur Cayenne, tom. I, pag. 374.

<sup>(2)</sup> Rapport fait à l'académie des sciences, par Daubenton et Jussien.



Barraband del.

LE PARRAKA OUVERT

E. Voysart S.

pour s'épanouir dans les poumons, de même que cela a ordinairement lieu dans les autres oiseaux. (Voyez la planche LI de ce volume, dans laquelle nous avons fait représenter un parrakoua ouvert, afin que l'on pût suivre le chemin que parcourt la trachée-artère.)

Les mâles seuls, dans cette espèce, présentent cette particularité; c'est, comme je l'ai dit, une règle générale: le marail paroît y faire exception, si Bajon ne s'est point trompé en avançant que la femelle de cet oiseau avoit la trachée-artère conformée comme celle du mâle.

On ne trouve, à la Guiane, le parrakoua que dans les forêts peu éloignées des côtes, et jamais dans l'intérieur des terres: Il ressemble au marail, non seulement par la plupart de ses caractères extérieurs, mais encore par ses mœurs et ses habitudes; il vit, comme lui, de fruits et de graines sauvages; il court à terre avec la même vîtesse, vole aussi peu et aussi pesamment, a la voix aussi forte, aussi désagréable, et la fait entendre aux mêmes heures; enfin il a presque le même naturel, les mêmes goûts, la même douceur, la même constance dans ses amours, et les mêmes dispositions à s'apprivoiser.

L'on pourroit donc regarder, sans beaucoup se tromper, le parrakoua comme un marail plus petit; mais le marail habite les lieux écartés, les vastes solitudes boisées de l'intérieur de la Guiane : le parrakoua, au contraire, fréquente plus ordinairement des lieux plus découverts, les bois peu épais, les halliers et même les savannes; et comme ces espaces plus libres environnent le plus souvent les habitations, le parrakoua se trouve plus rapproché de l'homme que le marail; aussi remarque-t-on, dans son naturel, une teinte sauvage qui n'existe pas dans le marail, et qui provient de l'agitation inquiette dans laquelle le jettent nécessairement les poursuites des hommes; tandis que le marail habitant des déserts silencieux, n'ayant point de sujet de crainte, est aussi moins farouche.

## LES PERDRIX (1).

Les espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, et sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un cahos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun; la plupart de ces faits étant contraires entre eux, et d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce,

<sup>(1)</sup> Nota. Cet article est de Guenau de Montbeillard. SONNINI.

ou même à un seul genre. Nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, et il y a grande apparence que celui que va nous fournir l'article de la perdrix, ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, et pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, et par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété et trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1° la perdrix grise ordinaire (1), et comme variété de cette race, celle que M. Brisson appelle perdrix grise blanche (2); 2° la perdrix de Damas, non celle de Belon (3), qui est une gélinotte, mais celle d'Aldrovande (4), qui est plus petite que notre perdrix grise, et qui me paroît être la même que la petite perdrix de passage qui est bien connue de

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 27.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornithologie, tom. I, pag. 223.

<sup>(3)</sup> Belon, Nature des oiseaux, pag. 258.

<sup>(4)</sup> Aldrovand. Ornitholog. tom. II, pag. 143.

nos chasseurs; 3° la perdrix de montagne, que nous avons fait représenter (1), et qui semble faire la nuance entre les perdrix grises et les rouges.

J'admets, pour seconde espèce, celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races constantes répandues en France, une variété et deux races étrangères.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont, 1° celle de la planche enluminée n° 150.

2° La bartavelle de la planche enluminée, n° 231.

Et les deux races ou espèces étrangères sont, 1° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, planche LXX.

2°. La perdrix de roche, qu'on trouve sur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge est sujet à prendre du blanc, de même que celui de la perdrix grise, il en résulte, dans cette espèce, une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'espèce grise ordinaire.

J'exclus de ce genre plusieurs espèces qui y ont été rapportées mal à propos.

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, n° 156.

- 1°. Le francolin que nous avons fait représenter (1), et que nous avons cru devoir séparer de la perdrix, parce qu'il en diffère non seulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, etc.
- 2°. L'oiseau appelé, par M. Brisson, perdrix du Sénégal, et dont il a fait sa huitième perdrix (2); cet oiseau, qui, est représenté sous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix; et comme c'est une espèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de bis-ergot.
  - 3°. La perdrix rouge d'Afrique (3).
- 4°. La troisième espèce étrangère donnée par M. Brisson sous le nom de grosse perdrix du Brésil (4), qu'il croit être le macucagua de Marcgrave (5), puisqu'il en copie la description, et qu'il confond mal à propos avec l'agamie de Cayenne (6), lequel est un oiseau

<sup>(1)</sup> Voyez les planches enluminées, nos 147 et 148.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornithologie, tom. I, pag. 231.

<sup>(3)</sup> Voyez les planches enluminées, nº 180.

<sup>(4)</sup> Brisson, Ornithol. tom. I, pag. 227, espèce 5.

<sup>(5)</sup> Marcgrave, Historia avium brasil. pag. 213.

<sup>(6)</sup> Voyez les planches enluminées, nº 169.

# DES PERDRIX. 335 tout différent, et du macucagua et de la perdrix.

- 5°. L'yambou de Marcgrave (1), qui est la perdrix du Brésil, de M. Brisson, et qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même (2), il a le bec alongé, qu'il se perche sur les arbres, et que ses œufs sont bleus.
- 6°. La perdrix d'Amérique, de Catesby (3) et de M. Brisson (4), laquelle se perche aussi et fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoissons.
- 7° Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler perdrix, d'après des ressemblances très-légères, et encore plus légèrement observées; tels sont les oiseaux qu'onappelle à la Guadeloupe perdrix rousses, perdrix noires et perdrix grises, quoique, selon le témoignage de personnes plus instruites,

<sup>(1)</sup> Marcgrave, Historia avium brasil. pag. 192.

<sup>(2)</sup> Brisson, Ornithologie, tom. I, pag. 227.

<sup>(3)</sup> Catesby, Appendix, planche xII, avec une figure coloriée.

<sup>(4)</sup> Brisson, Ornithologie, tom. I, pag. 230.

ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec, ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres (1). qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos; mais que les père et mère les nourrissent dans le nid. comme font les tourterelles (2); tels sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane (3); tels sont les manbouris, les pégassous, les pégacans de Léry, et peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits (4), quoiqu'il le soit, à mon avis,

<sup>(1)</sup> Il y a plusieurs espèces de perdrix qui se perchent, sur-tout dans le tems de l'amour. La bartavelle a même cette habitude. J. J. VIREX.

<sup>(2)</sup> Voyez le P. du Tertre, Histoire générale des Antilles, tom. II, pag. 254.

<sup>(3)</sup> Gemelli Carreri, Voyages. .... tom. VI, page 326.

<sup>(4)</sup> Il est certain qu'il existe des espèces de perdrix en Amérique, quelle que soit la manière dont elles y soient parvenues. Je ne parle point des par

#### DES PERDRIX.

357

par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetți.

espèces particulières à ce continent, qu'on appelle nouveau fort mal à propos, mais de celles qui sont aussi communes à l'ancien hémisphère.

J. J. VIREY.

# LA PERDRIX GRISE (1).

Voyez les planches enluminées, nº 27, et pl. LII de ce volume (2).

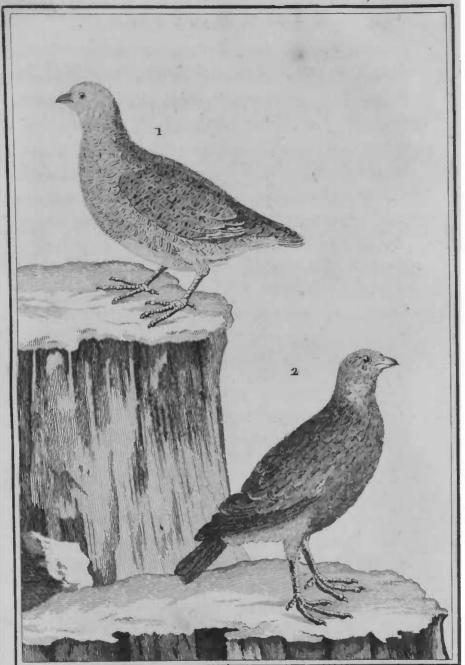
Quoique Aldrovande, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises sont communes par-tout,

Tetrao macula nuda coccinea sub oculis, cauda ferruginea, pectore brunneo, pedibus albidis.... perdix. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 3.

Perdix calcarata, cinereo rufo et nigro varia, macula nuda coccinea sub oculis, cauda ferruginea, pec-

<sup>(1)</sup> En latin, perdix. En espagnol, perdiz. En italien, perdice. En allemand, wild-hun ou feld-hun. En suédois, rapp-hoena. En anglais, partridge. En polonais, kuroptwa. — Perdrix grise ou gouache, perdrix gringette, perdrix griesche, perdrix grise, perdrix goache, perdrix des champs. (Belon, Nature des oiseaux, p. 257; et Portraits d'oiseaux, p. 62, b.) — Perdix minor sive cinerea. Aldrovande, Ornitholog. tom. II, pag. 140. — Perdix. Frisch, planche cx1v, avec une figure coloriée.

<sup>(2)</sup> La perdrix grise Perdix ex cinereo, rufo et nigro varia, pectore maculà castaneà, solew equinæ, æmulà, insignito; rectricibus septem extimis rufis, apice cinereis.... perdix cinerea. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 1.



Barraband del

1 I.A PERDRIX gride.
2 I.A PERDRIX de Monlagne

il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète (3); et il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisque Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce (4); elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de

tore brunneo ... perdix cinerea. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 9.

Comme cet oiseau est assez connu, nous nous contenterons d'en donner une description très-succinte. La taille est d'un pied environ, ou de treize pouces; une tache de couleur marron, en forme de croissant, couvre la poitrine, et une peau nue, couverte de papilles de couleur de sang, se remarque sous la paupière inférieure, et s'étend derrière les yeux. La face est jaunâtre; des nuages cendrés en ondes descendent sur le cou. Les ailes sont brunes, avec des bandes ferrugineuses; la queue a dix-huit pennes; des marques noires, brunes et cendrées parcourent presque toutes les parties du plumage. Les sept plumes de la queue, les plus voisines des bords, sont rousses, avec une frange cendrée à leur extrémité.

#### J. J. VIREY.

- (2) Comme le mâle et la femelle se ressemblent presqu'en tout, nous ne donnons que l'un des deux, asin de ne pas trop multiplier les planches en aminées.
  - (3) Voyez les Observations de Belon, liv. 1, ch. 10.
  - (4) Voycz Gesner, de Avibus, pag. 680.

l'Europe; et il paroît en général qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid (1), car on n'en voit point en Afrique (2) ni en Laponie (3); et les provinces les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus : il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande (4); mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs auteurs de cette nation), et qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au delà des îles de Jersey et de Guernesey : la perdrix grise

<sup>(1)</sup> Vancouver, Voyage, tom. I, p. 292, et tom. II, p. 76, en a vu au port de la Découverte, à la nouvelle Albion, et près de la rivière de Columbia.

J. J. VIREY.

<sup>(2)</sup> Browne, Nouveau Voyage, tom. I, pag. 266, et tom. II, pag. 28, en a cependant observé plusieurs en diverses contrées d'Afrique. Il y a plus: Paul Erdman Isert, pag. 203, en a remarqué, en Guinée, dans son voyage. Il paroît donc que cet animal n'est pas ennemi de la grande chaleur. J. J. YIREY.

<sup>(3)</sup> La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île Bourbon de perdrix. (Voyage autour du Monde, tom. II, pag. 104.)

<sup>(4)</sup> Voyez Aldrovande, Ornithol. tom. II, p. 110:

#### DES PERDRIX. 341

est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hyver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures (1). Cette manière d'hyverner sous la neige, ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de lagopède; et si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus; i'v soupconnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France, les longs hyvers, et sur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix : enfin, comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique; et je soupçonne que les oiseaux du nouveau Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus (2).

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes,

<sup>(1)</sup> Voyez Linnæus, Syst. nat. edit. 10, pag. 160.

<sup>(2)</sup> Les perdrix grises se trouvent aussi dans les vastes déserts de la Sibérie, selon Georgi, Iter. p. 173. Pennant les nombre parmi les oiseaux du cercle polaire arctique. (Arct. zoolog. tom. II, pag. 319, A.) Celles du nord sont moins grises. J. VIREY.

c'est que, selon la remarque du petit nombre des chasseurs qui savent observer, quoiquielles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces, s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la nature et aux influences du printems.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge (1), et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme; cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina

<sup>(1)</sup> M. Ray dit le contraire, pag. 57 de sa Synopsis; mais, comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont faite les observateurs d'après qui je parle.

nous avertit que c'est de cette dernière espèce que l'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée (1):les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles, car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle volée ou compagnie, jusqu'au tems où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment, sur la fin de l'été, de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivantes.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, sur-tout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuentsi fort à la fécondité

<sup>(1)</sup> Olina, pag. 57.

344

du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût; les perdrix grises aiment la pleine campagne, ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne : elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hyver, après les grandes gelées; c'est-à-dire, que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs: faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux (i), et sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix: aussi les femelles

<sup>(1)</sup> Tous les animaux polygames se battent en amour; cette règle est générale. Il semble que la nature ne veuille donner la prééminence dans l'acte de la reproduction qu'aux individus les plus vigoureux, afin de maintenir les espèces dans leur plus grande beauté et la plus grande force. J. Virey.

de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appareillées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve : quelquefois, lorsqu'après la pariade, il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai et même de juin, lorsque l'hyver a été long : en général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'apprêts; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage: cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déjainstruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé, ct

défendu naturellement par des broussailles: elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle, en certains pays, des recoquées. Ces œufs sont à peu près de la couleur de ceux de pigeon: Pline dit qu'ils sont blancs (1); la durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, sui-vant les dégrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couver; et pendant ce tems elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent; elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles; le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs

<sup>(1)</sup> Pline, lib. 10, cap. 52,

faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère: au bout du tems marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine: dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte. Pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant ging ou six minutes; l'œuf pompe, à travers sa coquille, les parties les plus tenues de l'eau, et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille, à s'en détacher plus facilement; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec. Il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand

nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelque autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient (1), et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il 'n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs : dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante; mais enfin, si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en

<sup>(1)</sup> Un des mets favori de ces jeunes oiseaux sont les chrysalides des fourmis, qu'on nomme vulgairement œufs de fourmis. Cet aliment est fort échauffant, et excite beaucoup ces animaux à la génération, quoiqu'ils y soient déjà très-portés par leur naturel.

poussant des cris particuliers réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas, et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides! mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence, et des moyens combinés pour sauver leur couvée: on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite; mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur, il l'écarte de plus en plus de la couvée. D'autre côté, la femelle qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits qui se sont blotis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement; et avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le tems de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération, est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la nature, et la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse : cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout à fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans ; c'est un moyen de connoître toujours leur âge : on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œuss de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre, et les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez long-tems, et il y a apparence que c'est leur dernière nourri-

ture: à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le seneçon, et même la pointe des blés verds. Dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hyver ils savent bien l'aller chercher sous la neige: lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits d'aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires; en été on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes, entre l'œil et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paroître est un tems de crise pour ces oiseaux comme pour tous les autres qui sont dans ce cas; cette crise annonce l'âge adulte (1): avant ce tems, ils sont délicats, ont peu d'aile et craignent

<sup>(1)</sup> Il y a, pour tous les animaux à sang rouge, comme pour l'homme, une époque de puberté qui se fait apercevoir par quelque changement extérieur, et sur-tout par le changement des couleurs. Les gallinacés ont alors une éruption de membranes rouges à la tête, et des ergots aux pieds. Les ruminans perdent leur livrée, et prennent des cornes. J. J. Virgy.

beaucoup l'humidité; mais après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter; et si on est parvenu à disperser la compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent; tout le monde connoît le chant des perdrix, qui est fort peu agréable (1); c'est moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre, imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument (2). Le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce, comme dans beaucoup

<sup>(1)</sup> Chez tous les oiseaux, le chant n'est qu'une expression d'amour; c'en est l'accent le plus passionné; et lorsque la saison de leur érotomanie est passée, ils se taisent et demeurent enroués. J. J. VIREY.

<sup>(2)</sup> Ovide, Métamorphoses, lib. 8.

l'autres, il naît plus de mâles que de fenelles (1), et il importe, pour la réussite les couvées, de détruire les mâles surnunéraires, qui ne font que troubler les paires. ssorties et nuire à la propagation : la manière 1 plus usitée de les prendre, c'est de les tire rappeler, au tems de la pariade, par ne femelle à qui, dans cette circonstance, n donne le nom de chanterelle : la meilleure our cet usage, est celle qui a été prise ieille; les mâles accourent à sa voix et se ivrent aux chasseurs, ou donnent dans les ièges qu'on leur a tendus; cet appeau naurel les attire si puissamment, qu'on en a ru venir sur le toit des maisons, et jusques ur l'épaule de l'oiseleur. Parmi les pièges 'u'on peut leur tendre pour s'en rendre laître, le plus sûr et le moins sujet à inonvéniens, c'est la tonnelle, espèce de rande nasse où sont poussées les perdrix ar un homme déguisé à peu près en vache, t pour que l'illusion soit plus complette, enant en sa main une de ces petites clohettes qu'on met au cou du bétail (2);

<sup>(1)</sup> Cela va à environ un tiers de plus, selon M. le Roi.

<sup>(2)</sup> Voyez Olina, pag. 57.

lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours: elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres et tiennent ferme, quoique l'oiseau, qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol : au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix. Quelques - uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le tems de la pleine ponte est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans (1).

<sup>(1)</sup> Il y a des oiseaux beaucoup plus vivaces que les perdrix; ce sont sur-tout ceux qui sont moins ardens en amour. Cette passion abrège les jours de tous les

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler les terres qui en étoient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever à très-peu près, comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'accouplent; mais on ne les a jamais vu couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules ordinaires : chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener parcil nombre de petits, après qu'ils sont éclos; ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix, ainsi élevée, en conscrve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

êtres qui s'y livrent avec autant de fureur que les perdrix.

J. J. Virex.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, et moins sujets aux maladies (1), au moins dans notre pays; ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, etc. Lorsqu'ils sont assez forts, et qu'ils commencent à trouver par eux – mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-tems pour être une nourriture exquise et salutaire; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque

<sup>(1)</sup> Une de celles qui attaquent fréquemment ces animaux, est une espèce d'épilepsie. Elle se remarque, sur-tout au tems de la ponte, chez les mâles principalement, lorsqu'ils ont une nourriture abondante et échauffante. Ils deviennent malades, en quelque sorte, par excès de vie.

J. J. VIREY.

DES PERDRIX. 357 aile, et dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos (1).

Les ouvertures des narines qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi-re-couvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plume, qui est entre l'œil et l'oreille, est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds et demi de long, les deux cœcum cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit (2), et le gésier se trouve plein de graviers, mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

richer a...

<sup>(1)</sup> Willulghby, pag. 120.

<sup>(2)</sup> Ingluvies ampla, dit Willulghby, pag. 120; mais les perdrix que j'ai fait ouvrir, l'avoient fort petit.

# LA PERDRIX GRISE-BLANCHE (1).

Cette perdrix a été connue d'Aristote (2), et observée par Scaliger (3), puisque tous deux parlent de perdrix blanche, et on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède appelé mal à propos perdrix blanche par quelques-uns;

<sup>(1)</sup> La perdrix grise-blanche. Perdix cinereo-alba. Brisson, Ornith gen. 6, sp. 1, var. A. — Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 13, var. b. Cet auteur cite encore, comme variétés, la perdrix toute blanche, celle à collier blanc, la perdrix brune, la perdrix à gorge rousse. Ces sortes de perdrix se rencontrent en différens climats d'Europe, et même dans la Sibérie méridionale et tempérée.

Perdix cinereo alba. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 9, var. b. J. J. Virey.

<sup>(2)</sup> Jam enim perdix visa est alba, et corvus, et passer. Aristote, de Generat. animal. lib. 5, cap. 6.

<sup>(3)</sup> Scaliger, Exercitationes in Cardan. Exerc. 59. Perdices albas et lepores citavimus.

DES PERDRIX. 350 car, pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède, qui est étranger à la Grèce, à l'Asie, et à tous les pays où il avoit des correspondances; et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéristique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus (1) jusques sous les doigts : et à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux espèces, puisque, dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas et fort au long du lagopus de Pline, qui a les pieds couverts de plumes et qui est notre vrai lagopède (2).

Au reste, il s'en saut bien que la perdrix

<sup>(1)</sup> Aucune espèce de perdrix n'a les pieds velus; ceci est un earactère exclusif. Au reste, cette perdrix a les pattes blanchâtres, et les teintes lavées de son plumage ne sont qu'une de ces variétés particulières aux animaux qui sont plus voisins des contrées polaires que des régions méridionales. Nous avons déjà fait remarquer bien des fois que la froideur, la chaleur, et sur-tout la lumière, avoient le plus grand empire sur la coloration des organes extérieurs de tous les animaux, soit qu'ils habitent sur la terre, soit qu'ils s'élèvent dans les airs, soit même qu'ils nagent dans les abymes des mers.

J. J. Virey.

<sup>(2)</sup> Scaliger, Exercitat. in Cardanum. Exercit. 59.

grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède; il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur, et l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, et distribuées dans le même ordre; mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite, et qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenante à l'espèce de la perdrix grise, c'est que, selon les naturalistes, et même selon les chasseurs, elle se mêle et va de compagnie avec elle. Un de mes amis (1) en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches, et les a aussi vu se mêler avec les grises au tems de la pariade; ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, etc.; son bec et ses pieds étoient de couleur de plomb.

<sup>(1)</sup> M. le Roi, lieutenant des chasses de Versailles.

## LA PETITE PERDRIX GRISE (1).

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de tems en tems en différentes provinces de France. Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec qui, est plus alongé, par la couleur jaune de ses pieds, et sur-tout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu et de voyager. On en voit quelquefois, dans la Brie et ailleurs, passer par bandes très-nombreuses, et poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chan-

<sup>(1)</sup> Brisson, Orn. perdix damascena, g. 6, sp. 1, v. B. Tetrao, maculá nudá coccineá sub oculis, caudá ferrugineá, pectore brunneo, pedibus flavis perdix damascena. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 32. Cet auteur la regarde comme une espèce particulière. Elle est moins grande que notre perdrix; mais son bec est plus alongé. Elle vole en bandes, et habite l'Europe tempérée.

Perdix caudá ferrugineá, pectore brunneo, pedibus flavis .. perdix damascena. Latham, Syst. ornith. gen. 57, sp. 10. J. Virey.

terelle au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle; mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu: ce seul fait, qui est très-certain, annonce et les rapports et les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, ruisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises, et même aux rouges, les unes et les autres y demeurant toute l'année; et ces différences supposent un autre instinct, et par conséquent une autre organisation, et au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la syroperdix d'Elien (1), que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte et de meilleur goût, et le naturel plus sauvage que les autres perdrix; car les coulcurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; et Elien ne dit pas que sa syroperdix soit un oiseau de passage: il ajoute, comme une

<sup>(1)</sup> Elien, de Naturâ animalium, lib. 16, cap. 7.

singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores (1). Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci; c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrain est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommode (2).

<sup>(1)</sup> Cette espèce est fort voyagense; mais elle ne suit pas constamment les mêmes routes: elle est aussi de passage dans plusieurs contrées de l'Europe, et même dans des pays septentrionaux. Elle y paroît en grandes troupes, mais, de loin en loin, non pas régulièrement chaque année, et seulement pendant quelques jours; ensorte que le passage de ces oiseaux très-vagabonds ne peut être fixé, ni le chemin qu'ils tiennent bien connu, non plus que le motif de cette vie errante. Il paroît même que la saison, ni la nature du climat n'insluent en rien sur les courses de cette espèce de perdrix. On la trouve souvent, et en grand nombre, sur les sables échanffes de l'Egypte, où on l'appelle katta; d'un autre côté, elle se montre aussi souvent pendant les mois froids de décembre et de janvier, au nord de la Turquie, où elle arrive en automne; et Sonnini, de qui nous tenons ces faits et ces observations, ajoute qu'il a vii des bandes nombreuses de ces petites perdrix grises, qui ne se montrèrent que pendant quelques jours dans un canton de la Lorraine, durant l'hyver de 1785. J. J. VIREY.

<sup>(2)</sup> Scaliger, Comm. in P. L. avi. de plant.

## LA PERDRIX DE MONTAGNE.

Voyez les planches enluminées, nº 136; et pl. LII de ce volume.

JE fais une race distincte de cette perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge; mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises (1), d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur rouge

<sup>(1)</sup> La perdrix de montagne. Perdix dilutè castanea, pennarum dorsi marginibus ad fuscum vergentibus, capite et collo supremo fulvis; rectricibus septem extimis dilutè castaneis. perdix montana. Brisson, Ornith. gen. 6, sp. 2.

Tetrao pedibus rostroque rubris, gulá ex rufescente lutescente...tetrao montanus. Lin. Syst. nat. edit. 13, gen. 103, sp. 33.

Perdix dilutè castanea, capite et collo supremo fulvis, rectricibus septem extimis pallidè castaneis... perdix montana. Lath. Syst. Ornith. gen. 57, sp. 11.

J. J. VIREY.

de son bec et de ses pieds la rapprochent aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises, et par ces raisons je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales: elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt pennes à la queue (1).

Fin du quarante-deuxième Volume.

<sup>(1)</sup> Sa taille est un peu moins grande que celle de la perdrix grise, puisqu'elle n'a que dix pouces neuf lignes de longueur. Le dessous de son corps et de sa queue est jaunâtre. La gorge est roussâtre. Les pieds et le bec sont rouges. Les plumes dorsales sont terminées de brun, et leur teinte générale est châtaine. La tête et le dessus du cou sont roussâtres. Une couleur de châtain pâle revêt les sept plumes extérieures de la queue. Cet animal aime les lieux montueux, et accompagne souvent nos perdrix grises, dont elle a les mœurs.

J. VIREY.

# TABLE

De ce qui est contenu dans ce quarante-deuxième Volume.

T	E. 141
LE Ganga, vulgairement la Gélin	otte des
Pyrénées,	page 5
L'Attagas,	18
L'Attagas blanc,	33
Le Lagopède, planche XLII,	<b>3</b> 6
Le Lagopède de la baie d'Hudson	, 53
Oiseaux étrangers qui ont rapport ai	•
de bruyère, aux Gélinottes, aux A	
ac cray err y and comments your	58
La Gélinotte du Canada,	ibid
Le Coq de bruyère à fraise, ou le	
Gélinotte du Canada, planche X	
La Gélinotte à longue queue de	
d'Hudson,	72
La Gélinotte huppée d'Afrique, par	
	74
${m La}$ Gélinotte de ${m Laponie}$ , ${m par}$ le me	
La Gélinotte des Indes, par le mên	ne, 78
La Gélinotte des namaquois, par le	même,
- / -	80
La Gélinotte des sables, par le mên	ne, 82
/ <u>/</u>	•

Le Momoul, par le même,	244
Le Faisan noir, par le même,	246
Le Faisan couleur de feu, par le même,	247
Le Faisan d'Afrique, par le même,	250
Les Hoccos,	252
Le Hocco, proprement dit, pl. XLVII,	253
Le Hocco noir, ou Hocco de la Gu	
française, par Sonnini, pl. XLVII,	267
Le Pauxi, ou le Pierre, pl. XLVIII,	-
L'Hoazin, planche XLVIII,	290
Le Sasa, par Sonnini,	294
L'Yacou, planche XLIX,	300
Addit. à l'art. de l'Yacou, par Sonnini,	304
Le Marail, pl. XLIX,	307
Addit. à l'art. du Marail, par Sonnini,	310
Le Caraca,	315
Le Chacamel,	318
Le Parraka et l'Hoitlallotl, pl. L,	320
Addition à l'article du Parraka,	par
Sonnini,	323
Le Parraka ouvert, planche LI,	329
Les Perdrix,	531
La Perdrix grise, planche LII,	<b>3</b> 38
La Perdrix grise-blanche,	558
La petite Perdrix grise,	36 <b>1</b>
La Perdrix de montagne, planche LII,	564

Fin de la Table.

